This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER
HN SRUG C

H2576.40.5

Harvard College Library

FROM THE GIFT OF

GORDON ABBOTT

(Class of 1884)

OF BOSTON

FOR FRENCH LITERATURE

ALPHONSE
PICARD & FILS
ÉDITEURS
82 RUE BONAPARTE
PARIS VIe ARRond^t
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
&
ÉTRANGERS

GUSTAVE GUICHES

SNOB

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1897

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

A Edouard Noël
avec ma reconnaissante amitié
G. Guiches

SNOB

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la RENAISSANCE, le lundi 5 avril 1897.

DU MÊME AUTEUR

Romans :

Céleste Prudhomat	1 vol.
L'Ennemi	1 vol.
Les Ombres gardiennes	Plaq.
L'Imprévu	1 vol.
Philippe Destal	1 vol.
Un Cœur discret	1 vol.
Au Fil de la vie	1 vol.

Théâtre :

Snob, comédie en quatre actes, représentée pour la première fois, au théâtre de la *Renaissance*, le 5 avril 1897.

GUSTAVE GUICHES

SNOB

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU 28 *bis*,

1897

Tous droits de traduction, de reproduction et de représentation réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

HARVARD COLLEGE LIBRARY
725 6.40.5

HARVARD COLLEGE
DEC 15 1910
LIBRARY

Gift of
GORDON ABBOTT

A

MES INTERPRÈTES

LUCIEN GUITRY ET JEANNE GRANIER

Hommage très reconnaissant et très affectueux.

G. G.

PERSONNAGES

JACQUES DANGY.	MM.	LUCIEN GUITRY.
JUILLAN.		PAUL LEFRANÇAIS.
DUC DE MALMONT		PAUL PLAN.
SERTEUX		HUGUENET.
MARQUIS DE SARGÉ		PAUL CLERGÉ.
NOIZAY		LUGUET.
GÉNÉRAL COMTE LE TOURNOY DE LA FORCE DE DIEU.		CHAMEROY.
ROZEL.		BELLE.
MOUSSAN		NYSM.
LAVIAL		GIRARD.
BÈGLES		MONVALLIER.
DE LAGNY.		RIPERT.
BARON LE MENEUR.		JOURDA.
HÉLÈNE DANGY.	Mmes	JEANNE GRANIER.
DUCHESSE DE MALMONT . .		ANDRÉE MÉGARD.
VICOMTESSE DE LIEURAN. .		A. ROGÉ.
MARQUISE DE LATOUR-LA-CROIX		SARA OLLIVIER.
DUCHESSE DE LIVERPOOL. .		REINA.
MADAME BÈGLES.		RICHARD.
MADAME LAVIAL.		DRION.

DOMESTIQUES. — INVITÉS.

De nos jours.

ACTE PREMIER

Chez les Dangy. Salon très élégant, ultra moderne. C'est le jour de madame Dangy. Thé, gâteaux, etc... Dernières visites.

SCÈNE PREMIÈRE

MESDAMES : MARQUISE DE LATOUR-LACROIX, DE LIEURAN, BÈGLES, LAVIAL, BARON LE MENEUR, DE LAGNY, LE GÉNÉRAL, NOIZAY, BÈGLES, MOUSSAN, ROZEL, puis SARGÉ.

LE MENEUR, adossé à la cheminée, l'index jouant avec un large cordon de monocle. Trop de bijoux.

... C'est à ce moment-là que sont arrivés les danseurs de la Musette...

MADAME LAVIAL, se mêlant au groupe.

Chez la duchesse de Liverpool?

LE MENEUR.

Oui, madame...

NOIZAY.

De grâce, n'interrompez pas Le Meneur.

LE MENEUR.

Nous étions tous en costumes de bergers et de bergères. Clappier... vous savez le comte Clappier...

MADAME BÈGLES.

Le comte Clappier y était?

LE MENEUR.

Oui, madame. Il portait le mantel bleu tendre, les chausses en peau de Suède, les bas de soie puce et un grand, grand chapeau rose...

LAVIAL.

Quelle horreur!

LE MENEUR.

Je portais moi-même, un immense chapeau mauve qui a fait fureur... Ensuite l'orchestre a attaqué la polonaise de Tchaïkowsky...

LE GÉNÉRAL.

La polonaise...

Fredons.

LE MENEUR.

Non, non, général, vous n'y êtes pas...

Il va au piano. Quelques accords.

NOIZAY, imitant Le Meneur.

Des bas de soie puce, un immense chapeau mauve... Quelle honte, ce Le Meneur!

LAVIAL.

Et prétentieux!

MADAME DE LATOUR.

Il boit ses paroles...

NOIZAY.

Jusqu'à la lie...

SARGÉ, entrant et regardant autour de lui.

Ah! ça, je suis bien chez Dangy?

NOIZAY.

Dans sa demeure.

SARGÉ.

C'est bien le jour de madame Dangy?

MADAME DE LATOUR.

Mais oui.

SARGÉ.

Et elle n'est pas chez elle?

MADAME DE LATOUR.

Si. Mais nous lui avons donné un congé de cinq minutes. Elle vient d'être appelée au téléphone, d'urgence.

SARGÉ.

Alors, madame..... (salutations, inclinaisons, poignées de main.) Général... (A Noizay.) Je n'ai pas vu Dangy au cercle, hier? Comment va-t-il?

NOIZAY.

Très bien. Il vient d'acheter la *Danseuse*.

SARGÉ.

De Planet?

LAVIAL.

A un petit italien?

BÈGLES.

Le fameux marbre aux formes...

ROZEL.

Une symphonie de chair.

LE GÉNÉRAL.

En do majeur.

MADAME DE LATOUR.

Oh! général!...

SARGÉ.

Dangy l'a acheté?

NOIZAY.

Ses étrennes pour le succès de son dernier roman.

LAGNY.

Le « Fond du cœur »... Un titre!

MADAME DE LATOUR.

Et un beau livre!

MADAME DE LIEURAN.

Son chef-d'œuvre! Il n'y a décidément que Dangy.

MADAME DE LATOUR.

Vous oubliez les Scandinaves. (A madame Lavial.) Vous l'avez lu, madame?

MADAME LAVIAL.

Je le dévore.

MADAME BÉGLES.

Et moi je le relis.

NOIZAY.

Moi aussi... en veau...

MADAME BÈGLES.

Comment?

NOIZAY.

Un veau du dix-huitième siècle, une reliure admirable.

MADAME LAVIAL.

Mais le livre, parlez-nous du livre...

NOIZAY.

Vous m'en demandez trop.

MOUSSAN.

Ça n'est pas son quartier.

ROZEL.

Il va relier.

NOIZAY.

Je suis le confrère de Dangy... Son ami. Vous comprendrez la réserve qui m'est imposée.

SARGÉ.

Enormément de talent!

LE MENEUR.

Et de la chance! Trente-cinq ans! célèbre...

ROZEL.

Académicien quand il voudra...

LAGNY.

Ah! s'il n'était orléaniste!...

SARGÉ.

Ça n'est pas un vice, mon cher Lagny. Vraiment, il est tout à fait bien, Dangy, pas conférencier, pas grand homme, et il sait se faire pardonner sa supériorité à force d'esprit. Et puis pas de surprise avec celui-là. Il ne s'introduit pas chez nous pour inventorier nos salles de bain et il ne s'asseoit pas à notre table pour, ensuite, nous casser les sucriers sur la tête, sous prétexte qu'Aristophane en a fait autant... Au cercle, nous avons tous voté pour lui quand Malmont nous l'a présenté.

ROZEL, bas, à Sargé.

Vous savez que Noizay vous entend?

SARGÉ.

Je l'espère.

LAVIAL, bas, à Rozel.

Présentez-moi...

ROZEL, à Sargé.

Voulez-vous me permettre? M. Lavial... Le marquis de Sargé...

SARGÉ.

Ah! monsieur, tous mes compliments pour votre exposition au cercle. J'ai retrouvé, dans vos œuvres, l'impression de certains tableaux anglais.

LAVIAL.

Je suis ravi. J'ai la passion de la peinture anglaise et j'ai définitivement adopté le genre distingué...

SARGÉ.

Je vous avais deviné.

LA MARQUISE.

Sargé! D'où vient donc cette amitié de Malmont pour le jeune ménage?

SARGÉ.

Dangy a beaucoup fait, dans ses Etudes sociales, pour la cause des princes dont le duc de Malmont est un des amis les plus dévoués et un peu le représentant.

LA MARQUISE.

Il y a aussi la duchesse qui veut absolument avoir découvert Dangy...

MADAME DE LIEURAN, baissant la voix.

Et le duc, lui aussi, qui ne demande qu'à découvrir.

NOIZAY.

On va potiner...

MADAME LAVIAL.

Oh! non! Ils sont si gentils.

SARGÉ, regardant vers la porte.

Et c'est dangereux...

NOIZAY.

Nous potinons sur un volcan.

LE MENEUR, se détachant et se plaçant en vigie à la porte.

Allez-y. Je fais le guet. Quand je crierai : Halte! vous direz en chœur : « Quel couple délicieux! » et vous aurez l'air tout confus qu'on ait pu vous entendre.

SARGÉ.

Eh bien, quoi?... Pas un bêcheur?... Attendez. Madame Dangy est une fort jolie femme...

MADAME DE LATOUR.

Gentille...

SARGÉ.

Spirituellement jolie...

NOIZAY.

Vous, vous êtes un agent provocateur...

MADAME DE LIEURAN.

Je n'aime pas beaucoup sa manière de s'habiller...

SARGÉ.

C'est-à-dire qu'elle ne se laisse pas habiller par ses robes... c'est elle qui les habille...

MADAME BÉGLES.

Un peu trop originale, tout de même...

MADAME LAVIAL.

Elle n'aime pas le monde et elle ne l'envoie pas dire...

NOIZAY.

Ah! bien, son mari l'aime pour deux et même pour quatre, le monde!...

MADAME DE LIEURAN.

Pas la femme qu'il faudrait à Dangy.

NOIZAY.

Et Dangy pas l'homme qui lui conviendrait.

SARGÉ.

Ils s'adorent!

NOIZAY.

Est-ce qu'on sait?

LE MENEUR, un doigt sur ses lèvres.

Halte!

MADAME DE LIEURAN.

Quel couple délicieux!...

Murmure approbatif.

SCÈNE II

LES MÊMES, HÉLÈNE.

Hélène en entrant dit rapidement, à voix basse, un mot à Sargé qui a une exclamation de joyeuse surprise.

SARGÉ.

Tous mes compliments !

HÉLÈNE.

Faut-il l'annoncer?

SARGÉ.

Oui! oui! Et tout de suite!

HÉLÈNE.

Jacques me grondera...

SARGÉ.

Si vous ne le dites pas, je le dis, moi.

HÉLÈNE.

Ah! non, pas de bêtises! C'est moi qui proclame. (voyant qu'on l'écoute.) Eh bien, voilà. Mon mari me téléphonait du ministère. Le ministre vient de lui remettre la rosette d'officier de la Légion d'Honneur.

Mouvement. Tout le monde s'empresse et entoure Hélène. — Serrements de mains.

MADAME DE LATOUR.

Ah! la bonne nouvelle! Et que je suis ravie!

MADAME LAVIAL.

De tout cœur, ma chère amie...

LE MENEUR.

Dites bien à Dangy...

MADAME BÈGLES.

Toutes nos félicitations...

ROZEL.

Et les miennes...

MOUSSAN.

Ne m'oubliez pas, je vous en supplie...

HÉLÈNE.

Merci... merci... pour lui et pour moi...

MADAME DE LIEURAN, la prenant à part.

Je veux que vous soyez des nôtres, dimanche à dîner.

HÉLÈNE.

Mais je ne sais pas...

MADAME DE LIEURAN.

Si! si! c'est entendu.

MADAME BÈGLES, la prenant à part.

Nous avons quelques amis à dîner, mardi...

HÉLÈNE.

Je ne puis rien vous promettre...

ROZEL.

On a beau dire, ça fait toujours bien sur une jaquette.

LE MENEUR.

La rosette ou même un simple ruban bien noué... Ravissant! Le plus joli des mille riens dans la toilette d'un homme...

BÈGLES.

Des soldats se font tuer, messieurs...

LAGNY.

On ne meurt pas pour le Mérite agricole!...

SARGÉ.

L'étoile des raves.

NOIZAY, dans le même groupe.

Et puis ça n'est pas indifférent pour un déaliste de se dire : « Les tambours battront

aux champs et un bataillon me présentera les armes... le jour de mes obsèques?...

SARGÉ.

Vous évoquez des légions d'honneurs funèbres!

LE GÉNÉRAL, une tasse de thé à la main. Voix de commandement.

Comme militaire, je n'ai jamais été partisan de la croix aux civils, je le déclare hardiment. Néanmoins, j'applaudis à la distinction dont vient d'être l'objet un de nos plus brillants écrivains. Madame, je vide joyeusement ce malaga à la gloire du nouvel officier.

TOUS.

Bravo! Bravo!

HÉLÈNE.

Je vous réponds, général, comme ceux qui se méfient de leur éloquence...

Elle lui tend la main.

MADAME DE LATOUR, elle se lève pour prendre congé, en même temps que madame Lavial, le général, Lagny, Le Meneur, Rozel.

Je vais informer les Sonzay qui seront enchantés.

HÉLÈNE, remercie d'un signe de tête, salue madame Lavial, Le Maneur, Rozel.

Général...

Poignée de main.

LAGNY.

Dangy vous a-t-il dit que j'avais entrepris de le convertir?

HÉLÈNE.

Vous n'aurez pas grand'peine. Il est tout acquis à la royauté...

DE LAGNY.

Pas à la vraie.

SARGÉ.

Et quelle est la vraie? Orléans? Chartres?

LAGNY.

Anjou!

SARGÉ.

Feu!

LAGNY.

Raillez, raillez, mon cher... A propos, vous savez la nouvelle? L'infant don Alonso... (stupeur.) Eh bien, il est ici...

SARGÉ.

Non?

LAGNY.

Il était à l'Hippique hier... Il est descendu à l'hôtel Vacquerie, c'est tout ce qu'il y a de plus significatif...

Il sort après un grand salut à Hélène.

SARGÉ.

Race de héros, ces Lagny! Le premier du nom s'appelait Trôlard. Il acheta ses titres en 92, à la baisse et il poussa l'adoration de

la noblesse jusqu'à se faire guillotiner! Et il était républicain!

HÉLÈNE.

Oh! je ne veux pas que vous m'abîmiez Lagny. D'abord, qu'en savez-vous?

SARGÉ.

Vous voulez des documents? des preuves?... Eh! bien, non. Je serai discret... Irez-vous chez les Sonzay, jeudi?

HÉLÈNE.

Je ne crois pas. Jacques a vraiment besoin de repos...

MADAME DE LIEURAN.

On se surmène. C'est une existence absurde.

HÉGLES.

Oh! nous, nous avons pris un parti héroïque. Nous ne sortons presque plus, le soir.

HÉLÈNE.

Et que faites-vous de vos soirées?

MADAME BÈGLES.

Nous lisons du Dangy, et, à minuit, nous sommes couchés, mon mari dans son Louis XIII et moi dans mon Henri II.

Léger silence.

MADAME DE LIEURAN.

N'est-ce pas M. Rozel qui a dit, tout à l'heure, que la Danseuse de Planet était une symphonie?

HÉLÈNE.

Ce ne peut être que lui.

MADAME DE LIEURAN.

Oh! Moussan! Moussan! vous êtes insupportable, mon cher! Vous savez qu'il me le faut, dimanche, à dîner, et vous ne me le présentez même pas!

MOUSSAN.

Vous l'aurez.

MADAME DE LIEURAN.

Arrangez-vous, il me le faut. C'est un gé-

nie, ce Rozel! Quand on l'a entendu, on ne peut plus supporter les flons flons de Wagner. (Se levant pour prendre congé.) Dites-lui que je le ferai dîner avec Velut, le propriétaire des chemins de fer du Nord Ibérien...

MOUSSAN.

La catastrophe de Bilbao?

MADAME DE LIEURAN.

Il racontera l'accident. J'aurai encore Cochat, l'ancien ambassadeur, le propagateur de notre Ibsen, un peintre japonais, Pantois, le banquier anarchiste qui vient de râfler cinq millions sur l'asphalte, deux petits félibres très gentils et ces messieurs du Congrès des prisons.

SARGÉ.

Un vrai public, ça!

MADAME DE LIEURAN.

Les célébrités de la semaine...

HÉLÈNE.

Mais c'est le dîner Grévin!...

MADAME DE LIEURAN.

Des figures nouvelles chaque fois...

HÉLÈNE.

Et cela vous amuse?

MADAME DE LIEURAN.

Il faut bien... Vous êtes une révoltée. On connaît vos idées...

HÉLÈNE.

Ce n'est pas de ma faute... Je ne sais pas les cacher. C'est vrai, je n'admets pas qu'on s'inflige des convives assommants si l'on n'y est absolument contraint. Je n'admets pas qu'on s'impose la Comédie-Française le mardi, l'Opéra le vendredi, le Salon tel jour, l'Hippique tel autre, la grande semaine à Trouville... Non, je ne pourrais pas. Je ne sais pas m'astreindre à ne faire que ce que les autres

font. J'ai besoin d'imprévu et je ne comprends pas qu'on se laisse guider dans ses relations par d'autres considérations que l'amitié, l'agrément et l'utilité.

MADAME DE LIEURAN.

Mais c'est la révolution !

HÉLÈNE.

Oh ! rassurez-vous. Je me résigne de la meilleure humeur possible. Je suis anarchiste d'idées, mais sans aller jusqu'à la propagande par le fait...

MADAME DE LIEURAN, se levant.

Nous vous convertirons.

HÉLÈNE.

Vous y mettez tant d'amitié et de bonne grâce que c'est presque fait...

Tandis qu'Hélène accompagne madame de Lieuran, Sargé et Moussan.

MADAME BÈGLES, à son mari, vivement et à voix basse.

Je te dis que le duc ne viendra pas...

BÈGLES, à voix basse.

Il viendra. Voilà trois fois que nous le manquons avec tes impatiences !...

Au moment où Hélène revient vers Bègles et sa femme, Malmont entre.

MALMONT, incliné devant Hélène, qui n'a pas encore regagné sa place.

Je m'échappe à l'instant. Nous avions ballottage au cercle. La séance s'éternisait...

HÉLÈNE.

Je vous suis d'autant plus reconnaissante...

MALMONT.

Et comme j'ai bien fait ! Madame de Lieuran vient de m'apprendre la bonne nouvelle. Je ne puis vous dire combien je suis ravi.

HÉLÈNE.

Et je vous dis un grand merci... J'avais tant de craintes! Une déception est si vite arrivée! Enfin c'est fait. Et j'en suis encore un peu tremblante d'émotion.

MALMONT.

C'est si naturel. Enfin voilà un ministre!... Comment s'appelle-t-il donc?

HÉLÈNE.

Latour... un tout jeune homme, il est charmant...

MALMONT.

Latour... c'est curieux. Je le croyais aux télégraphes... on s'y perd... Vous dites Latour. Je lui enverrai ma carte ce soir...

HÉLÈNE.

Vous êtes le plus gracieux ami... Voulez-vous me permettre?... (Félicitations à madame Bègles.) Le duc de Malmont. (A Malmont.) M. Bègles... M. Bègles est un royaliste militant.

MALMONT, lui tendant la main.

Ah! monsieur...

BÈGLES.

Et à ce titre, je me permets de solliciter une faveur, une grande faveur... Je désirerais faire partie de la jeunesse royaliste... si je n'étais pas atteint par la limite d'âge...

MALMONT.

Du tout, mais du tout! Nous n'exigeons qu'une jeunesse de cœur. Le sympathique président du groupe de Saône-et-Loire a soixante-dix-huit ans... Voilà qui est fait.

BÈGLES, troublé.

J'ai trois mille hectares de chasse...

MALMONT.

Tous mes compliments.

BÈGLES.

Nous serions heureux, madame Bègles et moi, s'il nous était donné...

MALMONT.

Mais comment donc ! J'en bénirais le hasard !

Bègles murmure des paroles confuses. Le couple sort.

SCÈNE III

HÉLÈNE, MALMONT.

MALMONT, voyant qu'Hélène va vers la table à thé.

Non, je vous en prie, je serais obligé de refuser, et ce serait deux bonnes minutes pendant lesquelles je vous verrais mal... J'ai des choses très importantes à vous dire...

HÉLÈNE.

Si importantes? Je vous écoute...

MALMONT.

Nous allons pouvoir donner notre fête dans

les premiers jours d'avril. Tout s'arrange. Notre acte touche à sa fin... Quand je dis notre acte...

HÉLÈNE.

Celui que madame de Malmont fait en collaboration avec mon mari, j'entends bien. Mais comment savez-vous? On ne m'a rien dit à moi. Jacques est d'un mystérieux!

MALMONT.

Discrétion d'auteur... Moi j'ai les meilleures raisons d'être indiscret... Vous serez enchantée de votre rôle...

HÉLÈNE.

J'en doute! Le peu que j'en sais ne me réjouit guère! Vous ne pouvez vous figurer la peur qu'il me fait ce rôle!

MALMONT.

Pourquoi?

HÉLÈNE.

Parce que je ne suis pas celle qu'il faut pour

l'interpréter. Je ne suis ni Ophélie ni Elvire... Non, me voyez-vous en dame du lac!... Mais qu'on me fasse donc telle que je suis... une bonne petite femme, pas compliquée, une parisienne... fin de siècle, si vous voulez, mais par naissance, seulement, pas bien mondaine, élégante juste ce qu'il faut, qui dit trop ce qu'elle pense, qui ne sait pas flirter, enfin celle que vos grandes amies appellent, avec tant de bienveillance, la petite madame Dangy ou la petite Dangy tout court...

MALMONT.

Eh! c'est là toute l'explication! Vous vous ignorez vous-même et c'est précisément, là, le secret de votre charme. Que vous soyez Elvire, Ophélie ou la dame du lac, vous n'en resterez pas moins la petite madame Dangy. On aimera votre personnage comme on vous aime, vous... comme je vous aime...

HÉLÈNE.

Si nous parlions du rôle?

MALMONT.

Mais je suis dans mon rôle en vous disant ce que j'ai si peu l'occasion de vous dire, ce qui m'a, tout de suite, attiré vers vous, dans ce salon des Croix d'Hins où nous nous sommes rencontrés pour la première fois ! Ce que j'aime en vous, c'est ce que j'ai cherché inutilement jusqu'ici, l'absence d'artifice, la sincérité, la simplicité, la spontanéité...

HÉLÈNE, riant.

Vous allez finir par me dire qu'on peut aimer une femme parce qu'elle ne sait pas mentir ?

MALMONT.

Comment ? Mais je crois bien ! mais c'est celle-là qu'il faut aimer !

HÉLÈNE.

Mentir, c'est beaucoup dire. Mais même si elle ne sait pas... farder ses sentiments ? Enfin

vous me comprenez?... Vous affirmez qu'on peut l'aimer cette femme-là?

MALMONT.

C'est la seule qu'on aime jusqu'à la folie!...

HÉLÈNE.

C'est vrai?

MALMONT.

La vérité la plus nue.

HÉLÈNE, spontanément.

Ah! que je vous remercie! Vous ne savez pas le plaisir que vous me faites!

MALMONT.

Vous dites?

HÉLÈNE.

Rien... une idée...

MALMONT, après un silence.

Comme vous l'aimez!

HÉLÈNE.

Qui ça?

MALMONT.

Votre mari.

HÉLÈNE.

Oh! ça... je vous en réponds!...

MALMONT.

Et la logique veut que vous me considériez, en ce moment, comme le dernier des imbéciles!

HÉLÈNE.

Oh! ne dites pas ça! Vous avez la loyauté de l'esprit comme celle du cœur...

MALMONT.

Très bien. Et c'est encore cette bonne petite femme de madame Dangy qui m'envoie cette jolie... flèche de consolation?...

HÉLÈNE.

Je suis insupportable... Vous ne m'en voulez pas trop?

MALMONT, lui baisant la main.

Vous êtes charmante...

HÉLÈNE, après un silence embarrassé.

... Vous étiez au mariage de mademoiselle de Samazan ? J'ai vu votre nom parmi les donateurs... une aiguière, je crois...

MALMONT.

Les journaux ont dit une soupière. La vérité... c'est un légumier...

HÉLÈNE.

Les Lieuran ne se sont pas ruinés...

MALMONT.

Ils ont été au-dessous de tout... Deux ronds de serviette... argent guilloché... Dérisoire !...

Juillan entre.

SCÈNE IV

LES MÊMES, JUILLAN.

JUILLAN.

J'accours... C'est fait... Bravo... Vous le saviez donc?

HÉLÈNE.

Jacques m'a téléphoné tout de suite.

JUILLAN.

La peur que j'ai eue jusqu'à la dernière minute ! Enfin ! je suis content... bien content, peut-être plus que vous!

HÉLÈNE.

Autant que moi et plus que lui, ça j'en suis sûre... (A Malmont.) Notre ami Juillan... le duc de Malmont...

MALMONT.

Monsieur... à ce titre d'ami de Dangy, nous sommes collègues...

JUILLAN.

Doublement enchanté... Je suis, je crois bien, le plus vieil ami de Dangy. Et j'ai fait mes preuves. J'ai renoncé à la littérature de peur qu'en étant son confrère, je fusse un peu moins son ami.

MALMONT.

Magnanime!

JUILLAN.

Non, car cette résolution me fut imposée par une complète absence de talent...

HÉLÈNE.

La première fois qu'il ment...

MALMONT.

Et avec talent.

JUILLAN.

C'est Landrey qui m'a téléphoné du ministère. Il a également informé Serteux. Il n'est pas encore venu, Serteux?

HÉLÈNE.

Oh ! s'il pouvait ne pas venir ! (A Malmont.) L'éditeur de mon mari, vous n'avez pas idée comme je le redoute. Chaque fois qu'il va parler, j'en ai le frisson...

MALMONT.

Il fait des cuirs?

HÉLÈNE.

La gaffe, toujours la même. Mon mari a eu des débuts difficiles. Ses premières années de littératures ont été dures. L'argent était plutôt rare. Jacques n'en rougit pas. Mais Serteux a la manie de rappeler cette époque à tous propos et, à la longue, c'est exaspérant...

Serteux entre.

SCÈNE V

LES MÊMES, SERTEUX.

SERTEUX.

Je sais... Je viens d'apprendre... C'est admirable ! J'ai voulu venir tout de suite...

HÉLÈNE.

Merci, mon cher Serteux. Je suis bien sensible, je vous assure...

SERTEUX.

Je ne peux pas vous dire toute mon émotion... c'est admirable !... Quand je me rappelle le Dangy d'il y a dix ans !...

MALMONT, se lève.

Irez-vous à l'Opéra, vendredi ?

HÉLÈNE.

Je ne sais pas encore...

MALMONT, à Juillan.

Monsieur... très heureux...

JUILLAN.

Très honoré...

Poignée de main. Inclinaison à Serteux.

SERTEUX, à Juillan, tandis qu'Hélène et Malmont causent debout.

D'il y a dix ans? Huit ans à peine! Le jeune homme travailleur, ambitieux... sans le sou...

JUILLAN.

Son livre, où en est-il ?

SERTEUX.

Quatre-vingt-dix mille « Fond du cœur » en moins de trois mois!

JUILLAN.

C'est égal, Dangy a fait de grosses dépenses,

cette année... le loyer de cet hôtel, toute une installation...

SERTEUX.

Il gagne de quatre-vingt à cent mille...

JUILLAN.

Il va lui falloir la grosse somme.

Malmont quitte le salon, après avoir baisé la main de la jeune femme.

SERTEUX, à Hélène qui revient vers les deux hommes.

Le duc de Malmont ?

HÉLÈNE.

Oh ! mon pauvre Serteux ! Vous qui m'aviez demandé de vous présenter... Je suis impardonnable.

SERTEUX.

Le mal n'est pas grand. Dangy me donnera un mot pour lui...

JUILLAN.

Vous n'allez pas lui demander un roman !

SERTEUX.

Non. Je voudrais qu'il m'écrivît les mémoires diplomatiques de son oncle, le duc de Chalandray...

HÉLÈNE.

Mais il n'a jamais écrit que des adresses !

SERTEUX.

Des adresses ?... Vous voulez rire ?

HÉLÈNE.

Des adresses au roi.

JUILLAN.

Encore est-ce bien lui qui les rédige !

SERTEUX.

Qu'importe ? Il a des secrétaires...

SCÈNE VI

LES MÊMES, DANGY.

HÉLÈNE, se levant vivement et courant vers Dangy.

Ah ! toi !

DANGY.

Hélène ! vous n'y pensez pas...

HÉLÈNE.

Il n'y a personne...

DANGY, à qui elle masque les deux hommes.

Mais...

HÉLÈNE.

Es-tu bête, c'est Juillan et Serteux...

DANGY.

Ah! Alors on peut s'embrasser... Tiens,

je répare... Encore... Je te le dois bien...

HÉLÈNE, lui tendant l'autre joue.

Essuie.

DANGY.

Comment que j'essuie?

HÉLÈNE.

Tu sais bien... dans les Fourchambault.

DANGY.

Ah !... Efface !

HÉLÈNE.

Oui. Qu'est-ce que j'ai dit ?

DANGY.

Rien. C'est bien plus joli ! Tiens, pour Augier !... Tu es contente ?

HÉLÈNE.

Ça ne se voit pas ?

DANGY.

Si... (Baissant la voix.) Eh bien, je t'aime vraiment! Maintenant je le sais...

HÉLÈNE, même ton.

Tu as mis le temps...

DANGY.

Non... c'est pour te dire...

HÉLÈNE.

Heureusement tu as fait, jusqu'ici, comme si tu le savais...

JUILLAN, à Hélène et à Dangy.

Ah! ça, vous autres, vous n'aurez pas bientôt fini?

DANGY.

Oh! mon vieux Juillan, excuse-moi. Tu sais, j'ai pensé à toi, tout de suite, après Hélène. Et puis à vous, mon cher Serteux...

SERTEUX.

Hein, Dangy, vous rappelez-vous, il y a dix ans...

DANGY.

Sans doute...

JUILLAN, vivement.

Le ministre ?...

DANGY.

Très bien... un jeune... sympathique... intelligent... un connaisseur d'hommes... Au repos, il donne vraiment l'impression de quelqu'un. « Mon cher Dangy, m'a-t-il dit tout de suite, j'ai tenu à devancer l'Officiel, et à vous donner la première poignée de main. » Puis, un huissier est entré. Alors il a glissé les mains dans les poches de son gilet et il a ajouté en regardant le portrait du Président : « Le gouvernement se fait un devoir de récompenser les talents qui contribuent à maintenir et à rehausser le prestige du pays. »

JUILLAN.

Naturellement.

SERTEUX.

On m'a dit à peu près la même chose en me remettant les palmes académiques...

DANGY, à Hélène.

Noizay était là tout à l'heure? Qu'est-ce qu'il a dit?

HÉLÈNE.

Oh! rien. Il a été parfait.

DANGY.

Il a dû penser à mon enterrement. C'est maladif.

JUILLAN.

Noizay est malade?

DANGY.

Une maladie du grand sympathique qui ne pardonne pas.

SERTEUX, à Dangy.

Savez-vous, mon cher, que votre décoration coïncide avec l'expiration de votre traité? Je suis superstitieux. Je voudrais renouveler aujourd'hui même, c'est l'affaire d'un instant. Voilà où nous en sommes...

DANGY.

Oh! je vous en prie, Serteux, non, non... pas de chiffres!...

SERTEUX.

A qui le dites-vous? Est-ce qu'une bonne poignée de main ne devrait pas suffire?

JUILLAN.

C'est moi que ça regarde... je m'occupe des affaires de Dangy.

Il prend à part l'éditeur.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Que je m'en veux donc, chère madame!
J'arrive la dernière pour vous féliciter...

HÉLÈNE.

Vous n'en êtes que la mieux venue...

DANGY.

Et j'ai le grand bonheur d'être là.

JUILLAN, à Serteux.

Allons causer chez Dangy, venez.

Il entraîne Serteux hors du salon.

LA DUCHESSE.

J'ai appris la nouvelle chez les Sonzay.

C'est madame de Latour qui nous l'apportait. On vous a fait un triomphe... D'Arcimont, le rallié, était dans la joie. Il ne cessait de répéter: «Vous voyez! vous voyez! » Et madame de Sonzay a eu ce mot délicieux : « J'enrage de devoir cette satisfaction à ce gouvernement! »

DANGY, à Hélène.

Est-ce assez joli!

HÉLÈNE.

Madame de Sonzay a tant de finesse!

DANGY, à la Duchesse.

Et vous lui en donnez!

Juillan entre et dit quelques mots à Dangy.

LA DUCHESSE, à Hélène.

Avez-vous eu la visite de mon mari?

HÉLÈNE.

Monsieur de Malmont était ici, il n'y a qu'un moment...

DANGY, à Juillan.

Mais je ne sais pas, moi... je ne me souviens pas du tout. (A Hélène qui l'interroge du regard.) Il s'agit de mon dernier traité avec Serteux. Juillan ne peut le retrouver.

HÉLÈNE.

Dans un des casiers à droite, près de la bibliothèque...

JUILLAN.

A droite?... Nous avons pourtant bien cherché.

HÉLÈNE.

Je suis sûre... le trois ou quatrième.

JUILLAN.

Je vais revoir... Mais je n'ai pas confiance.

HÉLÈNE.

Vraiment, Juillan, c'est très facile...

Juillan sort.

LA DUCHESSE.

J'ai vu madame de Liverpool qui est dans l'enthousiasme du « Fond du cœur. » Vous recevrez, ce soir, une invitation à dîner pour samedi.

DANGY.

Samedi? Nous avons une semaine si chargée!

HÉLÈNE.

Les Lavial voulaient nous avoir...

DANGY.

Ah! c'est fâcheux et je le regrette d'autant plus que j'ai pour madame de Liverpool une véritable admiration. C'est une grande, une très grande cantatrice.

LA DUCHESSE.

J'en suis toute fière, car nous l'avons un peu inventée. Elle a chanté deux fois seulement à l'ambassade pendant notre séjour et

j'avais, tout de suite, deviné le succès qu'elle aurait à Paris...

JUILLAN, rentrant.

Je suis désolé... Mais nous avons tout bouleversé et... rien... rien... pas le moindre traité.

HÉLÈNE.

C'est incroyable! Je le vois. Je vous dis que je le vois.

LA DUCHESSE.

Alors, madame, allez, allez bien vite. C'est vous seule qui tirerez d'embarras ces messieurs.

HÉLÈNE.

Oh! vraiment!...

LA DUCHESSE.

Si, si, je vous en prie...

HÉLÈNE, se levant.

Vous êtes mille fois indulgente. .

DANGY.

Permettez-moi, madame, de vous présenter mon ami Juillan dont l'amitié fait en ce moment ses preuves...

JUILLAN, s'inclinant.

Des preuves ı itoyables...

LA DUCHESSE.

Et d'autant plus méritoires...

HÉLÈNE.

Venez, Juillan, que je vous confonde... (A la Duchesse.) Encore toutes mes excuses, madame... Oh ! ce Serteux qui choisit mon jour..

DANGY.

Je ne sais pas d'être plus indiscret !...

Hélène et Juillan quittent le salon.

SCÈNE VIII

LA DUCHESSE, DANGY.

LA DUCHESSE, tandis que Dangy jette un coup d'œil vers la porte par où viennent de disparaître Hélène et Juillan.

Ah! ça, vous êtes fou, vous?

DANGY.

Moi?

LA DUCHESSE.

Oui, vous. Venez donc un peu ici... Qu'est-ce que c'est que cette lettre que vous m'avez écrite?

DANGY.

Comment! mais c'est vous-même qui m'aviez permis de vous écrire!...

LA DUCHESSE.

Est-ce que je pouvais m'attendre à recevoir cette bombe en pleine figure ? Vous ne pouvez plus vous rappeler, mais c'est une lettre de fou. Non, je n'exagère pas. Je vous la rendrai. Je veux que vous la lisiez devant moi... Je serai curieuse de voir comment vous vous y prendrez pour ne pas en rire...

DANGY.

Pourquoi voulez-vous que je rie ? Je ne rirai pas plus que je ne ris maintenant en vous redisant ce qu'elle contient, cette lettre, c'est-à-dire... que je vous aime...

LA DUCHESSE.

Chut ! chut ! Eh bien, voulez-vous vous taire...

DANGY.

Non, je ne peux plus me taire...

LA DUCHESSE.

Prenez garde ! Vous allez me faire souhai-

ter que madame Dangy en finisse, tout de suite, avec ses recherches...

LA DUCHESSE.

Ça n'a que l'importance d'un vœu...

DANGY.

D'un avertissement...

DANGY.

C'est la première fois qu'il m'est donné de m'expliquer avec vous. L'endroit est mal choisi. Tant pis. Je m'explique. Eh bien oui, je ne me rappelle plus dans quels termes je vous ai écrit. Je n'ai pas étudié mes phrases. Je n'ai recherché ni l'épithète rare ni le verbe vibrant. Croyez-vous donc que j'aie écrit ces lignes en vue de mes œuvres complètes et que j'en réserve la lecture à nos neveux dans les mémoires et correspondances de Jacques Dangy? Non, mille fois non! Ça n'est pas une lettre posthume que j'ai osé vous écrire, mais une lettre vivante, allez, et sur-

tout bien vraie! Qu'elle soit incohérente, baroque, insensée... C'est possible... Mais elle vous dit que je vous aime, que je pense à vous, perpétuellement, que je serai très malheureux si vous ne consentez à m'aimer un peu et je ne m'explique pas que vous ayez découvert, là-dedans, le moindre prétexte à vous égayer...

LA DUCHESSE.

Eh! c'est de toute mon amitié que j'en ai ri et que je veux en rire, parce que cela me fait l'effet d'un emballement à faux... Si, mon cher, vous vous êtes monté la tête, je ne sais pourquoi. Vous êtes en pleine imagination.

DANGY.

Ah! permettez...

LA DUCHESSE.

Ce qui est vrai, c'est que vous aimez beaucoup madame Dangy... et vous avez joliment raison, car elle est charmante... et tout

ce que vous me débitez, c'est de la littérature... du Jacques Dangy... et si vous voulez mon opinion complète... pas du meilleur...

DANGY.

Alors vous refusez de croire à ma sincérité! Vous soumettez mes sentiments les plus chers à je ne sais quels caprices d'imagination? Quand je dis que vous personnifiez à mes yeux l'aristocratie même de la beauté et de l'esprit, je suis donc un irresponsable ou l'emballé professionnel qui rédige son enthousiasme et en fait de la copie pour le rez-de-chaussée de son journal?... (Après un silence.) Vous ne répondez pas! Vous comprenez enfin tout ce qu'il y a d'excessif... d'injuste dans vos railleries. J'ai plus réfléchi que vous ne supposez... Je sais tout ce qui peut m'arriver... et que toute la tranquillité de ma vie peut être compromise... Qu'est-ce que cela me fait? Je ne vois que vous! Je n'entends que vous! Je ne respire que vous!... Mais je vous en sup-

plie, ne restez pas ainsi, parlez, dites un mot...

LA DUCHESSE, après un silence.

Eh bien... non, non... vous ne pouvez pas m'en vouloir de vous dire cela ainsi... Vous êtes mon ami. Je dois être, envers vous, loyale jusqu'à la cruauté... Jamais, entendez-vous bien, jamais, je ne serai pour vous ce que vous souhaitez que je sois... Ah! Dieu! J'ai eu, sous les yeux, assez d'exemples! On croit que c'est le commencement et c'est la fin! c'est vilain, toutes ces trahisons... c'est vulgaire et si décevant!... Et puis, non, il ne faut même pas en parler... Et maintenant, causons de choses sérieuses. Vous allez écrire à la duchesse de Liverpool que vous acceptez son invitation.

DANGY.

Mais c'est impossible...

LA DUCHESSE.

Vous êtes invité, déjà? Vous pouvez vous

dégager. Si. Il le faut parce que je serai chez la duchesse et que je veux y voir mon grand ami devenu très raisonnable... ensuite vous lirez le livre de des Junies sur les « Cent Jours. »

DANGY.

Oh! non, pas ça... C'est terrible...

LA DUCHESSE.

Par dix jours à la fois, c'est l'affaire d'une semaine. Et n'oubliez pas que des Junies dispose de trois voix...

DANGY.

Ah! vous savez varier vos supplices!

LA DUCHESSE.

C'est entendu?

DANGY.

Hélas!

LA DUCHESSE.

Juré?

DANGY, lui prenant les mains.

Est-ce que je peux ne pas vous obéir?

Hélène rentre, suivie de Juillan et de Serteux.

LA DUCHESSE.

Et puis qui sait?... (A Hélène.) Eh bien, madame, avez-vous été heureuse dans vos recherches?

HÉLÈNE, après un léger mouvement.

Au delà de tous mes souhaits.

LA DUCHESSE.

Alors tous mes compliments. Et que je vous dise vite au revoir.

HÉLÈNE.

Déjà?

LA DUCHESSE.

Il est six heures et j'ai encore une visite à faire... A bientôt nos répétitions?

DANGY.

Oui, à bientôt. Il y a urgence.

LA DUCHESSE.

Nous pourrions commencer lundi chez vous. Y voyez-vous un inconvénient?

HÉLÈNE.

Pas le moindre... Une bonne après-midi en perspective...

LA DUCHESSE.

Tout à fait charmant. A lundi.

HÉLÈNE.

A lundi...

La duchesse sort après un signe de tête aux deux hommes, accompagnée d'Hélène et de Dangy.

SCÈNE IX

HÉLÈNE, DANGY, JUILLAN, SERTEUX.

HÉLÈNE, à Dangy.

Comment avez-vous fait, sans lumière pour vous trouver les mains?

DANGY.

Es-tu bête!...

SERTEUX, à Dangy.

Votre traité est prêt. Vous n'avez plus qu'à signer.

DANGY.

Parfait. Je vous le renverrai demain.

SERTEUX, lui serrant la main.

N'y manquez pas...

DANGY.

Certain...

SERTEUX, à Hélène.

Et pardon d'être venu en homme d'affaires...

HÉLÈNE.

Nous n'avons vu que l'ami.

SERTEUX, en serrant la main à Juillan.

Vous n'en diriez pas autant, vous?

JUILLAN.

Si, maintenant.

SCÈNE X

HÉLÈNE, DANGY, JUILLAN.

HÉLÈNE.

Ouf!

JUILLAN, à la blague.

Enfin seuls!

HÉLÈNE.

Ah! oui, enfin!

DANGY.

Quoi donc?

HÉLÈNE.

Rien... Que je suis contente de pouvoir me détirer un peu... de nous retrouver tous trois.

DANGY.

Je partage cette joie.

HÉLÈNE.

Tiens, je suis si contente que, pour un rien, je chanterais tout ce qu'on voudrait... je danserais, je voudrais faire mille folies.

JUILLAN.

Eh bien, faites-nous boire! La petite orgie! A nous les boissons fortes, les apéritifs puis-

sants qui bouclent l'appétit! Buvons! buvons! comme à l'Opéra-Comique.

DANGY.

Holà!.. Tavernier du diable! vas-tu laisser mourir de soif ces braves mousquetaires de la reine.... Ah! l'Opéra-Comique, le seul théâtre où l'on sache encore joliment demander une bouteille! On ne va pas assez à l'Opéra-Comique : on n'a pas le temps! Paris est un enfer, on vit double. On perd la notion du juste et de l'injuste et quand par hasard...

HÉLÈNE, s'approchant.

Tu n'es pas malade?

DANGY.

Si tu nous préparais des cocktails, toi.

HÉLÈNE.

Oui, c'est ça, et des carabinées, vous allez voir.

JUILLAN.

Et nous les boirons savez-vous à quoi? A

la mort des raseurs que vous venez de subir.

HÉLÈNE, commençant la préparation des cocktails.

Oh! les êtres ennuyeux et inutiles et nuls! Toute une après-midi à entendre des riens et à en dire — car ils y obligent. — Non, ça finit par être exaspérant! Vous me connaissez, mon petit Juillan, je ne suis pas méchante, n'est-ce pas? Eh bien, je les déteste. Vrai, je leur veux du mal, et... chaque lundi soir, je demande au bon Dieu de leur faire ce que je ne voudrais pas qu'on me fît.

JUILLAN.

Ah! si j'étais Dieu!...

HÉLÈNE, à Juillan.

Gin ou wisky?

JUILLAN.

Wisky!

HÉLÈNE, à Dangy.

Et toi?

DANGY.

Aussi... mais, de qui parlez-vous?

HÉLÈNE.

De tous... à l'exception de Sargé et des Malmont, et encore, ceux-là!... enfin de tous ceux qui sont venus me voir aujourd'hui, de ceux que nous verrons demain.

DANGY.

Pourquoi ces invectives? Pourquoi les traîner dans la boue? Qu'est-ce qu'ils vous ont fait, ces gens-là? Ils sont ce qu'ils doivent être. (A Juillan qui hausse les épaules.) Comment? mais parfaitement! Ils remplissent à merveille les conditions sociales dans lesquelles ils sont placés. Ils jouent leur rôle comme nous jouons le nôtre. Ils représentent le monde, ou les mondes si vous préférez.

HÉLÈNE.

Quel monde?

JUILLAN.

Celui des grotesques, des parvenus, des snobs, des suiveurs de la mode...

HÉLÈNE dosant les cocktails.

Ils m'ont l'air de ces pauvres diables qui suivent en courant les sapins chargés de malles... vous savez, à l'arrivée des trains...

DANGY.

Mais c'est précisément ce mouvement-là qui inspire à un salon son caractère de modernisme...

JUILLAN.

Le salon d'acclimatation !

DANGY.

C'est absurde, ce réquisitoire! Ils sont très bien, mais très bien!.. Encore une fois, chacun d'eux fait honneur à son emploi qui est d'être désœuvré, élégant, au courant de tout, de suivre la mode, comme vous dites, au trot, au trot, au galop... selon ses moyens.

HÉLÈNE.

Oh! leurs moyens!

DANGY.

Pardon....

JUILLAN.

Les moyens des Lieuran qui consistent à tenir une table d'hôtes célèbres et qui finiront par inviter les assassins du jour!

DANGY.

Il ne s'agit pas de ça!

JUILLAN.

Et Bègles qui se paie les yachts des princes coulés dans la dèche, ce vieux fabricant de chaussures qui emporte l'orthographe à la semelle de ses souliers... Et sa femme qui raconte à tout le monde que leurs écuries sont immenses. C'est comme cette ganache de général comte...

DANGY.

Le Tournoy de la Force de Dieu!

JUILLAN.

Qui joue de la clarinette parce que Ney jouait de la flûte et Gouvion Saint-Cyr du violon! Et Rozel qui s'habillait en Lohengrin à Bayreuth et rendait tout recueillement impossible...

DANGY.

Des travers! Des ridicules!

JUILLAN.

Des travers? Eh bien, et Lavial qui s'enivre parce que c'est très anglais? et Noizay la rosse des salons? et Le Meneur et Moussan, des travers aussi ces deux-là?

HÉLÈNE.

Vous oubliez la duchesse de Liverpool.

JUILLAN.

Oh! celle-là, ça n'est pas de sa faute. Elle

est est étrangère. La littérature mondaine lui a donné la passion de l'argot. Elle a un succès fou dans les embarras de voiture et hier, tenez, hier, je l'ai vue, faubourg Montmartre, au plus fort d'une dispute, elle soufflait à son cocher des ordures que celui-ci hésitait à répéter.

HÉLÈNE lui offrant le cocktail.

Vous l'avez bien gagné.

JUILLAN, après avoir remercié.

Je te dis qu'il n'y en a pas un qui ait un talent, une qualité, un défaut ou même un vice à lui. Tous des médiocres, des faux élégants, des démarqueurs de cravates, des ramasseurs de bouts de phrases...

DANGY.

De braves gens et très chics, vous m'entendez, très chics. Vous êtes extraordinaires, vous autres. Dès que quelqu'un est de tenue élégante, un peu outrée peut-être, tout de suite

vous le qualifiez de snob. Vous ne distinguez même pas entre le snob et le gommeux.

JUILLAN.

Allons donc, le gommeux, le grand gommeux, mais c'est un créateur. Il invente, tandis que le snob imite. (Déclamant.) Le gommeux lance la mode, le snob la ramasse...

DANGY.

Mais leur rage d'imitation propage le bien aussi bien que le mal et les sentiments les plus élevés ont leur snobisme tout comme les instincts les plus crapuleux. Vous ne savez pas les observer. Ils m'intéressent, moi. Ils m'amusent. Ils me ravissent. J'adore le décor dans lequel ils se meuvent. Quel mal y a-t-il à cela? L'atmosphère du luxe et des aristocraties est la seule qui convienne à une âme d'artiste... et le chef-d'œuvre de la philosophie sociale... c'est encore le Gotha!...

JUILLAN.

Tu parles comme un sous-chef du protocole!

DANGY.

Et toi comme le snob d'Alceste.. Avec ça que je suis le premier écrivain qui ait eu le goût des salons !... Et Chateaubriand? Et Stendhal ? Et Mérimée ! Et Feuillet?.. Vous aimeriez donc mieux me voir de longs cheveux, des chapeaux cabossés, le brûle-gueule aux lèvres? Vous voudriez me voir boire des distingués dans les brasseries littéraires, et arborer de ces mac-farlanes sur le symbolisme desquels on n'est même pas fixé?

JUILLAN.

Mais non ! Mais non !

HÉLÈNE, à Juillan.

Je vais vous apprendre pourquoi il l'aime tant que ça, le monde ! (A Dangy.) Oh ! j'ai des yeux, va...

JUILLAN.

Madame, tout Paris le sait.

HÉLÈNE, à Juillan.

Eh bien, voulez-vous que je vous dise comment je les ai surpris, tout à l'heure, avec madame de Malmont? Les mains dans les mains... Oui, mon cher... Et ils se parlaient à voix basse en s'écrasant les doigts. (Offrant le cocktail à Dangy.) Tenez, monsieur...

DANGY.

Une scène?

HÉLÈNE.

Il n'y a pas de danger! Ah! mon pauvre ami, si tu savais comme je suis tranquille!

JUILLAN.

Et que vous avez raison!

DANGY.

Ah! oui, que vous avez raison!

HÉLÈNE, désignant le cocktail que Dangy déguste.

Un petit coup de soleil tout ça! Un peu trop de wisky!

DANGY.

Du tout, du tout...

HÉLÈNE.

Oui, un petit coup de soleil. Oh! ça passera comme c'est venu. Et puis, tu sais, ça n'est pas une femme ordinaire, ta duchesse. Ce n'est même pas bien sûr que ce soit une femme... Non, non, mon vieux, rien à faire avec celle-là...

DANGY.

Rien à faire! Rien à faire! Tout de suite les exagérations! Je ne prétends à rien, soit. Je ne rêve que la paix et ne réclame que la liberté du travail, c'est entendu. Mais il ne faut pas dire qu'il n'y a rien à faire! Il s'agit de vouloir et de savoir... et si je voulais en prendre la peine...

HÉLÈNE.

Rien du tout...

DANGY.

Allons donc! Je t'assure, tu as tort d'insister... C'est de la provocation...

HÉLÈNE.

Eh bien, essaie donc et, à ce petit jeu-là, je t'assure que ça ne sera pas toi qui arriveras bon premier...

DANGY.

Qu'est-ce que ça veut dire?.. Malmont te fait la cour?

HÉLÈNE.

... Plutôt!

DANGY.

Quelle cour?

JUILLAN, voix d'huissier.

La cour, chapeau bas!

HÉLÈNE.

Heu...

DANGY.

Non? Vrai?.. C'est amusant..

HÉLÈNE.

Tu trouves?

DANGY.

Mais oui.. Tu n'attends pas que j'enrage, j'aime à croire.. J'ai assez de confiance en toi pour m'interdire de me mettre en peine... même légère! Ceci dit, tout est bien! Malmont fait son devoir d'homme galant...

JUILLAN.

Et d'homme de goût.

DANGY.

Parfaitement et, je l'avoue, je ne suis pas insensible à un hommage qu'il ne prodigue pas.

HÉLÈNE.

Eh bien non, je ne comprends pas ces nuances. Pour moi, c'est tout ou rien. On aime ou on n'aime pas.

DANGY.

Quelle bêtise!

HÉLÈNE.

Comment, quelle bêtise?

DANGY.

Mais oui...

HÉLÈNE.

Mais non...

DANGY.

Mais si...

JUILLAN.

Ah! vous n'allez pas finir? Ces scènes me tuent! je file.

DANGY.

Comment! Le jour où le gouvernement de la République s'honore...

JUILLAN.

Impossible. Je dîne chez les Saverdun. Oh! ça n'est pas gai...

HÉLÈNE.

Un petit bleu?

JUILLAN.

Trop tard.

DANGY.

Le fidèle commissionnaire?

JUILLAN.

Il faudra toujours que je paraisse dans la soirée.

HÉLÈNE.

Vous serez libre à onze heures...

JUILLAN.

Alors donnez-moi le temps d'aller passer mon habit...

DANGY.

Dépêche-toi.

Il sort

SCÈNE XI

HÉLÈNE, DANGY.

HÉLÈNE, s'approchant et avec hésitation.

Jacques!

DANGY.

Quoi?

HÉLÈNE.

Jacques...

DANGY.

Eh bien.

HÉLÈNE.

Qu'est-ce que?...

DANGY.

Mais dis.

HÉLÈNE.

Qu'est-ce qu'elle te disait?

DANGY.

Qui, elle?

HÉLÈNE

Tu sais bien...

DANGY.

Mais non.

HÉLÈNE.

Allons donc... la duchesse.

DANGY.

Ah!... Est-ce que je sais! Qu'est-ce qu'elle

pouvait bien me dire... Un tas de choses... Ah! elle me disait : « Dangy, je veux que vous sachiez quelle part je prends... »

HÉLÈNE.

Oh! comme ça, tout à coup?

DANGY.

Soudain.... un élan.... très cordial.... très camarade... Alors, tu comprends, je lui ai pris les mains... et je lui ai dit : « Croyez bien. »

HÉLÈNE.

C'est bien vrai?

DANGY.

Vrai de vrai.

HÉLÈNE.

Tu le jures?... (**Dangy lève le bras comme pour un serment.**) C'est que je suis inquiète... Je ne peux pas m'empêcher d'être très inquiète. Je ne vis pas depuis que le succès nous arrive.

Tout me fait peur... Moi, je t'aime... et puis voilà tout... Mais je me demande quelquefois si je ne suis pas trop simple pour toi... Moi je ne peux pas t'intéresser, tandis que les autres...

DANGY.

Les autres? Des détraquées! des folles! Est-ce que je fais seulement attention à elles?

HÉLÈNE.

Oh! tu le dis...

DANGY.

C'est la vérité. Et tiens, si même il m'arrivait de me laisser emballer, d'attraper un coup de soleil, comme tu dis... Ah! ma pauvre petite chérie, il me suffirait de voir, rien que par la pensée, ces yeux-là que je pourrais faire pleurer pour écarter de moi... même une tentation...

HÉLÈNE.

Alors, tu ne me feras plus de ces peurs?

DANGY.

Non. Mais il faut que tu comprennes certaines nécessités...

HÉLÈNE.

Apprends-les moi, doucement, sans me brusquer.

DANGY.

Oui, ma chérie, oui. Mais tu comprends déjà! Tu comprends que tu ne dois pas plus t'inquiéter de me voir prendre les mains à madame de Malmont que je ne peux m'inquiéter de surprendre Malmont flirtant avec toi. Nous nous connaissons assez, je pense, pour avoir une entière confiance, l'un en l'autre. Nous nous aimons depuis toujours et pour toujours, n'est-ce pas? Hein? Tu me crois au moins quand je te dis que je n'aime que toi, que je n'aimerai jamais que toi?

HÉLÈNE.

Il faut bien!

DANGY.

Oui, oui, il le faut...

HÉLÈNE.

Oh! d'ailleurs, je sais qu'on n'aime pas deux fois comme nous nous aimons... On a souffert ensemble, on a espéré ensemble... on s'est donné le meilleur de soi... ça ne se reprend pas...

DANGY.

Et ça ne se recommence pas.

HÉLÈNE.

C'est tellement vrai que si quelque malheur nous séparait, si on était jeté, chacun, à un bout du monde, on se retrouverait... on se rejoindrait... dis, tu ne crois pas, toi?

DANGY.

Si, je le crois. Mais en attendant, on est là, tout près l'un de l'autre et on s'aime bien?

HÉLÈNE, très bas.

Oui...

DANGY.

Alors plus d'inquiétude! Plus de nuages! Tout à la joie! (La tenant toujours enlacée d'un bras, et, de sa main libre retirant sa montre de sa poche.) Est-ce qu'on s'habille avant ou après dîner?

HÉLÈNE, très bas.

... Avant...

DANGY.

C'est que... Juillan va arriver...

HÉLÈNE.

Pas avant huit heures moins le quart.

DANGY.

Crois-tu?

HÉLÈNE.

Puisque je te dis que j'en suis sûre.

DANGY.

Allons.

Ils se dirigent vers la porte. Juillan entre.

JUILLAN.

Eh bien, oui, parbleu, c'est moi... je les ai lâchés.

Hélène se rasseoit, boudeuse.

DANGY, à sa femme.

Ah! tu vois. Il est encore gentil d'arriver si tôt! Et il va passer toute la soirée avec nous!...

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Chez Dangy. — Grand atelier.

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE, MALMONT.

HÉLÈNE, seule, à demi-étendue sur un canapé ; très élégante, robe d'intérieur. Elle feuillette nerveusement un livre, puis le jette sur un fauteuil. Elle se lève, regarde l'heure, dérange les bibelots. La portière s'écarte. Malmont paraît.

Ah! vous, enfin!

MALMONT, la serrant dans ses bras.

Oui, moi, moi qui vous aime à ne pouvoir croire que c'est vous, là... à m'imaginer que c'est encore un rêve...

HÉLÈNE.

Et vous doutez?

MALMONT.

Je ne doute pas, je n'ose croire... Il faut que vous me redisiez un mot... un seul...

HÉLÈNE.

Et vous préférez ce mot qui ne dit rien au silence qui dit tout!... Ingrat!...

MALMONT.

Non. Le silence n'est pas un aveu... suffisant! J'ai trop souffert de votre indifférence... Un mot, un seul...

HÉLÈNE.

En voici trois : je vous aime...

MALMONT.

C'est donc bien vrai? Tu es à moi, toute à moi!... les souffrances d'hier... les douleurs... non les souffrances, oui. (Il consulte un feuillet.) C'est bien ça, les souffrances d'hier, je les bénis, pour les joies... pour le bonheur...

HÉLÈNE.

Les ivresses...

MALMONT.

Oui, les ivresses...

HÉLÈNE.

Vous ne savez pas un mot de votre rôle. Recommençons.

MALMONT.

Pourtant, je me donne un mal!... C'est égal, ça va mieux.

Il se dirige vers la porte.

HÉLÈNE, courant vers Malmont qui fait la même entrée que précédemment.

Ah! vous enfin!

MALMONT, l'enlaçant.

Oui, moi, moi qui vous aime...

HÉLÈNE.

Aïe!...

MALMONT.

Je vous ai fait mal?

HÉLÈNE.

Non... mais il aurait mieux valu serrer le texte...

MALMONT.

C'est qu'aussi vous jouiez avec un emballement!...

HÉLÈNE.

Oh! je serai plus emballée devant le public...

MALMONT.

Nous ne faisons qu'entr'ouvrir nos portes... Douze cents invitations...

HÉLÈNE.

Je me sentirai plus libre qu'ici..

MALMONT.

C'est vrai, on n'est vraiment pas bien. On n'est d'ailleurs pas mieux chez moi...

HÉLÈNE.

Vous vous plaignez toujours. Nous avons essayé tous vos salons, votre hall, le jardin lui-même, rien ne vous a réussi...

MALMONT.

C'est qu'elle me monte à la tête, cette scène... Je vis mon personnage, et dès que j'aperçois dans le décor, un détail qui me donne l'illusion de la réalité... je vois rouge.

HÉLÈNE.

Oh! je ne vous en veux pas...

MALMONT.

Je sais bien ce qu'il me faudrait...

HÉLÈNE.

Un terrain vague?...

MALMONT.

Pas même neutre... un petit coin intime où l'on pourrait s'emballer à fond sans l'alerte d'une porte qui s'ouvre ou du raseur qui s'avance sur ses pointes en vous disant: « Bravo, vous dérangez pas! »

HÉLÈNE.

Et ce petit coin est situé?

MALMONT.

18, rue Lincoln.

HÉLÈNE.

Une rue que je me ferai un devoir d'éviter.

MALMONT.

Pourquoi?

HÉLÈNE.

Pour ne pas me rappeler un mauvais sou-

venir... Vous êtes en train de le graver sur sa plaque... avec toute la grâce d'un conseiller municipal...

MALMONT.

Eh bien, dussiez-vous me traiter de démagogue, je ne sais trop pourquoi, par exemple? — J'insiste. Je vous demande le bonheur d'une petite visite chez moi... Quoi de compromettant à cela? N'est-il pas naturel que je désire vous voir autre part que dans un salon, un théâtre, ou à la messe d'une heure?... Que nous puissions causer de nos rôles... de la pluie, du beau temps... de tout ce qui nous intéresse, en amis... en bons amis... (Lui prenant la main.) Dites, Hélène, voulez-vous?

HÉLÈNE.

Non, vraiment, non... Vous me demandez pourquoi?

MALMONT.

Non... je ne veux pas que vous me le di-

siez... Mais, souvenez-vous de ceci : il y a dans la vie de toute femme, une heure... une minute où le présent l'ennuie... où elle rêve... d'autre chose... Vous aurez cette minute. Je vous demande alors de penser à moi et de vous rappeler le chemin que je vous ai enseigné...

HÉLÈNE, presque violemment.

Non, non, cela, jamais ! jamais ! Je n'ai pas peur de cette minute. Je ne suis pas comme les autres. J'adore mon mari... (sur la brusque entrée de Dangy.) Ça ne va pas du tout. Il nous faudra certainement encore un mois pour apprendre nos rôles...

SCÈNE II

HÉLÈNE, MALMONT, DANGY.

DANGY.

Surtout, ma chère, si vous n'y mettez pas un peu plus de patience...

MALMONT.

Et moi plus de mémoire. Je suis le seul coupable !

DANGY.

Mais pas du tout, je vous ai vu répéter avant-hier, et vous donnez à votre personnage un caractère...

MALMONT.

Ah! des compliments de l'auteur, déjà !

DANGY.

Et une critique... peut-être trop de tenue.

MALMONT, il prend congé et baise la main à Hélène, qui a un involontaire et léger mouvement de retraite.

Mes excuses les plus humbles !...

DANGY.

Et moi je vous fais les miennes pour une sévérité qui m'étonne... autant qu'elle me

paraît injustifiée... (Tandis qu'il l'accompagne.) C'est ça... un peu trop de tenue... n'oublions pas... ténor italien... il faudrait...

MALMONT.

La désinvoltura!...

DANGY.

C'est le mot...

SCÈNE III

HÉLÈNE, puis DANGY.

DANGY, rentrant.

En voilà des traits! Qu'est-ce qui te prend? Tu sais que tu viens d'être de la dernière inconvenance?

HÉLÈNE.

Tant pis...

DANGY.

Il sort d'ici, furieux, parfaitement. J'ai vu ça à son sourire. Ce qu'il va nous semer ! Tu auras un bleu demain, ce soir peut-être... c'est moi qui te le dis... Nous allons le perdre... Je le sens... je le vois... Il rétablit la distance. Il fiche le camp. Ça y est. Nous voilà frais !

HÉLÈNE.

Tant mieux...

DANGY.

Tant pis, tant mieux, c'est agaçant ! On ne bouscule pas le duc de Malmont comme un passant mal appris... On ne flanque pas à la porte un homme dont l'amitié m'honore, le représentant le plus en vue du parti catholique et royaliste, une des plus hautes personnalités aristocratiques, qui nous a ouvert des salons fermés à triple verrou, qui va crocheter pour moi des cercles barricadés, qui m'assure les voix des ducs académiciens,

un ami charmant qui se donne pour nous un mal de chien... de chien de race!... Il faut un motif sérieux, très grave, quelque chose d'absolument décisif... Parle et surtout pas de monosyllabes, pas d'adverbes.

HÉLÈNE.

Je t'avais demandé de rester avec nous... Tu le devais... D'abord, tu étais notre souffleur!

DANGY.

Souffleur, soit. Mais pas pion et encore moins espion... Enfin, quoi? Que s'est-il passé?

HÉLÈNE.

Ce qui devait se passer. J'étais une enfant, quand je t'ai dit : « Reprends ta liberté, je reprends la mienne. Eh, hue donc, l'attelage à quatre, allez, roulez », et je ne sais plus quelles folies... J'ai essayé. Je me suis lancée. Ça m'a réussi. Je n'avais pas fait trois pas que

j'étais insultée dans ce que j'ai de plus cher, et que le représentant le plus en vue du parti catholique, me traitait comme une simple grue...

DANGY.

Mais non! mais non! Tu étais nerveuse. Tu auras mal interprété ce qu'il te disait.

HÉLÈNE.

Ah! je t'affirme...

DANGY.

Mais non! Une plaisanterie... une galanterie peut-être un peu trop vive... Il est dix-huitième siècle. Son aïeul a fait des ouvrages d'une obscénité révoltante... mais délicieuse, ne l'oublions pas. C'est très connu. Malmont est réputé pour la liberté de ses propos... tu le sais bien. Ça ne tire pas à conséquence et, d'ailleurs, on ne cite pas une seule femme qui s'en soit offensée...

HÉLÈNE.

Mais tu ne comprends pas.

DANGY.

A merveille.

HÉLÈNE.

Non. Tu n'as pas le droit de rester indifférent...

DANGY.

Mais le devoir sacré d'éviter le ridicule.

HÉLÈNE.

Ecoute. Est-ce vrai que dans la vie de toute femme il y a une minute où le présent l'ennuie, où elle rêve autre chose...

DANGY.

Je crois bien, c'est moi-même qui l'ai écrit dans mon étude passionnelle : « Le Fond du cœur... » Je vois la page criblée de lignes de points... page 425. C'est lui qui t'a dit ça ?

HÉLÈNE.

Oui.

DANGY.

Et il prétend qu'il n'a pas de mémoire !

HÉLÈNE.

Eh bien, comprends-tu, maintenant ? Ce n'est plus le flirt inoffensif... le mot qui fait sourire, pas même la proposition brutale dont il faut bien rougir... Non... ça, c'est le guet-apens, c'est l'affût... Non... c'est la spéculation sur la tentation possible, sur la défaillance qu'il prévoit, qu'il considère comme certaine, inévitable...

DANGY.

Tu dramatises...

HÉLÈNE.

Il a pris date. Il m'a glissé l'adresse, un rez-de-chaussée... tu sais... comme tu les décris... avant la loge du concierge...

DANGY.

Hein?

HÉLÈNE.

Et si je ne l'avais bousculé, comme tu dis, il allait m'offrir la clef...

DANGY.

Vieux daim!... Et toi, ma chérie, tu es la plus exquise, la plus vaillante petite femme!... Je t'adore. (L'embrassant.) Et je te fais des excuses, tiens... une pluie d'excuses... car c'est bien d'avoir collé à ce vieux gommeux la leçon qu'il méritait. Pauvre petite chérie! Il faut de ces accidents, vois-tu. On ne s'en aime que mieux...

HÉLÈNE, amoureusement.

Ah! si tu voulais...

DANGY.

Si je voulais?

HÉLÈNE.

Prendre une décision très crâne et... nécessaire, je t'assure.

DANGY.

Enfin quoi?

HÉLÈNE.

Eh bien... lâchons Paris, là.

DANGY.

Bon! Voilà les exagérations! J'aurais dû m'y attendre... Malmont se tient mal. Tu le remets à sa place. Je trouve ça très gentil. Je te félicite. Mais sapristi, ne nous exaltons pas! Ne va pas jouer les Lucrèce et ne me demande pas d'être Othello. Tu reverras Malmont demain, comme si de rien n'était. Il sera réservé. Tu seras charmante. J'aurai l'œil et la main prêts sans qu'il y paraisse et tout sera pour le mieux. Je ne vois pas la nécessité de s'exiler.

HÉLÈNE.

Il ne s'agit pas d'exil. Tu sais bien que je t'aime trop pour être égoïste, pour te vouloir à moi toute seule, loin de tout le monde, pour toujours. Je ne te demande qu'un mois, quinze jours, une semaine si tu veux... tu ne peux pas me la refuser...

DANGY.

Mais pourquoi? C'est fou de quitter Paris en ce moment! Ça ne se peut pas! Ça ne se fait pas!

HÉLÈNE.

Et ça ne te tente pas, toi, de faire ce qui ne se fait pas?

DANGY.

Mais si. Je suis un indépendant. Seulement je me raisonne, je me refrène... je me dompte. Et puis, non, ce départ subit!... On ne fait pas banqueroute au monde. On ne file pas sans prévenir, comme des caissiers. Et où irions-nous?

HÉLÈNE.

Où tu voudras... au hasard... Je ne sais où te dire... Si, je sais bien, mais j'ai peur que tu te moques de moi.

DANGY.

A la campagne? Je t'ai bien deviné... Et à quelle campagne? A Clamart, à Meudon... A Robinson, peut-être! Voilà une partie à ne pas faire!... Mais, ma pauvre petite Musette, songe donc que nous ne retrouverions plus ce que nous avons laissé là! Nous ne nous retrouverions plus nous-mêmes... Oh! Mürger!... Mais tu ne reconnaîtrais plus rien..... les champs, les sites eux-mêmes, le bon site!... Et la bicyclette a tué les rosses qui figuraient dans nos cavalcades. Les sites sont flétris... les rosses mortes!...

HÉLÈNE.

Tu ris, mais tu sais bien que j'ai raison. Tu dis que nous ne nous retrouverions plus nous-

mêmes. Mais c'est là que nous nous sommes laissés. Est-ce que nous nous retrouvons ici? Tout y est faux, bête et méchant dans ce monde de cabots, de parvenus et de snobs! Vos gens chics, ils sont stupides, vicieux et grossiers. Tu as ton talent, toi, et la passion de ton art te sauvera. Mais il est temps. Il faut partir, tout de suite. C'est écœurant, ce cabotinage! Allons voir des choses vraies! Et ne dis pas qu'il n'y en a plus! Il y a de l'herbe vraie, de vrais bois, de vraies rivières, de vrais couchers de soleil... Nous retrouverons notre gaieté, notre simplicité, si, si, je te le jure...

DANGY.

Tu es charmante... tu as gardé dans ton cœur toutes les romances que nous avons cueillies ensemble et tu me dis des choses folles, absurdes, qui me troublent...

HÉLÈNE.

Laisse-toi troubler...

DANGY.

Mais non... Ça n'est pas possible, Clamart! Robinson! C'est fou! Attends le mois d'octobre, je te ferai voir la campagne anglaise... L'Ecosse, tiens, nous irons en Ecosse, si tu veux...

HELÈNE.

Je sais ce qui te retient.

DANGY.

Quoi?

HÉLÈNE.

C'est elle.

DANGY.

Qui, elle? Madame de Malmont? Mais tu vois bien que cela n'est pas, puisque je partirais pour l'Ecosse, tout de suite, si tu le voulais...

HÉLÈNE.

Je ne t'en demande pas tant. Ça doit être assommant, l'Ecosse.

DANGY.

Veux-tu que nous passions deux jours à Chantilly ?

HÉLÈNE.

Non, il y a un duc, là aussi...

DANGY.

Eh bien... Compiègne ?

HÉLÈNE.

Non, non ! Clamart, Robinson... Ça n'est pas chic, c'est quartier latin, calicot, peuple, tout ce que tu voudras, c'est nature, et c'est une fantaisie à moi de vouloir que nous nous aimions là où l'on s'est tant aimé !... Tu ne peux pas refuser... voyons, tu veux ?... Dis oui... vite, vite...

DANGY.

Eh bien, oui. Et tu as peut-être raison. Et puis, oui, c'est bon d'être fous, d'essayer de retrouver vingt ans !

HÉLÈNE, lui sautant au cou.

Oh! mon chéri! mon chéri!

DANGY.

Faut-il que je t'aime!

HÉLÈNE.

Eh bien, et moi... tu verras...

DANGY.

Nous coucherons à Sceaux, ce soir!...

HÉLÈNE.

Et nous déjeunerons sur un arbre!... demain!...

DANGY.

Tels des Mimis Pinsons!

HÉLÈNE.

Et nous reverrons cet endroit, sur la rive... dans les herbes... tu te rappelles?

DANGY.

Mal.

HÉLÈNE.

Mais si, voyons, ce drame d'amour, cette pauvre fille que tu as sauvée près de Meudon !..

DANGY.

Ah ! oui ! oui ! C'était pour avoir des documents. Je l'entends encore me dire : « Je croyais qu'il m'aimait. Et puis c'était pas vrai. On croit que c'est arrivé. On se monte le cœur... L'a-t-elle dit ?... ou est-ce moi ? Qu'importe ! Nous n'avons pas de temps à perdre, nous partons ce soir, sept heures. Fais tes préparatifs.

HÉLÈNE.

Le temps de passer une robe. Ce sera vite fait. Tu vas voir.

DANGY.

Dis donc, si j'emportais mes manuscrits. On doit travailler là-bas...

HÉLÈNE.

Oui, oui, fais tes provisions.

DANGY.

Les provisions de tête...

HÉLÈNE.

Je ferai les autres... Je me sauve et je reviens...

Elle retourne vers lui.

DANGY.

Déjà !

HÉLÈNE, l'embrassant.

Pour te dire que je suis heureuse ! heureuse ! heureuse !

DANGY.

Préviens donc Juillan, en passant. Il devait venir dîner ce soir...

HÉLÈNE, elle va vers la porte, revient, se jette au cou de Dangy.

Je t'aime ! Je t'aime ! Je t'aime...

Elle sort en courant.

SCÈNE IV

DANGY, puis LA DUCHESSE.

Dangy d'abord seul. — Agitation joyeuse. — Il vide ses tiroirs, disperse des feuillets, les rassemble, les classe. — Tandis qu'il est courbé sur les pages, chantant d'une voix qui devient éclatante : « Robinson ! Robinson ! » Léon ouvre la porte et s'efface devant la duchesse de Malmont.

DANGY.

Ah ! vous ?...

MADAME DE MALMONT.

Bonjour. Tout un malheur. Votre rôle de secrétaire d'ambassade... impossible. Vous compromettez une jeune fille, n'est-ce pas ?... ren-

dez-vous de nuit... vengeance de domestique... scandale? Eh bien, je sors de chez les Croix-d'Hins et j'apprends que le secrétaire, la jeune fille, les rendez-vous, tout cela est vrai, que la chose est arrivée dans le monde diplomatique, et que tous les personnages de notre drame seront dans la salle, parmi nos invités...

DANGY.

Pas possible !

MADAME DE MALMONT.

Plus que possible. Absolument exact. Il faut qu'il y ait eu indiscrétion, de qui? je me le demande... Enfin, on potine, et le nonce lui-même est décidé à intervenir...

DANGY, entre ses dents.

Eh ben, mon vieux ! (Haut.) C'est en effet très fâcheux... désolant... Mais n'y aurait-il pas un moyen de sauvegarder l'amour-propre de ces personnes?

MADAME DE MALMONT.

Lequel?

DANGY.

Ne pas les inviter...

MADAME DE MALMONT.

Elles ont reçu leurs invitations. Et puis, vous n'y pensez pas? Les exclure! Autant vaudrait les désigner par leurs noms. Il faut tout remanier et tout de suite. Nous avons trois jours pour nous débrouiller. Réfléchissez. Je vais réfléchir, moi aussi, et rendez-vous demain à deux heures à la maison.

DANGY.

Demain?... Deux heures?...

MADAME DE MALMONT.

Voulez-vous trois?

DANGY.

Non, non, merci...

MADAME DE MALMONT, riant.

Il n'y a pas de quoi... Mais pas plus tard?

DANGY.

Trois heures?... C'est que voilà... il faut que je vous dise... je pars.

MADAME DE MALMONT, vivement.

Vous partez?

DANGY.

Oui, ce soir, à sept heures... une affaire imprévue... J'allais vous prévenir...

MADAME DE MALMONT.

Il faut que ce soit très grave. Je vous vois inquiet. Que vous arrive-t-il? Un malheur?

DANGY.

Non... la mort d'un parent...

MADAME DE MALMONT, après un silence.

Vous chantiez à tue-tête, tout à l'heure... je vous ai entendu.

DANGY.

Oh! à tue-tête!...

MADAME DE MALMONT, après un silence.

Madame Dangy vous accompagne?

DANGY.

Nous partons tous deux.

MADAME DE MALMONT, se levant.

Il ne me reste donc plus qu'à vous souhaiter un bon voyage.

DANGY.

Excusez-moi. Je suis désolé. Je ne pouvais prévoir la complication que vous m'annoncez.

MADAME DE MALMONT.

Oh! rassurez-vous. Nous trouverons autre chose.

DANGY, insinuant.

Un joli proverbe?

MADAME DE MALMONT.

Oh!... Adieu!

DANGY.

Adieu? Vous me dites adieu?

MADAME DE MALMONT, se rapprochant de la porte.

Mais... sans doute.

DANGY.

Eh bien, non, pas adieu. Vous ne pouvez partir ainsi. Je ne veux pas que vous emportiez de ce que j'ai dit, l'impression de je ne sais quoi, d'un vilain mystère. J'ai eu tort. Je vous ai menti. Eh bien, voilà. Je quitte Paris, parce que l'air du monde m'est mauvais, décidément; parce que le bruit m'assourdit et que j'ai besoin de solitude, parce que je n'ai plus le temps de penser... Comprenez-vous enfin... il faut que je parte...

MADAME DE MALMONT, après un silence, d'une voix troublée.

Pourtant, vous n'avez pas à vous plaindre

du monde. Il vous admire, il vous fête, vous y êtes aimé.

DANGY.

J'y suis aimé dans le petit salon réservé aux artistes et je reçois mes cachets en regards, en sourires. Je suis aimé en promesses, c'est insuffisant. C'est ma dignité que je perds, et vous devez me comprendre encore... Oui, vous êtes un peu, beaucoup même, peut-être toute la cause de ma décision. La souffrance d'aimer en secret ne m'effraie pas un seul instant. Mais, voyez-vous, le ridicule m'épouvante, et comme il me talonne, je prends mon courage à deux jambes et hop ! je saute dans le premier train.

MADAME DE MALMONT.

Vous m'ouvrez les yeux... Je dois avoir eu des torts, c'est même certain. Je les regrette, et je vous prie de m'excuser...

DANGY.

Puis-je vous en vouloir ? Mais pourquoi

m'avez-vous permis de vous aimer? Pourquoi m'avez-vous permis de vous le dire, puisque je vous étais indifférent?

MADAME DE MALMONT.

Indifférent? Non... seulement, j'ai cru n'intéresser que votre imagination... votre curiosité d'artiste... puisqu'il en était autrement... vous avez raison, mon ami, partez, partez tout de suite...

DANGY.

Ah! il faut quelquefois une rude bravoure pour fuir le danger!...

MADAME DE MALMONT.

C'est de l'héroïsme, et si simplement accompli!

DANGY.

Oh! de l'héroïsme, c'est beaucoup dire!

MADAME DE MALMONT.

Non! préférer son indépendance à tout, s'arracher au succès du monde, au danger

d'être aimé, trop aimé peut-être, c'est plus que du courage. C'est bien, c'est très bien. Je vous félicite sincèrement, allez, et je vous dis merci de tout mon cœur.

DANGY.

Merci!

MADAME DE MALMONT.

Oui, merci. C'est très heureux pour nous deux, ce qui arrive. Qui peut répondre de soi? Votre éloignement nous fera le plus grand bien.

DANGY.

Une cure d'absence...

MADAME DE MALMONT.

Le meilleur traitement pour les affections du cœur.

DANGY, tenant la main de la duchesse.

Et je reste toujours votre grand ami?

MADAME DE MALMONT.

Plus grand que jamais !

DANGY.

Et nous nous reverrons après ma guérison complète, n'est-ce pas?

MADAME DE MALMONT.

Ce serait encore trop tôt... (Essayant de dégager sa main.) Allons... adieu...

DANGY.

Vous ne m'oublierez pas trop vite?...

MADAME DE MALMONT.

Adieu... adieu...

DANGY, tout à coup, l'attirant à lui.

Ah! je t'aime !

LÉON, annonçant.

Monsieur Juillan.

MADAME DE MALMONT, vivement.

Demain, deux heures, à la maison?...

DANGY.

Oui, oui, demain... et toujours.

Il baise la main qu'elle lui tend. Juillan. Inclinaisons, poignées de main à Dangy, qui accompagne la duchesse et revient aussitôt. Coup d'œil inquiet de Juillan vers la porte. Il attend quelques instants le retour de Dangy.

SCÈNE V

JUILLAN, DANGY.

DANGY, cordial et rayonnant.

Comment vas-tu?

JUILLAN.

Pas mal, et toi?

DANGY.

Comme à vingt ans ! Ah ! ça me fait plaisir de te voir. Tu n'as pas idée !

JUILLAN.

C'est gentil, ça... Et puis, tu sais, je suis content... bien content.

DANGY.

Eh bien alors, mon vieux... une autre tournée. (Ils se serrent les mains.) Moi aussi, je suis content... C'est vrai, on ne se voit plus. Je me le dis tous les jours. Cette sacrée vie qu'on mène... pas une minute... On a tant de choses à se dire ! (A Léon qui vient d'entrer et s'avance vers la table où sont les manuscrits.) Qu'est-ce que vous faites ?

LÉON.

C'est pour les manuscrits. Monsieur emporte tout ça ?

DANGY.

Laissez donc ça tranquille.

LÉON.

Monsieur n'oublie pas... Sept heures onze...

DANGY.

C'est bon, c'est bon, allez... (A Juillan.) Ça va-t-il les affaires? Qu'est-ce que tu fais? Tu travailles?

JUILLAN.

Comme un loir.

DANGY.

Alors, viens déjeuner demain...

JUILLAN.

Demain? C'est toute une journée dans le lac, ça!

DANGY.

Comment? Mais pas du tout... Tu seras libre à deux heures. A deux heures précises, je t'affranchis.

JUILLAN.

Et où ça, ce déjeuner?

DANGY.

Voyons, ne fais donc pas ton loir... Mais ici, parbleu, ici et non ailleurs... Où diable veux-tu ?...

JUILLAN.

Tu ne pars pas ?

DANGY.

Tu es fou ? Toi, tu as pris au sérieux ce projet de balade ? Tu nous as vu nous trimbalant à travers les guinguettes ou grimpant sur les cocotiers de Robinson ? Et les tonnelles où l'on mange les beefteacks en cuir et où l'on boit la mort sous une pluie d'insectes immondes et malveillants ! Et les lits d'hôtel, les affreux lits à cauchemars ! Tout ça c'est charmant quand on est la jeunesse des Ecoles et qu'on n'a pas le sou. Pour nous, c'est insupportable, c'est odieux et ça n'est plus possible que pour nos fils... quand ils auront vingt ans...

JUILLAN.

Et tu ne peux pas faire ce léger sacrifice? Tu as promis pourtant? Tu t'es engagé?

DANGY.

L'homme est faible. Heureusement, il se ressaisit.

JUILLAN.

Et je ne te demande pas la cause de ce revirement? Elle sort d'ici la cause, je l'ai vue.

DANGY, triomphant.

Eh bien?

JUILLAN, détaché.

Jolie femme...

DANGY.

Jolie femme... Et c'est tout ce qu'elle te dit? Alors, tu ne fais pas de différence entre cette jolie femme et un mannequin de chez Arnold?

JUILLAN.

Oh! si, mais en faveur du mannequin...

DANGY.

Mais c'est la beauté même, le charme, la distinction, la race!

JUILLAN.

Une duchesse.

DANGY.

Eh bien oui, une duchesse, parfaitement. Snobisme, n'est-ce pas? Vous autres, quand vous avez dit ce mot, vous croyez avoir tout dit. Moi je dis une sensation neuve. Il n'y a pas eu de duchesse dans mon existence et la première qui se présente...

JUILLAN.

Saluez, M. de Bryas.

DANGY.

Une Marcillan! Les Marcillan datent de 1103, mon cher! Ils ont donné des hommes de guerre, des grands maîtres de Malte, des cardinaux, une maîtresse à François Ier...

JUILLAN.

Et le maréchal de Marcillan qui trahit son pays.

DANGY.

Qu'est-ce que tu veux? Dans toutes les familles... la brebis galeuse. Mais tous ces maréchaux illustres ou plutôt ces capitaines, car, lorsqu'un maréchal se couvre de gloire, chose étrange, il redevient capitaine!

JUILLAN.

Et ça t'amuse de relire ton histoire de France dans une édition de luxe?

DANGY.

Tu ne trouves pas ça intéressant, toi?

JUILLAN.

C'est bête et je te supplie de ne pas faire une pareille folie!... Tu as une femme exquise, qui t'adore... et de gaieté de cœur, pour un simple caprice, tu lui ferais un chagrin mortel,

mais oui mortel, un de ces chagrins que les femmes comme elle ne pardonnent pas? Pourquoi?

DANGY.

Parce que je ne veux pas me laisser chambrer. Parce que je suis artiste avant d'être époux. On naît artiste. Epoux, on le devient.

JUILLAN.

Souvent même plus qu'on ne voudrait.

DANGY.

C'est possible, mais pour les hommes tels que moi, le mariage n'est pas la réclusion bourgeoise. On ne m'a pas demandé de déposer d'abord tout ce qui peut m'avoir été donné d'intelligence ou de talent. On ne m'a pas fouillé à la sacristie comme on fouille les prévenus dans les greffes de prisons... J'ai réservé mes droits, mes droits de penseur, d'observateur, d'écrivain. Je dois tout voir, tout enten-

dre, connaître le plus possible! Et comment décrirai-je le monde si je n'y fréquentais? De chic, n'est-ce pas?

JUILLAN.

Que vous ayez des privilèges, soit. Mais n'exagérez pas vos droits. Tu n'as pas celui de tromper ta femme au nom de la psychologie.

DANGY.

Une liaison m'est aussi utile qu'un voyage, une passion, du nouveau...

JUILLAN.

Un meurtre. Soyons logiques.

DANGY.

Mais pas absurdes.

JUILLAN.

Eh bien, méfie-toi. C'est moi qui te le dis. Je sais qui elle est, ta duchesse. Je l'ai vue

avec ce malheureux Lanoix qu'elle a rendu fou.

DANGY.

Il n'a fait qu'y gagner. Il était déjà gâteux...

JUILLAN.

Je te dis qu'elle est capable de toutes les sales intrigues, des plus vilaines rosseries...

DANGY.

Ah! mon cher...

JUILLAN.

Oui, tu te prépares une vie intolérable, les complications, les déceptions, les remords... oui, les remords...

DANGY.

Justement... J'écris en ce moment une étude... quelque chose de spécial, tu verras et j'ai besoin de tuyaux sur le remords...

JUILLAN.

C'est une excuse de cambrioleur!

DANGY.

Mais tu as eu des maîtresses pourtant! Tiens! quand tu étais avec Fernande. Vous étiez fous l'un de l'autre, idiots. Tu la trompais à l'heure, à la course, sans motifs.

JUILLAN.

C'était le provisoire.

DANGY.

En amour, c'est toujours définitif quand ça commence et ça n'est provisoire que quand c'est fini.

JUILLAN.

Eh bien, il ne faut pas que ça commence, ou il faut que ça finisse, si c'est commencé. Ce voyage qui te paraît ridicule, Hélène a raison de le vouloir... Elle a une raison, peut-être même deux... une pour toi... l'autre pour elle!

DANGY.

Que veux-tu dire?

JUILLAN.

Qu'une femme qui aime n'admet pas tes subtilités, qu'elle veut l'égalité des droits et que si tu revendiques les tiens, prends garde qu'elle fasse valoir les siens.

DANGY.

Lesquels? Je les lui dénie formellement. Comment y songerait-elle? Est-ce que j'aurais le mauvais goût de m'afficher? Crois-tu que nous allons nous montrer dans les petits théâtres, courir les restaurants de nuit, nous galvauder partout, où le monde chic fréquente, aux Quat'z'Arts, dans les cabarets à chansons? Et d'ailleurs, je peux compter sur elle, quoi qu'il arrive, j'ai là-dessus des renseignements certains... je te dis que c'est elle-même qui me les a donnés.

JUILLAN.

Et moi je te certifie qu'elle ne te ratera pas, là. Hausse les épaules, traite-moi de Prud-homme, vas-y...

DANGY.

C'est entendu. Tu viens déjeuner demain, ici.

JUILLAN.

Non, pas ici, à la campagne où vous serez, parce que tu réfléchiras...

DANGY.

Non, non, et non...

LÉON, entrant.

Madame fait demander les manuscrits à monsieur...

DANGY.

Madame est rentrée ?

LÉON.

Oui, monsieur.

DANGY.

Dites-lui... dites-lui que rien ne presse...

JUILLAN.

Dépêche-toi donc...

DANGY.

Inutile d'insister... Bien vu, bien entendu, bien résolu, je-ne-par-ti-rai-pas...

LÉON, sur la porte.

Monsieur ne part pas?

DANGY.

De quoi vous mêlez-vous?

LÉON.

Bien, monsieur.

JUILLAN.

Veux-tu que je te dise : tu es une brute!

DANGY.

Veux-tu que je te réponde : tu es un raseur... le raseur !...

JUILLAN.

Eh bien oui, et je reste moi aussi. Je sens le danger, je le vois, ça déraille... Je renverse la vapeur... Je ne vous lâche plus...

Hélène est entrée sur les derniers mots de Juillan.

SCÈNE VI

HÉLÈNE, DANGY, JUILLAN.

HÉLÈNE, allant vivement à son mari.

Quoi ? Qu'est-ce que c'est ? Que se passe-t-il ?

DANGY.

Rien, ma chérie, absolument rien...

JUILLAN.

Mes enfants, excusez-moi, je me défile... je suis attendu... ne vous occupez pas... à l'anglaise...

DANGY.

Oui, c'est ça... au revoir...

Juillan sort.

SCÈNE VII

HÉLÈNE, DANGY.

HÉLÈNE.

Mais parle donc... Tu es là à sourire... vite... qu'arrive-t-il ?

DANGY.

Rien... Ça n'est rien... c'est pour notre voyage...

HÉLÈNE.

Eh bien ?

DONGY.

Eh bien... ma petite chérie, vraiment... ça n'est pas possible... il faut y renoncer.

HÉLÈNE.

Oh !...

DANGY.

Il n'y a pas moyen... mille choses... Regarde-moi donc ce temps... Il fait un froid... Le baromètre s'affole... (Il tapote sur un baromètre.) C'est le vertige... Tiens, écoute-moi ça. (Il prend le Figaro.) « Pas de changement dans la situation — Ciel nuageux — pluies, orages à Perpignan, à Nice... » A Nice, sur la côte d'Azur ! « Mer furieuse aux Sanguinaires. » Il n'y a plus de printemps. On a des nouvelles abominables des campagnes... Les arbres gèlent, les cultivateurs maugréent... C'est tout un chambardement...

HÉLÈNE.

Ça n'est pas sérieux ?

DANGY.

Pas sérieux ? Les fruits sont perdus. Il n'y aura pas un rossignol. Et quant aux cigales, le Midi peut se fouiller... Non, mais nous vois-tu grelottant, claquant des dents? Il faudrait emporter des fourrures, des patins...

HÉLÈNE.

Tu vas me dire que la Seine est gelée ?

DANGY.

Non... ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit... J'affirme qu'il est imprudent de se risquer en plein air par un temps pareil... Surtout pour toi qui n'as pas une santé déjà si brillante... C'est la pneumonie certaine, la congestion pulmonaire, c'est la mort... J'ai des responsabilités, que diable! Non, je ne veux pas. (Reprenant le journal.) Tu n'imagines pas cette recrudescence d'influenza!...

HÉLÈNE, lui arrachant le journal.

Non, je t'en prie... J'ai cru que tu riais... Je ne peux pas encore croire... Non, dis, c'est vrai, tu ne veux plus partir ?...

DANGY.

Absolument vrai...

HÉLÈNE.

Et tu me ferais cette peine... car tu ne sais pas, ça n'est pas possible, tu ne sais pas quelle affreuse peine tu me ferais? Enfin, tu m'as promis... tu paraissais tout heureux... tu m'as même dit: « Oui, c'est bon d'être fous, d'essayer de retrouver vingt ans !... » Je ne me trompe pas. Je t'entends encore... Et ça n'était pas vrai, tu mentais ?...

DANGY.

Non, non. Oh! ça, je t'affirme, je ne t'ai pas menti... Seulement j'ai réfléchi, la raison est venue...

HÉLÈNE.

Oui, elle est venue... je comprends... Tu devais emporter tes manuscrits... les voilà... Tiens, tu les préparais... quelqu'un est entré ici... quelqu'un est venu qui a été assez fort pour te faire changer d'avis...

DANGY.

Juillan... tu l'as vu. Il était là...

HÉLÈNE.

Ça n'est pas Juillan... Je suis sûr de lui...

DANGY.

Quel rapport ça a-t-il ?

HÉLÈNE.

C'est un autre. Je sais qui c'est...

DANGY.

Je te jure...

HÉLÈNE.

J'ai rencontré sa voiture au tournant de la rue...

DANGY.

Eh bien oui, elle est venue. Est-ce que je savais qu'elle devait venir ? C'était pour la pièce que nous devons jouer... des modifications à faire... je ne sais plus ce qu'elle m'a dit... Mais, encore une fois, quel rapport ça a-t-il avec mon changement de dècision?...

HÉLÈNE.

C'est elle qui te l'a imposé...

DANGY.

Par exemple! et de quel droit? La résolution vient de moi, et de moi seul. C'est en classant mes manuscrits que je me suis rendu compte d'un travail énorme et que j'avais des gens à voir, des ouvrages à consulter... un tas de courses...

HÉLÈNE.

Ça n'est donc plus le temps?... Tu vois bien que tu mens. Je te dis que c'est elle... Et moi qui t'ai eu, là, tout à moi. J'ai eu confiance. Faut-il que j'aie été bête et stupide pour te laisser une minute seul. Il lui a suffi de venir...

DANGY.

Hélène!

HÉLÈNE.

Elle avait beau jeu. Elle n'a pas eu à se tourmenter l'imagination! Elle n'a eu qu'à sourire. Je le connais son sourire, qui dit ça n'est pas chic, et c'est avec ce sourire qu'elle te conduit où elle veut, en laisse, comme son grand idiot de lévrier. C'est avec ce sourire qu'elle t'a repris, pendant que moi, je trottais stupidement, comme une folle, une pauvre folle de bonheur.., et qui ne s'attendait pas à recouvrer si vite la raison...

DANGY.

Tu te trompes, ma petite chérie, tu te trompes.

HÉLÈNE.

Non, non... il y a longtemps que tu m'échappes... Cette fois, c'est fini... je t'ai bien perdu, va... perdu pour toujours.

Elle éclate en sanglots.

DANGY.

Hélène, non, c'est insensé, je t'assure... rends-toi bien compte à quel point ce voyage est absurde... Vraiment, la situation que j'occupe me l'interdit. Ma chérie, pense que je suis officier de la Légion d'Honneur... que je suis l'académicien de demain... non, vraiment...

HÉLÈNE.

Eh bien, si tu le trouves absurde d'aller où l'on s'est aimé, allons ailleurs, où tu voudras... Qu'est-ce que cela me fait, pourvu

que je t'aie à moi, tout à moi. Tu parlais de l'Ecosse, soit, mais partons tout de suite, ce soir...

DANGY.

Non, c'est impossible... on ne part pas comme ça...

HÉLÈNE.

Tu vois bien... Me diras-tu maintenant que ce n'est pas elle qui te retient?

DANGY.

Mais oui, je te le dirai... et je te le dis, et je le crie... je le proclame...

HÉLÈNE.

Alors, je suis forte. Tiens, je ne pleure plus. Il faut que je sache. Je veux une preuve. J'ai le droit de l'exiger, et je l'exige...

DANGY.

Oh! non, non, pas d'injonction...

HÉLÈNE.

Il n'y a qu'une maîtresse qui puisse avoir l'influence à laquelle tu obéis. Si tu refuses de partir, je n'aurai plus de doute. Tiens, quand je vous ai vus, tous deux, dans le salon, vous tenant les mains... j'ai été assez lâche pour douter. Maintenant, ce serait plus que l'évidence. Ce serait l'aveu, si tu refusais de partir. Réponds, veux-tu partir ?

DANGY.

Eh bien, non, je ne veux pas...

HÉLÈNE.

Oh ! Et tu me dis ça ainsi, toi, toi ?

DANGY.

Oui, moi. Je suis seul juge et j'aurai de la raison pour deux. Sais-tu comment ça s'appelle, ce que tu fais ? Du chantage, tout simplement. Eh bien, non, puisque c'est la mise en demeure, crois ce que tu voudras, voilà qui tranche tout, nous restons.

HÉLÈNE.

Mais c'est impossible ! Tu n'as donc pas compris que ce voyage, je le voulais autant pour moi que pour toi ? Tu ne vois donc rien ? A quoi ça te sert-il alors d'écrire qu'il y a dans la vie de toute femme une heure d'ennui et de vertige ? Tu parles de raison, mais c'est toi qui me pousses à ce vertige. Je le vois, je le sens, et tu ne comprends pas que cette horrible chose... que cet aveu... enfin que c'est le dernier lien qui casse... que ça peut être la poussée pour une culbute... pour celle dont on ne se relève plus...

DANGY.

Je suis là pour veiller. Je n'ai pas peur.

HÉLÈNE.

Mais j'ai peur, moi !

DANGY.

Je suis là. Demain, quand tes nerfs seront calmés, tu n'auras plus peur... Tu m'as donné

des assurances qui me suffisent. Si tu as à te plaindre de Malmont, je te le répète, c'est à moi qu'il aura affaire... Et puis en voilà assez... que ce soit fini... n'en parlons plus...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LÉON, entrant, chargé de paquets.

LÉON.

La voiture est avancée.

DANGY.

Payez et renvoyez.

LÉON.

Alors, monsieur...

DANGY.

Allez.

Le domestique sort.

HÉLÈNE.

Jacques ! Jacques !

DANGY.

Je t'en prie...

Il va vers la porte.

HÉLÈNE.

Ah !... mon pauvre ami !...

Rideau.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

LE POÈTE, en scène, LE PUBLIC, puis NOIZAY, JUILLAN, ROZEL, MOUSSAN, BÈGLES, LAVIAL, MESDAMES DE LIEURAN. BÈGLES, LAVIAL.

LE POÈTE.

... Alors, moi ça me fend le cœur,
Ils boulottèrent, dur bifteack,
La chair du vieux Kermansiflec,
Burent à tire-larigot
El sang salé du matelot...
Et, dans le ciel, les albatros
Gueulaient qu'on leur laissât les os!...

Le poète salue dans les bravos et les applaudissements. Il se dirige vers la sortie en serrant les mains qui se tendent vers lui. Exclamations : Charmant! Exquis! Adorable!

Chez Dangy. Fin de soirée dans l'atelier organisé en salle de spectacle. Petit théâtre au fond. Habits et décolletés sur les rangées de fauteuils. Invités debout. A l'avant-scène, groupe formé par Noizay, Juillan, Rozel, Moussan, Bègles, Lavial. Mesdames de Lieuran, Bègles, Lavial entourent la table de travail de Dangy sur laquelle Noizay est assis près de Rozel. Au moment où la toile se lève, un poète achève le récit d'un drame en mer.

NOIZAY, au poète.

Vous gagnez le large?

LE POÈTE.

Oui. Encore une soirée chez les Croix-d'Hins...

BÈGLES.

Et vous allez leur dire, cher maître?

LE POÈTE.

Une soulographie aux Sandwichs et le vaisseau le Vengeur...

JUILLAN.

Un rien!

SARGÉ.

La bluette maritime!

MADAME DE LIEURAN.

Dites-nous le radeau de la Méduse... pour nous, rien que pour nous...

LE POÈTE, s'arrachant.

Non, non... je le réserve à vos convives... Dimanche.

LAVIAL.

Oh! Hisse!

LAGNY.

Largue la gaffe!

JUILLAN.

Bon vent!

Le poète disparaît.

NOIZAY.

Et qu'est-ce qu'on lira dans les échos mondains? Hier, ravissante soirée chez M. et madame Dangy...

MADAME DE LATOUR-LACROIX.

Et ce sera vrai, ravissante...

NOIZAY.

Duc et duchesse de Malmont, duchesse de

Liverpool, lord Rumsdale, Lemmius, l'illustre Lemmius...

MADAME BÈGLES.

Le grand astronome...

SARGÉ.

Une buse!

Exclamations.

MADAME DE LATOUR-LACROIX.

Un causeur charmant, paraît-il.

NOIZAY.

Intarissable!

MADAME DE LIEURAN.

Allez nous le chercher.

LAGNY.

Impossible, il dort.

SARGÉ.

A l'Observatoire, il ne dort que d'un œil, mais dans le monde, il y va des deux paupiè-

res. Vous savez qu'il a eu une jeunesse terrible! Il a débuté Place de la Concorde.

LAGNY.

Il a même commencé par vendre des lorgnettes...

LAVIAL.

Et il a fini par le télescope...

SARGÉ.

Naturellement. Le télescope c'est une lorgnette qui a réussi...

SERTEUX, arrivant et distribuant des saluts.

J'arrive du banquet. Cinq cents convives!...

MADAME DE LIEURAN.

Vous fêtiez le départ du prince...

SERTEUX.

Pour Bombay où il va étudier la peste... Tout le monde disait qu'il n'en reviendrait pas... Un enthousiasme! Une joie!.... Et ici, où en est-on du programme?

LAGNY.

A la fin.

SERTEUX.

Jolis numéros?

LAVIAL.

L'Opéra, l'Opéra-Comique...

BÈGLES.

Les mandolinistes...

NOIZAY.

Toutes les chansons, toutes, toutes... autour de la tour...

JUILLAN.

Ça va se gâter. Voilà les amateurs!...

Mouvement vers le piano. Tous regardent.

LAVIAL.

Qu'est-ce que c'est!

MOUSSAN, venant vers eux avec madame Lavial.

Le Meneur! Le Meneur va nous dire un sonnet!

Exclamations.

NOIZAY, avec force.

Il ment!

MADAME LAVIAL.

Si! Si! accompagné par Rozel.

MADAME DE LIEURAN.

Ah! de la musique, enfin!

Accords du piano. Chuts discrets. Le Meneur est en scène.

LE MENEUR, annonçant.

Sonnet perfide...

Murmures charmés. Exclamations dans le groupe.

LAVIAL.

Perfide! Vous avez entendu? Perfide!

NOIZAY.

Le serpent à sonnets...

LE MENEUR, lisant sur des feuilles d'or.

L'orage,
S'enrage,
Au loin,
Foin...

Le piano couvre la voix de Le Meneur dont on n'aperçoit que les gestes éperdus.

BÈGLES.

On n'entend rien!

NOIZAY.

Qu'importe pourvu que le geste soit beau!

LAVIAL.

Nous sommes indiscrets.

LE MENEUR, un éclat de voix en lutte contre l'accompagnement.

La brise...
Grise.

Le piano reprend le dessus.

NOIZAY.

Si c'est permis!

MADAME LAVIAL.

Regardez-le donc. Il plane.

SARGÉ.

C'est indécent!

MADAME DE LATOUR-LACROIX.

Voulez-vous nos éventails?

NOIZAY.

Il y a des hommes, monsieur.

JUILLAN.

Est-il beau!

MOUSSAN.

Ganymède!

Le Meneur descend de scène. Bravos, applaudissements. Exclamations. Adorable! Exquis! Charmant!

LE MENEUR, traversant la foule en écartant les éloges.

Non, non, sifflez-moi. J'ai été pitoyable! (Apercevant Moussan.) Méchant! Méchant! qui a su que j'avais été malade et qui n'est pas venu me voir!...

MOUSSAN.

Grondez-moi. Battez-moi. Je n'ai pas eu une minute...

Ils sortent au bras l'un de l'autre.

SCÈNE II

DANGY, puis HÉLÈNE, LES MÊMES, sauf MOUSSAN et LE MENEUR.

DANGY, se détachant d'un groupe au fond et allant vivement vers madame de Lieuran.

Là! on respire.

MADAME DE LIEURAN.

L'entr'acte?

DANGY.

Trois minutes.., mais vous êtes très mal, ici?

MADAME DE LIEURAN.

Délicieusement!...

MADAME BÈGLES.

Nous entendons très bien.

MADAME LAVIAL.

Nous voyons à ravir.

DANGY.

Et vous potinez encore mieux! c'est la potinière ici, le coin aux petits amis.

Protestations.

LAVIAL.

Si on peut dire!

DANGY.

Et Noizay mène le bal!...

NOIZAY.

Oh! Moi? Voyons! vous me connaissez bien?

DANGY.

Mais oui et je vous aime bien parce que vous n'êtes pas comme les camarades, vous, et que le succès d'un ami vous est tout à fait indifférent.

NOIZAY.

Ça, c'est vrai!

DANGY.

Vous voyez bien!

Il s'éloigne.

JUILLAN, à Dangy, au passage.

Dis donc, ne fais pas attention. Je file...

DANGY.

Jamais de la vie...

JUILLAN.

Si, si, je vais me coucher.

DANGY.

Quelle blague!

JUILLAN.

Je suis d'enterrement demain matin...

DANGY.

Oh! alors, va, je ne te retiens plus...

Ils se séparent.

HÉLÈNE, s'avançant vivement vers le groupe que Dangy vient de quitter.

Vous autres, vous avez empêché d'entendre Le Meneur. Vous allez être bien sages. Maintenant c'est sérieux.

TOUS.

Qu'est-ce que c'est? Dites-nous?

HÉLÈNE.

Non, non, c'est le clou.

TOUS.

Madame! Madame!

HÉLÈNE.

Non, non, seulement soyez gentils, pas un mot.

Elle s'éloigne.

MADAME DE LIEURAN.

Approchez, mes enfants, je vais vous dire ce que c'est...

Tous s'approchent, curieux, et font demi-cercle.

LAVIAL.

De grâce, madame...

MADAME DE LIEURAN.

C'est... écoutez bien... un duo de Campana.

ROZEL.

Du propre !

MADAME DE LIEURAN.

Attendez donc : chanté par la duchesse de Liverpool...

Murmures admiratifs.

BÈGLES.

La Mella des salons!

NOIZAY.

Une cantatrice, vraiment.

SARGÉ.

Et qui chante comme elle parle, en grande dame de la Halle.

NOIZAY.

Si elle était à l'Opéra, mon cher, vous lui jetteriez des fleurs.

MADAME DE LIEURAN.

Je dis madame de Liverpool et lord Rumsdale.

MADAME DE LIEURAN.

Rumsdale?

BÈGLES.

Il chante donc?

NOIZAY.

Exquis!

MADAME DE LIEURAN.

L'accompagnement un quatuor... Violoncelle, le baron Lambin, violons, Patin...

SARGÉ.

L'éternel Patin!

MADAME DE LIEURAN.

.... M. de Saverdun et clarinette, (Enflant la voix.) le général comte Le Tournoy de la Force de Dieu...

LAVIAL, à mi-voix.

De nom de dieu, de nom de dieu...

NOIZAY.

Vous savez qu'il a beaucoup de talent, que c'est un véritable artiste...

SARGÉ.

Il est de ceux dont on peut dire qu'il joint à sa vaillante épée, un joli brin de clarinette.

BÈGLES.

Drôle tout de même qu'il ait choisi un instrument...

ROZEL.

Sans aucun avenir.

NOIZAY.

L'autre soir, dans la chapelle de l'hôtel Conti, chez la marquise d'Embron, ça va vous stupéfier, eh bien, il nous a fait pleurer tous avec sa clarinette. Il accompagnait le Stabat.

BÈGLES.

Et puis qu'est-ce que ça fait? Il est si chic!

LAVIAL.

Fin d'Empire!

NOIZAY.

Il ressemble à un sou de 67.

BÈGLES.

C'est une question de race tout ça, moi j'ai

connu un prince italien, le prince Leprosini... quand il jouait de l'accordéon, cet homme avait l'air d'un roi.

MADAME DE LIEURAN et MADAME BÈGLES, faisant signe avec leurs éventails.

Taisez-vous...

Le duo commence dans un silence religieux. Pendant ce qui précède, on entend des accords de violons, des ronflements de violoncelle, des gammes exécutées par la clarinette qui domine tout et que le général, moustache au vent, les yeux fixés sur son pupitre, manie au moment de l'attaque comme un bâton de chef d'orchestre. Le début est posé par les chanteurs et les instrumentistes avec ensemble et autorité. Peu à peu le général accélère, s'emballe. Les chanteurs s'essoufflent. Les invités courbent la tête, échangent des regards inquiets. Les femmes soufflent sur la plume des éventails. Des hommes étouffent de fous rires derrière leur claque, pendant que les chanteurs s'époumonent jusqu'à ce que la duchesse de Liverpool exhale la dernière note dans un grand

cri de colère et d'épuisement. Quelques maigres applaudissements.

SARGÉ, dans le groupe.

La honte!

ROZEL.

La boue! La fange!

NOIZAY.

L'immondice!

MADAME DE LIEURAN.

Pauvre femme!

SARGÉ.

C'est le général. Il est terrible, cet homme! Il n'accompagne pas, il dépasse...

Silence gêné.

HÉLÈNE.

Si on nous jouait une valse?...

MADAME DE MALMONT, à Hélène.

Non, je vous assure, ça n'était pas si mal...

MALMONT.

Je vous ai entendu demander un tour de valse... Excellente idée!...

Il échange quelques mots avec Hélène, à voix basse, puis s'éloigne, tandis qu'Hélène disparaît dans le groupe formé par Noizay, Rozel, Lavial, Bègles, etc... Madame de Lieuran au bras de Malmont, madame Bègles au bras de Lavial qui se détache du groupe, madame Lavial au bras de Bègles se dirigent vers les salons.

MADAME DE MALMONT, au général qui descend de scène, au comble de l'agitation.

Ah! général! Je crois que vous êtes un peu coupable...

LE GÉNÉRAL.

Moi? Moi? Mais c'est la duchesse, parole! C'est la troisième fois que ça lui arrive. Mais la voilà, je vais lui parler.

LA DUCHESSE, descend la scène au bras de lord Rumsdale à qui elle explique en anglais les causes de l'incident.

C'est lioui! lioui! lioui...

LE GÉNÉRAL, s'avançant, gracieux.

Madame, si une légère critique m'était permise...

LA DUCHESSE, se détournant, voix basse et haineuse.

Chameau!

LE GÉNÉRAL.

Madame...

MADAME DE MALMONT.

Votre bras, général, et aidez-moi donc à trouver M. Dangy...

LE GÉNÉRAL, tandis que tous deux suivent le mouvement qui se fait vers les salons au son d'une valse jouée dans l'éloignement.

Vous avez entendu?

MADAME DE MALMONT.

Elle parlait anglais, je crois...

Ils disparaissent avec les autres. Il ne reste en scène qu'Hélène avec Noizay, Lavial, Rozel.

SCÈNE III

HÉLÈNE, NOIZAY, ROZEL, LAVIAL.

LAVIAL.

A moi la première valse...

NOIZAY.

A moi. Il y a promesse de valse...

ROZEL.

Pardon, je suis inscrit...

HÉLÈNE, riant.

Non, non. Je fais danser. Je ne danse pas. Faites-moi la cour, tous...

LAVIAL.

Le mouchoir! Le mouchoir !

HÉLÈNE, grimpée sur un siège et tenant son mouchoir au-dessus du groupe.

Allez, sautez les toutous !

TOUS, sautant et se bousculant.

A moi ! A moi ! Non, à moi !

HÉLÈNE, apercevant Dangy qui lui fait signe, descendant vivement.

A personne... Et mes invités? Je me sauve.

LAVIAL.

Alors les cigares et l'alcool !

HÉLÈNE, désignant.

Voilà le bar.

Ils s'éloignent vers le fond de l'atelier.

SCÈNE IV

HÉLÈNE, DANGY.

DANGY.

Vous êtes folle, ma chère?

HÉLÈNE.

Pourquoi? Parce que je suis gaie?

DANGY.

Mais avec quelles façons!

HÉLÈNE.

Parce que je ris? Ah! non, ça n'est plus de jeu. Vous n'allez pas me faire de reproches? Je détestais le monde, vous m'avez forcée à l'aimer. Je l'adore. Vous voulez que je le redéteste... Ah! je vous en prie, mon cher, sa-

chez ce que vous voulez... Et puis, ça n'est guère le moment. Tenez, je suis bonne fille, moi, c'est vous que cherche madame de Malmont... allez, allez...

SCÈNE V

DANGY, MADAME DE MALMONT, près d'eux NOIZAY, LAVIAL, ROZEL, puis LA DUCHESSE DE LIVERPOOL et SARGÉ.

MADAME DE MALMONT au mouvement que font les hommes pour jeter leurs cigares.

Je vous en prie, gardez vos cigares.

NOIZAY.

Il nous faut un ordre.

MADAME DE MALMONT.

J'ordonne. (A Dangy.) Ah! j'ai à vous parler...

DANGY.

Si nous devons avoir une explication... ne vous semble-t-il pas que le moment est mal choisi?

MADAME DE MALMONT.

Excellent. La plupart de vos invités sont partis après le concert. Madame Dangy préside au départ des autres et vous voilà débarrassé des dernières poignées de main. Il ne vous reste que quelques couples qui valsent ou flirtent. Notre présence les dérangerait plutôt... Voilà. Je commence par vous dire que la rupture...

DANGY, vivement.

Oh! la rupture! Mais il ne s'agit pas de rupture. Nous avons suivi tous deux un entraînement... Nous avons été jetés hors de la vie, nous y rentrons...

MADAME DE MALMONT.

Soit, cette rentrée dans la vie, je m'empresse de vous dire que je l'admets. Peut-être eût-il été plus chevaleresque de m'en laisser l'initiative... Peu importe. Ce que je désire savoir, et cela, j'y tiens, c'est si les raisons invoquées par vous sont bien celles que vous énoncez dans votre lettre...

DANGY.

Absolument.

MADAME DE MALMONT.

Souci de la tranquillité dans le ménage, scrupules, remords à l'égard de madame Dangy... et de mon mari... c'est bien cela?

DANGY.

Oui. Je sens que la tranquillité de ma vie est menacée... Oh! s'il ne s'agissait que de moi... mais le travail m'est devenu difficile... Impossible de se recueillir. Je me demande

même, quelquefois, si Hélène ne soupçonne pas... Elle a beaucoup changé!...

MADAME DE MALMONT.

A son avantage.

DANGY.

Vous avez remarqué, n'est-ce pas? J'ai été très surpris de la facilité avec laquelle je lui ai fait accepter cette manière de vivre. Nous sommes, depuis un bon mois, presque étrangers l'un à l'autre, chacun chez soi, et nous ne nous rencontrons guère qu'aux heures des repas. Et puis, la folie subite du monde, une gaieté nerveuse, bruyante, agaçante parfois, tout cela m'inquiète, me donne à réfléchir...

MADAME DE MALMONT.

Il y a certainement de quoi.

DANGY.

Oui, j'ai des scrupules... des scrupules très pressants, même des remords, si vous voulez. N'exagérons pas. J'ai horreur du drame.

Pourtant cette obligation de mentir, de toujours mentir, d'inventer des histoires, de justifier des sorties, d'expliquer des rencontres, ces mille lâchetés me deviennent pénibles, insupportables. Et puis, je suis l'ami de votre mari. J'ai la plus haute estime pour son caractère. Il m'est véritablement cruel de me sentir inférieur à lui...

MADAME DE MALMONT.

Rassurez-vous, mon cher. Vous êtes à égalité... Vous auriez même des avantages qu'il ne songe certes pas à vous disputer...

DANGY.

Mais non, il m'a rendu des services, des services mondains. Je n'oublierai jamais que je lui dois mon admission au cercle. Il a été mon parrain, c'est une parenté et j'ai été un filleul terriblement ingrat! Il est brave, loyal, généreux, d'un commerce... Mais je dis donc des choses absurdes... Vous souriez... je vous parais naïf, peut-être même très bête!...

MADAME DE MALMONT.

Non, mais je vous croyais mieux renseigné... En vérité vous ne me surprenez pas, vous me stupéfiez. Vous me parlez de remords. Mais s'il y a quatre personnes qui puissent en être affranchies, c'est bien nous quatre, j'imagine...

DANGY.

Qui ça, nous quatre?

MADAME DE MALMONT.

Eh bien, nous quatre, vous, moi, madame Dangy et mon mari.

LA DUCHESSE DE LIVERPOOL, entrant au bras de Sargé.

Une cigarette, mon cher... (Allumant la cigarette que vient de lui offrir Sargé.) Je suis sûre que ces messieurs sont de mon avis. Le général est une vieille mazette, n'est-ce pas, Dangy?

SARGÉ.

Vous pouvez parler, il n'est plus votre invité...

DANGY.

Une baderne...

SARGÉ.

Oh! oh! vous exagérez...

LA DUCHESSE.

Si... Si...

Ils vont vers le groupe des fumeurs.

MADAME DE MALMONT.

Enfin si je fais pour votre femme ce que vous me demandez, si je lui rends son mari, j'aurai droit à quelque reconnaissance. Que fera-t-elle pour moi?

DANGY.

Je pense bien qu'elle ignorera ce service. Que voulez-vous qu'elle fasse?

MADAME DE MALMONT.

Qu'elle me rende le mien.

DANGY.

Qu'elle vous fasse le sacrifice de son flirt? Mais ça me paraît de toute justice!

MADAME DE MALMONT.

Ce n'est pas que j'y tienne beaucoup, beaucoup... seulement j'ai besoin de lui. Je compte passer quelque temps à Florence chez la princesse Woronoff, et je déteste voyager seule... Jusqu'en Italie, je peux me passer du duc, à la rigueur, mais si elle nous emmène dans ses propriétés en Crimée, ça viendra terrible....

DANGY.

Combien de temps resterez-vous à Florence?

MADAME DE MALMONT.

Une quinzaine.

DANGY.

Eh bien! laissez-nous le. Nous vous l'enverrons dans quinze jours, je m'en charge.

MADAME DE MALMONT.

Ah! Ecoutez, mon cher, j'aime à croire que ceci est de la mystification... ou alors...

DANGY.

Mais non... ma parole... Je n'y suis pas... mais pas du tout.

MADAME DE MALMONT.

Sérieusement?...

DANGY.

Sérieusement.

MADAME DE MALMONT.

Voyons, voyons, vous le grand psychologue? L'observateur si clairvoyant, l'analyste si subtil!...

DANGY.

Je vous en prie.

MADAME DE MALMONT.

Oh! non, mon cher, ça me fait trop de peine. Je ne peux oublier ce que vous avez été pour moi. Non, je ne veux pas vous voir ridicule...

LA DUCHESSE DE LIVERPOOL, elle sort accompagnée de Sargé.

Il n'a pas voulu répéter. Tout vient de là.

SARGÉ.

Dangy lui-même l'avait prévenu...

DANGY se retournant.

Mais certainement. (A madame de Malmont, tandis que la duchesse et Sargé s'éloignent.) Non, vous le voyez vous-même, c'est impossible de causer ici. Venez demain, trois heures, chez nous.

MADAME DE MALMONT.

Oh! non, non, non. Je vois que vous ne me connaissez pas. Je n'irai jamais plus là-bas... Notre conversation doit être définitive.

DANGY.

Eh bien, alors, expliquons-nous, tout de

suite et clairement. Vous procédez par insinuations, par sous-entendus que je n'ai pas voulu d'abord approfondir. Mais votre persistance m'oblige à vous demander de parler net. Vous portez sur ma femme une accusation que je ne veux pas qualifier, que je veux encore moins admettre, et si vous refusez de la préciser, je vous opposerai moi, un démenti respectueux, mais catégorique, le seul que je puisse formuler devant vous...

MADAME DE MALMONT.

Pas plus tard qu'hier, une de mes amies m'a conté qu'on avait vu, ces jours derniers, madame Dangy sortir de chez mon mari... furtivement...

DANGY.

Furtivement?

MADAME DE MALMONT.

J'ai dit: « de chez mon mari »... un petit appartement que vous ignorez peut-être... un

rez-de chaussée... tout ce qu'il y a de plus classique... avant la loge du concierge, rue Lincoln...

DANGY.

Rue Lincoln? vous dites rue Lincoln?

MADAME DE MALMONT.

Dix-huit.

DANGY.

Une infamie !..

MADAME DE MALMONT.

Ce matin, on m'apportait des orchidées que j'avais remarquées à l'exposition des Tuileries. J'ai voulu consulter le duc. En entrant chez lui, je m'aperçus qu'il dissimulait, vivement, une feuille dans son buvard. Ce mouvement m'intrigua. Il faut vous dire que, moins confiante que vous, j'avais, depuis quelque temps, pas mal de soupçons... Le reste, vous le devinez. Sous le prétexte d'un ordre à donner, je pus le laisser, un instant, dans

la serre où il m'avait accompagnée.., Deux minutes suffisaient, n'est-ce pas... pour explorer le buvard...

DANGY.

Cette lettre?

MADAME DE MALMONT.

Je l'ai.

DANGY.

Chez vous.

MADAME DE MALMONT, montrant son gant.

Là. Je l'avais prise pour la rendre à mon mari. Réflexion faite, je crois bien que c'est à vous que je la dois. La voulez-vous?

DANGY.

Non.. cette lettre vous n'avez pas plus le droit de me la donner que je n'ai celui de l'accepter. Elle n'est ni à vous ni à moi.

MADAME DE MALMONT.

Oh! les trésors sont à ceux qui les trou-

vent. La propriété c'est le vol. Nous avons les textes pour nous...

DANGY.

Vous m'excuserez de n'en pas profiter.

MADAME DE MALMONT, se levant.

Soit, je la remettrai à mon mari.

DANGY, il s'est levé. Ils font quelques pas, l'un à côté de l'autre. A la porte, Dangy s'efface, puis arrêtant, au passage, son domestique Léon.

Allez me chercher M. Juillan. Il est chez lui, on vous dira qu'il est couché. Vous insisterez...

LÉON.

Bien, monsieur.

Tous deux sortent. Dangy et madame de Malmont ont été longuement suivis du regard par Noizay.

SCÈNE VI

NOIZAY, ROZEL, LAVIAL.

NOIZAY.

Pas gai, le patron!

ROZEL.

De quoi se plaint-il? Très réussie sa soirée! Les ambassades, les princes, les ducs, les lettres, les arts. Quoi? Neurasthénie? Le duo qui ne passe pas?

NOIZAY.

Il s'en fiche un peu du duo! Tu n'as pas remarqué, là, avec la duchesse? (Gestes.) Fini tous deux!

ROZEL.

Non?.. Et juste au moment où sa femme... Ah! elle est bien bonne!.

NOZAY.

Deux mois qu'ils marchaient... côte à côte... Le double tamdem! Et c'est lui seul qui ramasse la pelle!

ROZEL.

Dieu existe!

NOIZAY.

Ah! Il y a un joli livre à faire avec tout ça!

ROZEL.

A quel chapitre en es-tu?

NOIZAY, riant.

Non, non, mais j'y pense quelquefois... et je collectionne des titres... Ménage moderne... Académie.. (Sans voir Dangy qui vient de rentrer.) Ou simplement: rue Lincoln... Ah! Tu l'as voulu, Georges Dangy!...

SCÈNE VII

DANGY, Les Mêmes.

Dangy, est entré sans voir le groupe. Brusque arrêt, en entendant l'exclamation de Noizay.

DANGY, se reprenant.

Ah ça! vous n'allez pas bientôt filer, vous autres?

ROZEL.

C'est vrai, il doit être des heures folles!

NOIZAY, regardant sa montre.

Trois heures!

LAVIAL.

C'est l'alouette!

ROZEL.

On ferme.

NOIZAY, serrant la main de Dangy.

Très bien, votre soirée, mon cher.

DANGY.

Vous êtes l'indulgence et l'amitié mêmes.

ROZEL.

Tout à fait bien.

LAVIAL.

Vous devez être content?

DANGY, nerveux.

Enchanté.

Poignées de main. Dangy les accompagne jusqu'à la porte de l'atelier.

HÉLÈNE, dans l'éloignement sans qu'on la voie.

Ah! c'est bien de partir les derniers!...

VOIX DIVERSES.

Ravis! Soirée délicieuse! Merci... Gentils... au revoir... A bientôt.

On entend les portes se fermer. Le silence s'est fait. Les lampes sont éteintes. Une seule posée sur la table de Dangy reste allumée. La baie de l'atelier encadre les teintes graduées du jour naissant.

SCÈNE VIII

DANGY, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, entrant vivement.

Qu'est-ce qu'il y a? Vous avez une singulière façon de laisser partir vos invités...

LÉON, entrant.

M. Juillan s'habille. Il sera ici dans cinq minutes..

DANGY.

Attendez-le en bas. Vous le ferez monter directement.

Le domestique sort.

HÉLÈNE.

Juillan ? Pourquoi ? que se passe-t-il ?

DANGY, après avoir fermé la porte.

Vous êtes la maîtresse de Malmont. (Mouvement d'Hélène.) Ce n'est pas une question. C'est une affirmation, une accusation. Vous êtes la maîtresse de Malmont. Ne niez pas. Ne protestez pas. Ne m'interrogez même pas.

HÉLÈNE.

Mais enfin je veux savoir...

DANGY, l'interrompt.

Vous voulez que je vous dise le lieu de vos

rendez-vous? Voulez-vous que je précise? Un rez-de-chaussée à droite. Exigez-vous une description? Vous faut-il d'autres preuves?

HÉLÈNE.

Non.

DANGY.

A la bonne heure. Voilà qui supprime toute explication. Cela vaut mieux. Eh bien, nous n'avons pas une minute à perdre. Une séparation s'impose, immédiate, avant tout, à l'instant même...

HÉLÈNE.

Je vous préviens que je n'accepte ni le divorce ni la séparation.

DANGY.

Vous niez donc?

HÉLÈNE.

Non

DANGY.

Eh bien alors? Allons, abrégeons... en deux mots...

HÉLÈNE.

Non, non, je vous l'ai dit...

DANGY.

M'expliquerez-vous pourquoi?

HÉLÈNE.

Parce que si nous en sommes là, c'est vous, entendez-vous, c'est vous qui l'avez voulu...

DANGY.

Moi?

HÉLÈNE.

Oui, vous, vous seul... Oh! vous n'avez pas exigé, pas même souhaité ni seulement prévu...

DANGY.

Et vous m'excusez? Et vous voulez bien m'accorder un certificat de probité? Vous consentez...

HÉLÈNE.

Mais laissez-moi donc parler... Cela vous enchantait, cela vous amusait, cela vous flattait que Malmont, le duc de Malmont me fît la cour. Moi j'en étais humiliée, j'en souffrais... je voyais le danger... je vous ai prevenu, n'est-ce pas? Je vous ai supplié de m'arracher à ce monde qui devait finir pour nous prendre l'un et l'autre. Comment m'avez-vous reçue? Avec votre esprit, avec vos plaisanteries avec des sourires et des mots sur mon inexpérience. Vous m'avez rassurée, vous m'avez encouragée...

DANGY.

Et vous avez l'audace...

HÉLÈNE.

Je veux parler, je veux dire ce que j'ai à dire. Est-ce que vous m'avez jamais aimée, vous qui m'avez refusé même un peu de jalousie, vous qui avez sacrifié mes sentiments

les plus chers, mes délicatesses de femme à votre vanité? Ce n'est pas vous qui disiez que Malmont était un galant homme, un homme de goût, que vous étiez fier d'une distinction qu'il ne prodiguait pas?...

DANGY.

Oui, c'est moi, parfaitement...

HÉLÈNE.

Et maintenant que j'ai suivi vos conseils, vous vous indignez, vous m'injuriez, vous m'accablez. Ah! non, par exemple! Je me révolte, moi aussi...

DANGY.

Vous vous révoltez...

HÉLÈNE.

Oui, je me révolte. Comment! vous êtes arrivé à me faire aimer ce que je détestais. Vous avez voulu que je sois une femme à la mode. Je vous ai obéi. Je me sens plus jolie que jamais. On me dit élégante. J'imite les unes,

je suis copiée par les autres. J'ai droit à toutes vos félicitations...

DANGY.

Et de ce que je vous demandais de plaire, c'est-à-dire de faire valoir les qualités que je vous attribuais, de servir nos intérêts que je ne séparais pas, de faciliter nos relations par cette grâce qui est nécessaire, par cette souplesse qui est permise, de ce que je vous demandais, en somme, de faire votre devoir de femme, d'honnête femme du monde, vous avez conclu que je vous engageais à prendre un amant? Vous êtes folle! folle! folle! Vous avez droit à l'excuse de la folie. C'est la seule que vous puissiez invoquer. Et il faut que je vous la reconnaisse, car vous m'avez cru capable d'une infamie...

HÉLÈNE, vivement.

Non! non!

DANGY.

De la plus odieuse de toutes et vous n'avez

même pas le courage de l'affirmer ! Et moi qui ai eu l'ingénuité de vous associer à mon œuvre, à mes projets, à ma vie ! Non, ça n'est pas possible ! Et puis, que vous ayez été de bonne foi ou non, que vous vous soyez autorisée de prétendus encouragements, prétextes merveilleusement commodes, en vérité, qu'est-ce que cela peut bien me faire ? Le fait est là, n'est-ce pas ?

HÉLÈNE.

Et vous ne voyez que lui ?

DANGY.

Absolument que lui.

HÉLÈNE.

Et il annule tout un passé d'affection, de dévouement... car je vous ai aimé, moi, aimé, comme il me semble qu'on n'a jamais aimé.

DANGY.

Allons, en voilà assez. Il y a une situation à établir entre nous. Je ne peux vous impo-

ser un départ subit. C'est donc moi qui m'en irai. Je serai parti dans deux heures. Je vous laisse ici le temps nécessaire pour vous assurer d'un appartement...

HÉLÈNE.

Non, non, non! Tout cela est inutile. Nous avons toujours été l'un près de l'autre, nous resterons toujours l'un près de l'autre...

DANGY.

Vous n'acceptez pas de gré, vous accepterez de force, c'est moi qui vous le dis...

HÉLÈNE.

Ni de gré, ni de force. Vous n'avez pas le droit de punir, pas même celui d'accuser...

DANGY.

Pourquoi? Mais parlez donc. Pourquoi?

HÉLÈNE.

Parce que vous êtes l'amant de madame de Malmont.

DANGY.

Qu'en savez-vous? Qu'est-ce qui vous permet cette accusation? Des preuves! Allons, des preuves... Vous voyez bien? Vous n'en savez rien. Je vous mets au défi de produire quoi que ce soit qui m'oblige à l'aveu. Vous l'ignoreriez même toujours si je ne voulais vous l'apprendre. Eh bien, oui, là, c'est vrai. N'en doutez plus. Sachez-le bien maintenant.

HÉLÈNE.

Eh bien, vous avez une maîtresse, moi j'ai un amant.

DANGY, prêt à s'élancer sur elle.

Ah!... Et tu oses me le dire en face?

HÉLÈNE.

Tu oses bien, toi...

DANGY.

Ah! malheureuse! malheureuse! Mais tu ne sais donc pas ce que tu as fait? Tu ne sais pas que tu as brisé ma vie?

HÉLÈNE.

Tu as bien brisé la mienne, toi! Quand on a été ce que nous fûmes l'un pour l'autre... il n'y a pas différence...

DANGY.

L'égalité de la faute? Allons donc! Mais vous n'avez même pas droit à cette misérable excuse puisque vous étiez coupable avant même de savoir si je l'étais...

HÉLÈNE, vivement.

Non...

DANGY.

Et voilà où nous en sommes! après cinq ans d'affection, de luttes, de travail, passionné... après tout ce que nous avons rêvé, espéré, souffert ensemble...

HÉLÈNE.

C'est toi qui l'as voulu...

DANGY.

C'est vous. C'est vous seule qui, pour vous

justifier, osez invoquer je ne sais quels ignobles encouragements... Oui, voilà où nous en sommes! A cette saleté, à cette abomination, à cette honte... à nous mépriser, à nous haïr, à nous séparer enfin, car nous allons nous séparer, que vous le vouliez ou non, nous allons nous séparer à l'instant même, et pour toujours, c'est moi qui vous en réponds, pour toujours!...

Il se dirige vivement vers la porte.

HÉLÈNE, affolée, s'avançant vers Jacques et lui barrant le passage.

Jacques! Jacques! ça n'est pas vrai! je te jure que ça n'est pas vrai.

DANGY.

Quoi? Qu'est-ce qui n'est pas vrai?

HÉLÈNE.

Je te le jure. J'ai voulu te faire souffrir parce que je souffrais trop, moi! Tu m'as dit une chose affreuse. J'ai perdu la tête. J'ai

menti. Ça n'est pas vrai. Je ne suis pas sa maîtresse...

DANGY.

Vous n'êtes pas allée rue Lincoln?...

HÉLÈNE.

Si...

DANGY, la repoussant.

Eh bien alors...

HÉLÈNE, s'accrochant à lui.

Mais écoute-moi, je t'en supplie. Jacques... non... ça ne se peut pas... tu ne peux pas refuser de me croire... Je n'ai pas de preuve... Tout est contre moi... mais tu m'entends... tu m'entends bien, n'est-ce pas? Je suis innocente... crois-moi... Il faut que tu me croies...

DANGY.

Vous mentez...

HÉLÈNE.

Ah!

DANGY.

Oui, vous mentez. Je refuse de vous croire. Je le refuse absolument. Et puis ça m'est égal. Il n'y a pas à discuter. Vous êtes allée rue Lincoln, on vous a vue. Pour tout Paris, vous êtes la maîtresse de Malmont...

HÉLÈNE.

Eh! qu'est-ce que c'est que Paris? Qu'est-ce que c'est que le monde à côté de nous deux! Il n'y a que nous deux et je te jure, je te jure...

DANGY.

Taisez-vous donc! Et vous parlez de mes torts! Mais j'ai su garder le secret, moi. Je n'ai pas compromis votre dignité, tandis que vous avez fait de moi le personnage qui fait rire, le mari complaisant. Vous n'aviez donc pas d' yeux pour voir les sourires dont on me criblait. Vous n'entendiez pas les blagues habituelles? Vous ne recueilliez pas les mots

qui pleuvaient sur moi? Vous m'avez rendu odieusement ridicule, peut-être pire. On me bafouait. On m'insultait, au club, dans le monde, dans les journaux, sans doute, car je n'ai pas tout lu. Et vous le saviez et, jusque chez moi, ici, tout à l'heure, quelqu'un qui ne me voyait pas, quelqu'un m'a nommé Georges Dangy... ah!

HÉLÈNE.

Jacques! Jacques!

Dangy la repousse violemment et va ouvrir la porte quand Juillan paraît.

SCÈNE IX

LES MÊMES, JUILLAN.

JUILLAN, entrant vivement.

Eh bien, quoi? Qu'est-ce que c'est?

DANGY.

Toi? Ah! oui, je t'ai fait appeler... Madame t'expliquera.

JUILLAN.

Mais non... tu vois bien...

DANGY.

Une minute... Donne-moi une minute... Je reviens...

Il entre dans sa chambre.

SCÈNE X

HÉLÈNE, JUILLAN.

JUILLAN.

Hélène, voyons, que s'est-il passé?

HÉLÈNE.

Je ne sais pas... J'étais entrée ici... Qu'est-ce que je lui disais... je ne me rappelle plus... Tout de suite, il m'a dit : Malmont... vous comprenez? Malmont... oh! c'est affreux! affreux!...

JUILLAN.

Malmont? Qu'est-ce que cela veut dire?

HÉLÈNE.

Oui, on m'a vu entrer chez Malmont.

JUILLAN.

Chez les Malmont?

HÉLÈNE.

Non, chez lui.

JUILLAN.

Vous? Oh!... Mais comment?

HÉLÈNE.

Est-ce que je sais? J'étais sûre que Jacques me trompait. J'étais folle. Il me semblait que

je courais droit, devant moi, les yeux fermés... oui, j'ai été chez Malmont... oui, c'est vrai... Mais je n'ai pas trompé Jacques. Je vous l'affirme, je puis vous donner ma parole d'honnête femme...

JUILLAN.

Et vous ne le lui avez pas dit?

HÉLÈNE.

Si, mais il n'a pas voulu me croire. Il m'a répondu... l'opinion du monde et que tout Paris le savait... Et pourtant il faut qu'on me croie! c'est atroce! Il y a autre chose que des preuves matérielles... Ça n'est pas possible! Il y a la parole, un cri, je ne sais pas... enfin quelque chose dans la voix, quelque chose qui ne peut pas tromper... Vous me croyez bien?

JUILLAN.

Mais oui, ma pauvre Hélène, mais oui, je vous crois, mais comment le convaincre?

HÉLÈNE.

Vous, vous seul...

JUILLAN.

Comment voulez-vous?

HÉLÈNE.

Oui, je sais, il ne peut pas, il ne doit pas comprendre, lui. Mais dites-lui, vous. Dites-lui que je l'aimais plus qu'on ne peut aimer, que j'ai eu seulement tort d'être jalouse de tout ce qui l'approchait, de ses amis, de son art, de son talent, de son succès, de tout, de tout!... Et que je l'aime, que je l'aime plus que ma vie!... Juillan! vous êtes son ami... (Elle tombe à genoux.) Je vous en supplie... à genoux... Parlez-lui. Il vous écoutera... Si! si! Si...

Elle se renverse comme évanouie sur le canapé.

JUILLAN.

Hélène! Hélène! Je vous en supplie... oui, je lui parlerai... je vous le promets.. Ren-

trez chez vous... dans votre chambre... vous n'aurez pas la force ?

Il se lève pour aller sonner.

HÉLÈNE, le retenant.

Non, non... j'aurai la force...

Elle se relève.

JUILLAN.

Bien sûr ?

HÉLÈNE.

Oui... voyez. (Il l'accompagne au moment de sortir.) Vous lui parlerez ?...

JUILLAN.

Je vous le promets !

HÉLÈNE, lui prenant les mains.

Oui, n'est-ce pas, dites-lui, au moins... dites-lui bien... Ah ! je ne sais pas... je ne sais pas...

Elle le quitte brusquement au moment où Dangy rentre.

SCÈNE XI

JUILLAN, DANGY.

DANGY, pardessus, chapeau, prêt à sortir.

Je n'ai plus rien à t'apprendre?

JUILLAN.

Rien.

DANGY.

Alors, voilà. Je demande à ton amitié de rester ici, encore un moment... Quant à moi, je m'en vais...

JUILLAN.

Où ça?

DANGY.

Chez toi où je t'attendrai...

JUILLAN.

Voyons, Jacques, tu n'as pas le droit...

DANGY.

Comment? quoi? Ah! je t'en prie...

JUILLAN.

Je l'ai entendue. Je t'affirme qu'il n'y a rien... si je te l'affirme...: oui, je sais... mais moi je certifie qu'il y a des accents qui ne trompent pas...

DANGY.

C'est tout?

JUILLAN.

Tu ne vois que l'opinion du monde, toi! Eh, sapristi, c'est absurde à la fin! ce sont là des raisons pour lâcher une maîtresse... Ce n'est pas suffisant pour briser une existence.

DANGY.

Mais ravi! Enchanté! c'est la délivrance! Enfin! Enfin! me voilà libre! Et bien libre,

cette fois! Et bon voyage! Je vais retrouver mes bouquins! Je vais pouvoir travailler!... Quand je m'asseoirai là, je n'aurai plus à craindre l'invasion des raseurs...

JUILLAN.

Mon pauvre vieux!

DANGY.

Et ce tourbillon de jupes! Et cette voix qui me narguait : « N'oubliez pas, ce soir, dîner chez les Lieuran, opèra, souper, bal costumé, bal rose, bal mauve et garden-party et tout un café-concert, un chahut de Moulin-Rouge déchaîné dans mon cerveau... » Ah! oui, que je suis content! Ah! oui!

JUILLAN.

Mon pauvre vieux!

DANGY.

Ah! non! non! Trouve autre chose.

JUILLAN.

Et que diable veux-tu que je trouve?

DANGY.

Sais-tu ce qu'elle a trouvé à me dire, elle, quand je lui parlais de cet écroulement de toute notre existence... de cette mort pire que la mort... Vous êtes l'amant de la duchesse, je suis moi la maîtresse... Voilà... Et maintenant, qu'on ne m'en parle plus.

Il sort violemment.

JUILLAN, **grand geste désolé.**

Ah! pauvres enfants!

Rideau.

ACTE QUATRIÈME

Chez les Dangy. — Château de Mazeran, près Evreux.
— L'après-midi sur la terrasse.

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE, SARGÉ.

HÉLÈNE.

Eh bien, comment trouvez-vous Mazeran?

SARGÉ.

Superbe!... Cédez-le moi.

HÉLÈNE.

Demandez-moi, tout de suite, ma vie.

SARGÉ.

Mais comment avez-vous eu ça?

HÉLÈNE.

Juillan! C'est Juillan qui nous a déniché ce rêve. Il y a déjà huit ans de ça. Nous avons loué à bail, avec promesse de vente; et vous pensez si nous achetons! L'affaire doit se conclure aujourd'hui. Jacques veut m'en faire la surprise. Il est d'un mystérieux! Vous pensez si j'ai l'air d'ignorer!...

SARGÉ.

Et vous achetez... pas trop cher?

HÉLÈNE.

Un morceau de pain...

SARGÉ.

Ce que je suis tenté de faire comme vous!

HÉLÈNE.

Mariez-vous d'abord. Nous vous trouverons ensuite quelque chose, tout près...

SARGÉ.

Oh! faites donc ça, je vous en prie! Cherchez et trouvez, car j'en ai assez du cercle et des dîners, et des petits amis, et des petites amies! J'en ai ma claque, et j'aspire à l'enterrement dans un trou, fût-il même fort cher!

HÉLÈNE.

Mais ça n'est pas l'enterrement! C'est la résurrection! la vraie vie! Vous verrez celle que nous nous sommes faite! Et si elle est bien à nous, celle-là! Ah! mon cher, si vous saviez ce que c'est bon, la terre! Ce que ça débarrasse des vilaines choses, et des perfidies, et des trahisons! La sensation de respirer de l'air propre! Figurez-vous ça!

SARGÉ.

Et Dangy? Aussi emballé que vous?

HÉLÈNE.

Lui?... Vous vous rappelez que nous avons passé quelque temps à Paris, l'hiver dernier,

au moment de sa réception à l'Académie?.... Eh bien, voulez-vous savoir ses premiers mots, quand nous nous sommes retrouvés après la séance?... — « Les malles sont prêtes? Vite, filons ». Et si je l'avais laissé faire, il partait, comme ça, en habit vert et l'épée au côté.

SARGÉ.

C'est admirable!

HÉLÈNE.

Et il n'y a pas de matin qu'il ne me dise, quand j'entre dans l'atelier où il est en train d'écrire : « Ça va, ça va! Jamais je n'ai mieux travaillé! » Oui, n'est-ce pas, vous comprenez, on se lasse de vivre pour les autres... pour des autres qu'on méprise le plus souvent, qu'on déteste même! Non, c'est vraiment trop bête! Le cœur finit par se soulever. On se dit qu'il serait bon de vivre pour son pauvre compte. Et l'on file dare, dare, à la cloche de bois, et on va se terrer dans de la verdure. Savez-vous l'effet que ça produit? On a l'im-

pression d'être sauvé d'un grand naufrage, d'être les Robinsons d'une île qui est bien à vous et où on ne recevra plus que des amis, — ceux qui seront assez dévoués, non plus pour monter au cinquième, mais pour risquer la traversée...

SARGÉ.

Et je suis le hardi navigateur! Bien content, je vous jure, de vous voir heureux!

HÉLÈNE.

Vous savez que Juillan nous arrive tout à l'heure? La voiture est allée le prendre à la gare. Jacques ne vous l'a pas dit?

SARGÉ.

Si... Et le plaisir que j'aurais à le revoir, ce brave Juillan.

HÉLÈNE.

Oh! celui-là!... Et la fête que nous oublions!.. Il faut que nous paraissions à Mazeran.

Ils se dirigent vers la sortie. Sargé sort seul. Dangy paraît.

SCÈNE II

DANGY, HÉLÈNE.

DANGY.

Ah! toi! Tiens, lis...

HELÈNE.

Titre de propriété... Acte de vente... Ah! c'est signé?

DANGY.

Regarde. J'avais prévenu le propriétaire à l'expiration du bail, il y a huit jours. En réponse, j'ai reçu de lui, une lettre recommandée me donnant rendez-vous chez le notaire. J'en viens, c'est fait...

HÉLÈNE.

Et la maison est à nous?

DANGY.

Tout ce qu'il y a de plus à nous.

HÉLÈNE.

Et le jardin? Le parc? L'herbage qu'il se réservait? Tout?

DANGY.

Absolument tout!

HÉLÈNE, l'embrassant.

Ah! mon chéri! mon chéri! Quel bonheur! Que je suis heureuse! Que je suis heureuse...

DANGY.

Et moi donc? Crois-tu qu'on va l'être, heureux!

HÉLÈNE.

Tu verras ce que j'en ferai de notre maison! Et moi qui avais si peur qu'elle nous

échappât! Il me semblait que nous n'étions pas en sûreté. Maintenant, je sens que plus rien ne peut nous atteindre. Ah! c'est bien la plus grande joie de ma vie! Que je suis heureuse! Jamais je ne te le dirai assez!...

DANGY, l'embrassant.

Ma chérie! Ma chérie!

HÉLÈNE.

Maintenant, viens à Mazeran...

Un domestique remet une carte à Dangy.

DANGY.

Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie... (A Hélène.) Je te rejoins.

HÉLÈNE.

Qu'est-ce que c'est?

DANGY.

Rien...

HÉLÈNE.

Si...

DANGY.

Tu veux savoir. C'est Juillan... Il désire me voir seul...

HÉLÈNE.

Pourquoi?

DANGY.

Moi non plus...

HÉLÈNE.

Enfin ne sois pas longtemps. Ça ne va pas être drôle sans toi. On sera tout triste...

DANGY.

Qui ça?

HÉLÈNE.

Pas Sargé, bien sûr...

Elle sort.

SCÈNE III

DANGY, JUILLAN.

Dangy rentre dans la maison et revient presque aussitôt avec Juillan.

JUILLAN.

Tu es seul?

DANGY.

Mais oui... Pourquoi?

JUILLAN.

Sais-tu qui je viens de rencontrer à la gare?

DANGY.

Comment veux-tu?

JUILLAN.

Noizay!

DANGY.

Noizay! Où allait-il?

JUILLAN.

Ici.

DANGY.

Chez moi?

JUILLAN.

Oui.

DANGY.

Oh! ça c'est fabuleux! C'est le toupet! C'est le cynisme! C'est l'impudence!... Ce drôle, ce polisson qui, sans l'excuse du talent ou de la pauvreté, nous traîne, Hélène et moi, dans les quatre cents pages d'ordures de son livre! (Gestes approbateurs de Juillan.) Ce parasite dont l'œuvre est nulle, sans autres reliefs que ceux ramassés sous les tables de travail les mieux

fréquentées! Ce faux ami qui, pendant quatre ans, s'est fait notre espion, flairant les bons tuyaux, chapardant nos secrets, l'oreille collée à toutes les portes, l'œil à toutes les serrures! C'est ce répugnant monsieur, qui vient chez moi, sans s'annoncer, en joyeux voisin, le vieux camarade de régiment! Et tu ne trouves pas ça stupéfiant, toi? Mais où est-il? Où est-il donc que j'y coure!

JUILLAN.

Ne te dérange pas. C'est moi qui y vais.

DANGY, le retenant.

Où ça?

JUILLAN.

Tout près, là... à la petite auberge, « Au rendez-vous des chemins de fer. »

DANGY.

Qu'est-ce qu'il y fait?

JUILLAN.

Il attend que je vienne, ou plutôt que je ne

vienne pas. Tu comprends, nous avons voyagé dans le même train, sans nous en douter. Rencontre — et fichtre pas drôle pour moi — à la gare de Lineuil, où ta voiture m'attendait. Il m'a demandé une place. Pas la moindre carriole. Impossible de refuser. Je lui ai fait prévoir un accueil plutôt frais. Il a paru surpris...

DANGY.

Merveilleux !

JUILLAN.

Bref, il a été convenu, qu'au bout de dix minutes, s'il ne me voyait pas, il s'amenait. Je n'ai que le temps...

DANGY.

Ah ! non, par exemple !

JUILLAN.

Tu le reçois ?

DANGY.

Avec transport !

JUILLAN.

Merci du choc. J'aime mieux autre chose. Je ne fais qu'un saut...

DANGY.

Non, non, mille fois non!

JUILLAN.

C'est absurde. J'ai lu « Ménage moderne » avec autant d'attention que toi. Je t'ai écrit ce que j'en pensais, n'est-ce pas? Noizay est un inconscient..

DANGY.

Lui? Un inconscient? Lui, qui dans « Ménage moderne », écrit que Glagny favorisait les relations de sa femme avec le duc de Lémont pour obtenir le parti des ducs à l'Académie? Il y a des passages d'une netteté dans la calomnie! Mais tout le livre, parbleu, c'est bien simple, tout le livre! Ah! ce qu'il m'a fallu de raison, l'hiver dernier, quand ce sale bouquin a paru, ce qu'il m'en a fallu pour m'empêcher d'aller

flanquer à ce drôle la correction qu'il méritait!...

JUILLAN.

Et ce que tu as bien fait de rester tranquille, de n'accorder que ton mépris! Ah! là! là! Mais c'était l'affichage, le scandale, et pourquoi?

DANGY.

Et puis, je ne le pouvais pas. Je n'avais pas le droit de compromettre publiquement celle dont l'innocence ne faisait plus de doute pour moi. La preuve matérielle devait m'échapper, mais la preuve morale, je l'ai conquise... Au prix de quelles souffrances, de quels sacrifices d'amour-propre, tu le sais... et, d'ailleurs, cela ne regarde que moi seul. Mon scepticisme a désarmé. Mon orgueil de raisonneur a plié bagage. J'ai acquis la certitude... la foi...

JUILLAN.

Hélène a-t-elle lu le livre?

DANGY.

Je l'ignore. Elle ne m'en a rien dit. Pourtant, elle doit avoir lu, car elle ne m'a jamais parlé de Noizay.

JUILLAN.

Mais comment a-t-il publié cette infamie?

DANGY.

Il espérait faire échouer mon élection. Serteux, qui a des ailes quand il s'agit d'une gaffe, m'a écrit, là-dessus, une lettre... définitive. Tu comprends. Le manuscrit était remis quand le succès de ma candidature s'annonça tout à coup. Alors, tu vois ça d'ici : désespoir, terreur, supplications, menaces même, à l'éditeur pour le faire renoncer à la publication. Rien n'y fit. Le commerçant tenait son scandale, et tu penses s'il allait le lâcher! — Hein? Comment le trouves-tu, l'inconscient?

JUILLAN.

Ignoble! Et tu feraís rudement mieux de l'expédier tout de suite. Laisse-moi faire. Veux-tu?.. Eh bien, tu as tort. Qu'est-ce que ça va être, cet entretien?

DANGY.

Je l'ignore. La chose pénible ou... la gifle...

JUILLAN.

Ah! ça, non, tu ne peux pas. La gifle, c'est trop tard. N'oublie pas pourtant qu'il sera chez toi.

DANGY.

Par violation de domicile, presque, ce qui, à la rigueur, dispense de toute courtoisie. D'ailleurs, toute discussion est inutile. J'ai arrangé ma vie comme j'ai voulu, n'est-ce pas? Tu le sais, nous sommes heureux, très heureux ici. J'ai payé ma tranquillité assez cher et je ne reconnais à personne le droit de la troubler. Et puis, tiens, je suis enchanté

de cette visite. Nous allons enfin liquider ça, une bonne fois pour toutes! Je me suis un peu emballé tout à l'heure. Maintenant je suis calme. Tout va bien. All right! On va causer. (Le domestique présente une carte à Dangy, qui la regarde un instant. — A Juillan.) Oh!

JUILLAN.

Qu'est-ce que tu as?

DANGY.

J'avais oublié son prénom.

JUILLAN.

Qui est?

DANGY.

Evariste!... Quelle folie!...

JUILLAN.

Dis donc, si je filais à Mazeran?

DANGY.

C'est ça. Je ne veux pas qu'Hélène soup-

çonne même cette visite. Reste là-bas jusqu'à... (Regardant sa montre.) cinq heures... et demie.

JUILLAN.

Entendu... Et pas de bêtises, hein?

DANGY.

Oh! non!...

Il va chercher Noizay.

SCÈNE IV

DANGY, NOIZAY.

Ils rentrent ensemble.

NOIZAY.

Et comment ça va? Trois ans qu'on ne s'est aperçu! Hein? comme ça file!... Voyons...

(Le prenant familièrement par l'épaule et le dévisageant.) Ah! quelle splendeur!...

DANGY.

Et vous donc! Vous en avez une santé!

NOIZAY.

Je me défends... Aurai-je le plaisir de saluer madame Dangy?

DANGY.

Non... non... vous ne verrez pas madame Dangy qui est souffrante.

NOIZAY.

Rien de grave?

DANGY.

La migraine... Et je vous prierai, moi-même, de vouloir bien m'excuser... car j'ai un rendez-vous... dans un moment...

NOIZAY.

Ah! quel contre-temps fâcheux! Mais... je m'incline. Les affaires avant tout.

DANGY.

Oh! ça n'est pas une affaire! Voulez-vous que nous causions?

NOIZAY.

Causons... Ah! auparavant, mon cher, que je vous dise toute mon admiration pour Mazeran. Parlez-moi de ça! Voilà comment j'entends la propriété! Château, grands bois, étang et du pâturage! du pâturage! C'est merveilleux! Et comme je comprends que vous soyez devenu l'amateur de campagne!

DANGY.

Le campagnard! Celui qui se lève avec le soleil et se couche fort peu de temps après lui!...

NOIZAY.

Veinard!

DANGY.

Oh! oui, veinard! Voyez-vous, moi, au fond,

je n'ai jamais eu le goût de jouer les vieux Parisiens... ces boulevardiers centenaires qui, à l'heure de l'absinthe, pleurent les cafés disparus, évoquent l'ombre du docteur Véron et ressuscitent les mots de l'insupportable Roqueplan! Et croyez-vous que ce ne soit pas quelque chose d'être délivré des Le Meneur, des Rozel, des Moussan, des snobs, des batteurs et des rosses de la littérature?... Ah! les rosses!...

NOIZAY.

A qui le dites-vous!

DANGY.

C'est vrai, au fait, vous les connaissez encore mieux que moi, n'est-ce pas?

NOIZAY.

Hélas! (Après une brève pause.) Eh bien, mon cher maître et ami...

DANGY.

Oh! non, non! Voulez-vous me faire un

plaisir, mon cher Noizay? Gardez donc le « cher maître » pour votre notaire. Quant à l'ami... le cœur parle... allons-y.

NOIZAY.

Eh bien, sans préambules. Voilà. Vous savez que je me présente aux prochaines élections académiques? Je suis candidat au fauteuil de Larmier et j'ai l'honneur, mon cher Dangy, de solliciter votre suffrage qui me serait... je n'ai pas besoin de vous le dire... des plus flatteurs...

DANGY.

Je suis moi-même très honoré de l'estime en laquelle vous voulez bien tenir mon chétif suffrage et je suis, je vous prie de le croire, très sensible à ce témoignage de considération...

NOIZAY.

Mon cher Dangy, je ne pouvais mieux attendre de votre amitié... (Lui tendant la main.) Et je vous remercie de tout cœur.

DANGY.

Mais c'est la moindre des choses, mon cher! Je voudrais vous exprimer avec plus de force, le regret où je suis, le regret sincère... très vif de ne pouvoir vous accorder ma voix...

NOIZAY.

Ah! vous en avez donc disposé?

DANGY.

Non... du moins, pas encore...

NOIZAY.

Alors?...

DANGY.

Mais... c'est tout comme...

NOIZAY.

Pourquoi?

DANGY.

Je voterai... peut-être pour Moisson.

NOIZAY.

Moisson!... Vous voulez rire?

DANGY.

Pas le moins du monde.

NOIZAY.

Mais c'est le candidat ridicule! La négation même du talent!

DANGY.

Je ne suis pas de votre avis du tout. Moisson a du talent... Du génie? Non... Mais du talent, et surtout ces qualités de tact, de délicatesse que l'Académie prise si fort! Il est la correction même...

NOIZAY.

Est-ce à dire?...

DANGY.

Oh! je ne fais pas la moindre comparaison!

NOIZAY.

J'aime à le croire, car, vraiment, Moisson!

Non! Ça n'est pas possible! Voyons, Dangy, laissez-moi espérer que votre refus n'est pas définitif?

DANGY.

Parole d'honneur.

NOIZAY.

Mais enfin, Moisson n'est pas votre ami, tandis que moi...

DANGY.

Non, je vous en prie, n'insistez pas.

NOIZAY.

Pourtant, camaraderie oblige!... Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on se connaît, qu'on s'estime et qu'on s'aime, j'ose le dire. Lors même que quelques légers nuages...

DANGY.

Des nuages? Quels nuages? Votre livre que vous ne m'avez pas envoyé? Simple oubli qui

m'a privé de trois lignes de votre écriture. Un regret, mais pas un grief.

Il sonne.

NOIZAY.

A la bonne heure!

DANGY.

Et, puisque nous en parlons de votre livre, voulez-vous que je vous dise mon sentiment?... (Au domestique qui vient d'entrer.) Dites à Victor qu'il attelle la petite charrette pour cinq heures un quart.

LE DOMESTIQUE.

Faudra-t-il qu'il se tienne prêt?

DANGY.

Oui... cinq heures un quart...

NOIZAY.

Vous disiez?...

DANGY.

Quoi donc?

NOIZAY.

Votre sentiment...

DANGY.

Ah! oui, votre livre... Oh! c'est pas bon! Oh! quels ignobles individus que vos personnages!

NOIZAY.

Mais je ne me présente pas au fauteuil de Berquin. Et c'est mon droit d'écrivain d'étudier les êtres et de les dépeindre tels qu'ils sont ou tels que je les vois.

DANGY.

D'accord. Je ne fais pas la critique de votre ouvrage. Je vous signale une tendance à l'horrible qui compromet vos chances... gravement. Oui, mon cher, vos personnages sont bien les coquins les plus bas, les plus répugnants qu'on puisse imaginer. Oh! là! quelle collection! Tous dans le même sac... dans la même poêle! Une friture!

NOIZAY.

Friture n'est guère académique!

DANGY.

Ça m'est égal. La sauce ne saurait les faire passer. Ce Glagny qui jette sa femme dans les bras du duc de Lémont pour s'assurer, à l'Académie, le parti des ducs, est-il assez écœurant! Mais c'est la honte des trottoirs! Une terreur de la Villette! La gloire de nos aquariums nationaux!...

NOIZAY.

Pardon, pardon...

DANGY.

Et votre madame Glagny? Une fille, une gigolette, pas drôle, sinistre, une pierreuse, comme la duchesse est une grue avec des façons de marchande à la toilette... et quant au marquis... c'est celui de Sade, un marquis de Sade qui exercerait dans les massifs des squares, au pied des statues, le profanateur

des grands hommes, le satyre des bureaux d'omnibus!...

NOIZAY.

Vous les arrangez.

DANGY.

C'est comme votre dénouement, cette reprise finale par nécessité, tel un ménage pensionné du bureau de bienfaisance!... Oh! non! non! Ne me dites pas que cela est vrai. Je vous affirme, moi, que c'est artificiel, que c'est du chiqué, du chiqué de pauvre...

NOIZAY.

Mais pas du tout, ce ne sont pas des personnages faits de chic. Ce sont des êtres humains, qu'on voit, qu'on rencontre...

DANGY.

Au coin d'un bois?

NOIZAY.

Sur le boulevard, des Parisiens.

DANGY.

D'où ça? De la Glacière? De Ménilmontant?

NOIZAY.

Du boulevard, vous dis-je. Je me suis documenté...

DANGY.

Pas possible!

NOIZAY.

A fond.

DANGY, se rapprochant.

Et vous les connaissez?

NOIZAY.

Comme je vous connais.

DANGY, posant sa main sur le bras de Noizay.

Alors nommez-les moi.

NOIZAY.

A quoi bon...

DANGY, très pressant.

N'hésitez pas. Mais si, allez, allez, leurs noms...

NOIZAY, se dégageant.

Mais ce sont des anonymes!

DANGY.

Ah! très bien! Vous voyez bien que j'avais raison! Le roman anonyme! Vous avez inventé vos types et leur ignominie impliquait une littérature en harmonie avec leur abjection. C'est bien ce que je pensais. Aussi, je me disais en lisant votre livre: « Tiens, le voilà qui patauge dans des ordures..» D'abord je vous ai plaint comme d'un accident, d'une chute dans des horreurs. Ensuite la colère m'a gagné, une véritable fureur. Je vous ai injurié : « Ah! le misérable! le gredin! »

NOIZAY.

La crapule?

DANGY.

L'imbécile! et toujours par sympathie. Et j'ajoutais : « Il passe à côté d'une action très bien. Il ne la voit pas! Il ne la fera pas! » Et vous ne l'avez pas faite!

NOIZAY.

Qu'est-ce que vous auriez fait, vous?

DANGY.

Ah! moi, j'aurais fait Glagny adorant sa femme et... la trompant quand même, — cela se voit tous les jours, n'est-ce pas? — dans une sorte de griserie du succès, dans un vertige? Et non seulement la trompant, mais la poussant, lui-même, à la faute, par... inexpérience, sans savoir, sans voir le danger. Et le réveil de ces deux êtres faits pour s'aimer, s'aimant même de toutes les forces de leurs cœurs et arrachés l'un de l'autre par une de ces folies barbares de la vie, hein, ce réveil en pleine réalité... qu'est-ce que vous me

dites de ça, mon cher confrère? Et leur stupeur! leurs souffrances! leurs déchirements! C'était de la belle copie, ça?

NOIZAY.

Oui, mais un tout autre point de vue.

DANGY.

Oh! oui, tout autre! Surtout dans la reprise. Vos Glagny se reprennent, pourquoi? parce qu'ils ne peuvent vivre, matériellement, l'un sans l'autre. C'est la question d'argent qui les réunit. Pourquoi, par exemple, n'auraient-ils pas, tout simplement, obéi à la loi d'amour qui les faisait inséparables, à jamais? Et c'était aussi vrai que la combinaison des intérêts... car, enfin, ce Glagny, le vôtre, est une banale fripouille, vous ne trouvez pas?

NOIZAY.

Peut-être. Mais voilà dix bonnes minutes que vous m'éreintez avec une sympathie qui touche à la tendresse. Ne croyez pas que je

perde une seule de vos paroles. Allez donc jusqu'au bout de vos conseils.

DANGY.

J'y vais. J'aurais fait dire encore à Glagny, je lui aurais fait dire : « Je ne peux me faire justicier! Est-ce que j'ai le droit de refuser à celle qui a supporté avec moi les mauvais jours, sa part complète des jours heureux? Allons donc! Nous nous sommes attribué tous les droits, nous autres : la femme doit fidélité et obéissance à son mari, le suivre partout où il voudra... C'est admirable! Mais quel devoir nous imposons-nous? Pas le plus léger! » Eh bien, il soulevait une question, votre « Ménage moderne ». Là, voyez-vous, là, était l'intérêt. Et il fallait l'affirmer, cette question, la discuter. — C'est que nous avons la charge morale, la tutelle de celle qui s'est confiée à nous! Parfaitement! Il faut que nous la protégions, non pas seulement contre le danger physique, mais contre les mille

périls du monde. Il faut savoir la défendre contre les autres et plus encore contre elle-même. C'est le devoir de tous nos instants. Et tant pis pour celui qui n'a pas su comprendre sa responsabilité. Il doit payer ses différences en honnête homme, en beau joueur dont l'attitude découragerait, — du moins il me semble, — la blague du plus déterminé voyou. Il m'a donné beaucoup à réfléchir votre livre et j'en suis arrivé à cette véhémente conclusion que les sentiments exprimés par la voix de votre héros, sont ceux d'un mufle, oui, monsieur, d'un mufle, et j'ajoute... (Regardant sa montre.) Mais vous n'avez plus que vingt-cinq minutes pour prendre six heures moins le quart...

NOIZAY, regardant sa montre.

Vous avancez... de sept minutes. C'est plus qu'il ne m'en faut pour vous remercier de votre accueil.

DANGY.

Il n'y a pas de quoi.

NOIZAY.

Et j'ai encore vingt-deux visites à faire! Bah! Il faut être philosophe quand on est candidat! N'est-ce pas? (Dangy incline la tête, gravement.) Décidément, mon livre vous a déplu, et je comprends que vous votiez pour Moisson... Puis-je au moins compter sur votre neutralité?

DANGY.

Sur ma plus large... indifférence dans toute cette affaire...

NOIZAY.

Le mot ne fait rien à la chose.

LE DOMESTIQUE.

La voiture est avancée.

SCÈNE V

LES MÊMES, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, rentrant vivement.

Enfin pourquoi n'es-tu pas... (Voyant Noizay.) Ah!

NOIZAY, s'avançant vers elle.

Madame, je vous présente...

DANGY, l'arrêtant du geste.

Vous allez manquer votre train.

NOIZAY.

Mes regrets. (A Dangy.) Et sans adieu.

DANGY.

Au contraire.

Noizay sort.

SCÈNE VI

HÉLÈNE, DANGY.

DANGY, allant vers Hélène.

Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu avais lu le livre de Noizay? (Silence d'Hélène.) Allons réponds, réponds-moi donc... (Hélène qui s'est approchée, laisse tomber sa tête sur l'épaule de Dangy.) Eh bien, quoi donc, ma pauvre petite, tu pleures? Mais ça n'est rien. Sais-tu ce que c'est? Un symbole. L'opinion du monde qui vient de me faire visite. Tu as vu comme je l'ai reçue?... Allons, allons, je ne veux plus que tu pleures...

Rideau.

FIN

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

THÉATRE DE CAMPAGNE, recueil de comédies de salon (8 séries ont paru). Chaque série formant 1 vol. grand in-18, est vendue séparément. — Prix. 3 50

LE THÉATRE A LA VILLE, recueil de comédies en un acte, par E. Ceillier, gr. in-18. . . . . 3 50

LA PEUR DE L'ÊTRE, comédie en 3 actes, par Emile Moreau et Pierre Valdagne (Menus-Plaisirs), in-18. 2 »

THÉATRE DU JEUNE AGE, recueil de comédies enfantines, par Mme Bellier, 2 vol. ; chaque vol. 3 50

LA PAIX DU MÉNAGE, comédie en 2 actes, par Guy de Maupassant (Comédie-Française), 1 vol. in-18. . 3 50

MUSOTTE, comédie en 3 actes, par Guy de Maupassant et Jacques Normand, 1 vol. gr. in-18. . . . . 3 50

« **ALLÔ! ALLÔ!** » comédie en un acte, par Pierre Valdagne (Vaudeville), in-18 . . . . . 1 50

DANS UNE LOGE, comédie en un acte, par Ludovic Denis de Lagarde (Déjazet), in-18. . . . . 1 50

ENTRE AMIS, comédie en un acte, par Ludovic Denis de Lagarde (Gymnase), in-18. . . . . 2 »

LA COMTESSE SARAH, pièce en cinq actes, par Georges Ohnet (Gymnase), in-18. . . . . 2 »

SERGE PANINE, pièce en cinq actes, par Georges Ohnet (Gymnase), in-18 . . . . . 2 »

LE MAITRE DE FORGES, pièce en quatre actes et cinq tableaux, par Georges Ohnet (Gymnase), in-18. 2 »

LA GRANDE MARNIÈRE, drame en huit tableaux, par Georges Ohnet (Porte-Saint-Martin), in-18 . . . 2 »

DERNIER AMOUR, pièce en 4 actes, par Georges Ohnet (Gymnase), in-18. . . . . 2 »

PHRYNÉ, opéra-comique en 2 actes, par Augé de Lassus (Opéra-Comique), in-18. . . . . 1 »

POUR UN RIEN! saynète, par Jean Berleux . . . . . 1 »

QUI?... comédie en un acte, par Paul Bilhaud 1 50

LE RESTAURANT BEAUFUMET, comédie en un acte, par Eugène Cellier . . . . . 1 »

POUR QUAND ON EST DEUX, recueil de comédies, par Colias. . . . 3 50

POUR CASINOTER, saynètes et monologues, par Félix Galipaux . 3 50

LA CHARBONNIÈRE, drame en 5 actes, par Hector Crémieux et P. Decourcelle. 2

LA MÉGÈRE APPRIVOISÉE, comédie en 4 actes, par Paul Delair . . 3 50

SOURDS-MUETS, drame en 1 acte, par Gaston Devore 1

TENTATION, comédie en 1 acte, par Gaston Devore. 1 50

PHRYNÉ, scène grecque, par Maurice Donnay (Chat noir) 1 50

FOLLE ENTREPRISE, comédie en 1 acte, par Maurice Donnay. . . 1 50

ANNABELLA, drame en 5 actes, par John Ford. . . . . 2 »

UN FLIRT, comédie en 1 acte, par H. de Fleurigny. 1 50

LA PART DU MARI, comédie en 1 acte par Pierre Soulaine et Emile Grizel (Vaudeville) 1 50

LES LACHEURS, pièce en 4 actes, par Edouard Franchetti . . . . 2 »

LES DAMES DU PLESSIS-ROUGE, pièce en 5 actes et 6 tableaux, par Léon Gandillot . . . . . 2 »

UNE FEMME FACILE, comédie en 1 acte par Léon Gandillot 1 50

ASSOCIÉS, comédie en 3 actes, par Léon Gandillot. 3 50

LES AMANTS LÉGITIMES, comédie en 3 actes, par Ambroise Janvier et Marcel Ballot 3 50

LE TROISIÈME LARRON, comédie en 1 acte, par René Lafon . . . 1 50

DJELMA, opéra en 3 actes, par Charles Lomon. . . . . 1 »

AU DÉCLIN, à propos en 1 acte, par Jacques de Nittis. 1 50

AMOUREUSE, comédie en 3 actes, par Georges de Porto-Riche. . . 3 50

LES PIEDS NICKELÉS, un acte, par Tristan Bernard . . . . . 2 »

EDEN-PARTY, scène biblique par Jacq. Redelsperger. . . . . 1 »

CRÉANCIERS, tragi-comédie ; *Le lien*, drame en 1 acte ; *On ne joue pas avec le feu*, comédie en 1 acte, par Aug. Strindberg 3 50

PÈRE, tragédie en 3 actes ; *Le Paria*, pièce en 1 acte, par Auguste Strindberg. 3 50

LES RICOCHETS DE L'AMOUR, comédie en 3 actes, par Albin Valabrègue et Maurice Hennequin . . . 2

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine — Pichat

2

GUSTAVE GUICHES

LE NUAGE

COMÉDIE EN DEUX ACTES

Représentée pour la première fois, à la Comédie Française, le 15 Décembre 1901.

PARIS
Librairie CHARPENTIER et FASQUELLE
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1902

A Edouard Noël
son ami
Gustave Guiches

LE NUAGE

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Céleste Prudhomat.
L'Ennemi.
L'Imprévu.
Philippe Destal.
Les Ombres gardiennes.
Un Cœur discret.
Au Fil de la vie.
La Femme du voisin.
Trop de zèle.

THÉATRE

Snob, comédie en quatre actes (Renaissance).
Ménage moderne, comédie en quatre actes (théâtre Sarah-Bernhardt).

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

Quinze exemplaires sur papier de Hollande numérotés à la presse.

Tous droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés pour tous pays, y compris le Danemark, les Pays-Bas, la Suède et la Norvège.

GUSTAVE GUICHES

LE NUAGE

COMÉDIE EN DEUX ACTES

Représentée pour la première fois à la Comédie-Française

Le 15 décembre 1901.

PARIS

LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1902

Tous droits réservés.

A

MON TRÈS CHER MAITRE ET AMI

M. JULES CLARETIE

En hommage

de ma reconnaissante et cordiale affection.

G. G

PERSONNAGES

—

	MM.
ANDRÉ, marquis de Vouzon	HENRY MAYER.
HENRY MORIER	RAPHAEL DUFLOS.
LORNOY	PIERRE LAUGIER.
LESAULT D'AHUN	DELAUNAY.
MONBARTIER	GARRY.
LEBOULIN	CROUÉ.
DOISY	ESQUIER.
Un domestique	FALCONNIER.
	Mmes
HENRIETTE	MARIE LECONTE.
LORNOY	BLANCHE PIERSON.
ALINE DE GIZEUIL	CÉCILE SOREL.
DE PUYMOREAU	GÉNIAT.
DOISY	MARTHE RÉGNIER.
LE LANGOIRAN	FAYLIS.

INVITÉS, MAITRE D'HOTEL, DOMESTIQUES.

A Paris. Aujourd'hui.

LE NUAGE

ACTE PREMIER

Chez Henriette Pérez, l'après-midi. Le hall ouvert au fond sur une salle où l'on aperçoit le buffet du lunch. Domestiques grand style. Porte à droite, également ouverte sur un salon. A gauche, porte d'entrée des invités. Allées et venues. Derniers invités. Groupe à l'avant-scène.

SCÈNE PREMIÈRE

Mme DE LANGOIRAN, Mme DE PUYMOREAU, LESAULT D'AHUN, LEBOULIN, MONBARTIER, *puis* Mme DOISY *et* DOISY.

MONBARTIER, *portant avec précaution une coupe de champagne à Mme de Puymoreau qui est assez loin de lui.*

Si vous croyez que c'est commode !... (*Heurtant un couple qui vient d'entrer.*) Oh ! pardon, Madame.

DOISY

Faites donc attention.

MONBARTIER

Monsieur!

DOISY

Monsieur!... Comment vas-tu ?

MONBARTIER

Tu vois, je me défends. (*Saluant Mme Doisy.*) Madame..

MADAME DOISY

Bonjour, Monbartier. Dites-nous vite. Où sont les mariés ?

MONBARTIER

Au buffet, devant les sandwichs, Mme de Vouzon à droite, côté foie gras, et son mari à gauche, côté caviar. Mais n'y allez pas. D'Epanvilliers est venu représenter le prince. Alors, vous voyez ça d'ici, toasts, poignées de mains, manifestes, restauration...

MADAME DOISY

Essayons toujours.

MONBARTIER

Bonne chance. (*A Mme de Puymoreau, tandis que les Doisy passent dans le salon à droite.*) Enfin, me voici. J'ai dû venir en danseuse, en faisant des prodiges de pointes, et j'ai écrasé mille pieds pour arriver jusqu'aux vôtres.

MADAME DE PUYMOREAU, *voulant prendre le verre.*

Donnez vite, je meurs de soif.

MONBARTIER

N'y touchez pas, il est vidé. (*Il pose le verre sur un meuble.*)

MADAME DE PUYMOREAU

Oh ! c'est insupportable !

MONBARTIER

Ce n'est pas de ma faute. C'est la brutalité de Doisy qui est cause de l'accident. Ah ! cela ne lui portera pas bonheur... (*Désignant les Doisy qui reviennent vers eux.*) Qu'est-ce que je vous disais ?

MADAME DOISY

Il n'y a pas moyen, nous renonçons. (*Salutations dans le groupe. Sadressant à Mme de Langoiran.*) Bonjour, chère Madame... Oh ! Monbartier, je meurs de faim. Vous seriez une splendeur si vous me trouviez deux sandwichs...

MONBARTIER

J'y cours.

DOISY

Je vous accompagne. (*Ils sortent.*)

MADAME DOISY

Je dis toujours deux parce que je ne sais pas si sandwich est du féminin... et je vois au silence général que personne ici ne le sait. Cela n'a d'ailleurs aucune importance. Comment avez-vous donc fait à l'église ? Nous n'arrivions pas à nous dépêtrer. En voilà une idée de se marier dans une si petite chapelle ! Pourquoi pas dans une guérite de factionnaire ? Qu'est-ce que c'est que cette chapelle ?

MADAME DE LANGOIRAN

Les Pères Ascensionnistes.

MADAME DOISY

Eh bien, je ne leur en fais pas mon compliment.

MADAME DE LANGOIRAN

Oh ! Madame, ne dites pas ça !

MADAME DE PUYMOREAU

Madame de Langoiran adore cette chapelle.

MADAME DE LANGOIRAN

C'est le seul endroit où je puisse vraiment prier. On y est si bien ! C'est une bonbonnière.

LEBOULIN

Et quelle brillante chambrée !

LESAULT D'AHUN

Vouzon peut dire qu'il s'est marié devant un parterre de jolies femmes.

MADAME DE LANGOIRAN

Et il n'a vu que la sienne !

MADAME DOISY

A ce point !

MADAME DE PUYMOREAU

Très épris !

LESAULT D'AHUN

Comme Vouzon peut être épris... en dilettante.

MADAME DOISY, *à Monbartier qui lui présente les sandwichs.*

Oh! merci!... (*A d'Ahun.*) Et qu'est-ce que c'est exactement qu'un dilettante?

MONBARTIER, *déposant l'assiette sur la table.*

C'est l'amateur, Madame, ce qui n'est pas tout à fait l'amoureux, et encore moins l'amant. C'est par exemple (*Frappant sur l'épaule de d'Ahun.*) notre ami d'Ahun qui est ferré à glace sur les questions maritimes et coloniales et qui est comme le petit navire qui n'avait ja... ja... jamais navigué!

MADAME DOISY, *riant.*

Mon pauvre d'Ahun? c'est vrai?

LESAULT D'AHUN, *avec force.*

Oui, Madame, cela est vrai. Je n'ai jamais navigué, mais j'ai du moins étudié. (*A Monbartier.*) Et puis, mon cher, vous me flattez. Vouzon est une intelligence de tout premier ordre. Je ne critique que le sérieux de ses opinions et l'importance de ses travaux. Je trouve qu'il est républicain avec un trop beau titre de marquis, socialiste avec trop de fortune et homme de lettres avec trop de loisirs. A part ça, passionné pour tout ce qui est beau, généreux, intéressant et rare. Ses actes sont en perpétuelle contradiction avec ses paroles, c'est vrai, mais il est aussi sincère dans ses actes que dans ses paroles. Qu'est-ce que vous voulez de plus?

MADAME DE PUYMOREAU

Qu'il aime sa femme!

LESAULT D'AHUN

C'est fait puisqu'il le croit et qu'elle le croit.

MADAME DE PUYMOREAU

C'est égal, vous m'effrayez un peu.

LESAULT D'AHUN

Ce n'est pas mon intention...

MADAME DE PUYMOREAU

C'est qu'elle ne s'accommoderait pas de subtilités ni de nuances, celle-là !

LEBOULIN

Intransigeante ?

MADAME DE PUYMOREAU

Comme la passion.

LEBOULIN

Alors pourquoi ne s'est-elle pas mariée en blanc ?

MADAME DE PUYMOREAU

Parce qu'avant de s'appeler Mme de Vouzon elle s'appelait Mme Pérez.

MONBARTIER

Sans doute, mais est-ce qu'elle est veuve seulement ? Elle a été mariée à seize ans, m'a-t-on dit, à Pérez qui en avait cinquante-quatre, et à Santiago encore, où les années comptent double. Ce qui lui faisait cent huit ans en monnaie française !

LEBOULIN

Très riche, Pérez ?

MONBARTIER

Extrêmement.

LEBOULIN

Où a-t-il fait sa fortune?

MADAME DOISY

Vous êtes d'une indiscrétion!

LESAULT D'AHUN

Mais c'est très connu.

MONBARTIER

Allons donc!

LEBOULIN

Dans les vins?

MONBARTIER

Dans les bois?

LEBOULIN

Où ça?

LESAULT D'AHUN, *gravement.*

Pérez a fait sa fortune dans la magistrature.

(*Surprise.*)

LEBOULIN

Allons donc!

MONBARTIER

Il ne pouvait pas s'enrichir dans une carrière plus honorable.

LEBOULIN

Il vendait la justice?

MADAME DOISY

Sous un chêne?

LESAULT D'AHUN

Là-bas, c'est dans les mœurs.

MADAME DOISY

Le climat!

LESAULT D'AHUN

Un pays admirable! Et où la vie est abondante et d'un bon marché! Et les affaires faciles! Les députés y sont pour rien!...

MADAME DE PUYMOREAU

Comme tout se simplifie dans les pays chauds!

MADAME DOISY

Forcément. Avec des températures pareilles! Les consciences elles-mêmes se mettent à l'aise...

MADAME DE PUYMOREAU

Mme Pérez y a été très malheureuse?

MADAME DE LANGOIRAN

Autant qu'une femme peut l'être avec l'homme qu'elle n'aime pas.

MADAME DOISY

Ce n'est pas peu dire... Ou du moins il me semble...

MADAME DE LANGOIRAN

Ah! si elle n'avait pas eu ces bons Lornoy!

MADAME DE PUYMOREAU

Un ancien avoué, M. Lornoy?

MADAME DE LANGOIRAN

Oui. De fort braves gens, les parents d'adoption d'Henriette. Ils habitent avec elle depuis la mort de son père, qui était consul à Santiago.

LEBOULIN

Et qu'en fera le jeune ménage?

MADAME DE PUYMOREAU

Il les garde.

LEBOULIN

Et Vouzon s'accommodera d'une belle-mère?

MADAME DOISY

Elle n'est qu'adoptive.

LEBOULIN

Ce n'est pas une excuse, d'autant qu'elle a la toquade du féminisme.

MADAME DE PUYMOREAU

Comment, la toquade?

LEBOULIN

Je voulais dire la passion.

MADAME DE PUYMOREAU

La *Revue féministe*, à laquelle je m'honore de collaborer, est une très belle œuvre qui mérite le grand succès qu'elle obtient.

MADAME DOISY

Vous avez raison, Madame, et si toutes les femmes se décidaient... (*Changeant de ton.*) Ah! Voilà Mme de Vouzon...

HENRIETTE, *entrant et s'adressant à Monbartier*:

Mon mari n'est pas avec vous?

MONBARTIER

Non, Madame. Nous ne l'avons pas vu.

MADAME DOISY, *allant à elle.*

Ah! Madame, je n'ai pu vous joindre tout à l'heure, je voulais vous dire...

HENRIETTE

Embrassez-moi donc, cela vaudra bien mieux. (*Venant avec elle vers le groupe Puymoreau.*) Oui, je suis bien contente. J'avais une émotion! Et puis, on étouffait dans cette petite chapelle. (*Aux dames.*) Vous avez été bien placées au moins?

MESDAMES DE PUYMOREAU ET LANGOIRAN

Très bien!... admirablement!...

HENRIETTE

Ah! tant mieux! Enfin, tout a bien marché. Au fait, je n'en sais rien, mais tout le monde nous l'a dit. (*A Mme de Langoiran.*) Comme vous avez été gentille et affectueuse!...

Vous aviez l'air presque aussi heureuse que moi. J'ai dit à André que je me reposais d'être heureuse en vous regardant. (*Plus bas, en lui prenant le bras.*) Venez, que je vous donne notre adresse, à vous seule, pour que vous puissiez nous écrire... Monsieur de Monbartier, aidez-moi donc à retrouver André... (*Monbartier fait un signe de tête et sort.*) (*A Mme de Puymoreau, qui se lève*). Mais non, je ne veux pas que vous partiez. Attendez-nous. Encore un instant... si, si, j'y tiens... A tout à l'heure. (*Elle sort avec Mme de Langoiran.*)

MADAME DOISY

Elle est tout à fait charmante et il y a dans son élégance, dans tout elle-même, quelque chose de si personnel, de si prenant...

MADAME DE PUYMOREAU

Ah ! elle n'aime pas à moitié, celle-là ! Quel misérable, ce Pérez !

MADAME DOISY

Et elle ne s'est pas vengée ?

MADAME DE PUYMOREAU

Oh ! je ne crois pas.

LESAULT D'AHUN

Hé ! hé !

MADAME DE PUYMOREAU

Vraiment ?

LESAULT D'AHUN

Il paraîtrait... On m'a dit.. Oh ! d'ailleurs, ce serait tout à son honneur.

MADAME DOISY

Oh ! dites-nous ça !

LESAULT D'AHUN

C'est bien... délicat !

MADAME DOISY

Mais non, au contraire...

LESAULT D'AHUN

C'est ce que je voulais dire...

MADAME DE PUYMOREAU

Voyons, puisque nous sommes entre amis.

LESAULT D'AHUN

Eh bien, voilà ! Le roman s'est passé en Italie, au bord du lac de Garde, à Decenzano, où Perez avait installé sa femme en partant guerroyer dans un Venezuela ou un Caracas en vue de quelque dictature. Mme Pérez rençontra là un garçon fort distingué que nous avons tous plus ou moins connu... Morier, Henri Morier.

LEBOULIN

Morier ! Je crois bien ! Mais Morier est un ami de Vouzon !

MADAME DOISY

N'interrompez pas.

LESAULT D'AHUN

Mme Pérez n'aimait pas son mari. Elle crut qu'elle aimait

Morier. Vous entendez bien, elle crut, car ce fut une séduction, un entraînement... une sorte d'ivresse. Ce rêve ne fut pas d'ailleurs très long. Ils y mirent fin d'eux-mêmes, pour rentrer dans la vie... dans le devoir...

MADAME DOISY, *involontairement et avec regret.*

Oh !

LESAULT D'AHUN

Oui, n'est-ce pas, c'est navrant? Vous eussiez préféré la jolie turpitude? Eh bien, il n'y eut pas turpitude. Mme Pérez, sachant que son mari était parfaitement homme à la tuer s'il apprenait la faute, lui fit cette simple déclaration : « Je ne veux pas vivre coupable près de vous. J'ai eu un amant. Faites de moi ce que vous voudrez. »

MADAME DE PUYMOREAU

Et il a pardonné ?

LESAULT D'AHUN

Elle en est la preuve vivante.

MADAME DE PUYMOREAU

Et Vouzon ne sait rien ?

LESAULT D'AHUN

Non. Je suis persuadé qu'il ignore.

MADAME DOISY

Pourquoi, d'ailleurs, Mme de Vouzon l'aurait-elle renseigné ? Elle n'était responsable qu'à l'égard de son premier mari.

MADAME DE PUYMOREAU

Et Vouzon ne l'aura pas renseignée davantage sur ses relations avec Aline de Gizeuil.

MADAME DOISY

Est-ce que c'est rompu?

MADAME DE PUYMOREAU

Je crois...

LESAULT D'AHUN

Ça n'a pas paru à l'*Officiel*...

MADAME DOISY

Elle n'était pas à l'église ce matin. Ça n'a pas dû aller tout seul...

MADAME DE PUYMOREAU

A cause des lettres qu'elle aurait refusé de rendre à Vouzon, mais il paraît que c'est faux.

LESAULT D'AHUN

Enfin, ils partent ce soir.

MADAME DOISY

L'Italie?

DOISY, *survenant.*

L'Asie-Mineure... D'ailleurs Vouzon va vous le dire. Je le précède.

LESAULT D'AHUN

Dix louis, que Vouzon va nous faire une théorie sur le mariage!

ACTE PREMIER, SCÈNE PREMIÈRE

MONBARTIER

Dix louis qu'il va nous flanquer à la porte !

LESAULT D'AHUN

Après la théorie !

MONBARTIER

Avant !

LESAULT D'AHUN

Mes dix louis sont tenus ?

MONBARTIER

Banco !

VOUZON, *entrant avec Lornoy, à qui s'adressent ses premières paroles.*

Nous sommes ravis, enchantés... (*Aux autres, serrant les mains qui se tendent vers lui.*) N'est-ce pas? Nous ne pouvions vraiment pas attendre une manifestation plus sympathique !...

LEBOULIN

C'est que ça finit par emballer, la joie des autres !

LESAULT D'AHUN

On y prend part malgré soi.

VOUZON

Parbleu ! Ça n'est pas qu'on soit bon, on est content ! Ah ! mon cher d'Ahun, ça ne vous a donc rien dit, cette cérémonie? Ce sont des émotions exquises ! Vous ne les comprenez

pas Vous ne pouvez pas les comprendre, parce que vous ne voyez dans le mariage qu'une solennité sottement bourgeoise. Vous en reviendrez, et vous y viendrez...

LESAULT D'AHUN, *saisissant Monbartier.*

Écoutez donc ça, Monbartier.

VOUZON

Et vous trouverez cela très grand, très beau et très remuant, et vous trouverez très bien le maire avec son écharpe, et les garçons d'honneur, et les marches nuptiales...

LESAULT D'AHUN

Merci, cher ami, vous me faites gagner dix louis.

MONBARTIER

Que voici.

VOUZON

Comment ça?

LESAULT D'AHUN

J'avais parié que vous nous feriez une théorie sur le mariage!

VOUZON, *à d'Ahun.*

Tous mes compliments (*A Monbartier.*) de condoléance... (*A Mme de Puymoreau.*) Ah! Madame de Puymoreau... Mme Lornoy m'a exprimé le vif désir de vous connaître...

MADAME LORNOY

D'autant plus vif, Madame, que j'ai à vous remercier, pour ma revue, d'une collaboration...

MADAME DE PUYMOREAU

Oh! Madame, si accidentelle!...

MADAME LORNOY

Malheureusement, car nous avons tant besoin de talent et d'efforts!

LESAULT D'AHUN, *à Vouzon.*

Vous serez longtemps absents?

VOUZON

Deux mois, sans doute.

MADAME DOISY

Quel est donc ce prêtre qui a béni votre mariage et qui disait : « Dominous » ?

VOUZON

Ce n'est pas un prêtre...

MADAME DOISY

Comment?

VOUZON

C'est un archevêque, Monseigneur Perdrot, archevêque de Ninive et de Babylone.

LEBOULIN

Non!

VOUZON

Un archevêque *in partibus*, c'est-à-dire dont le diocèse est chimérique.

MADAME DE LANGOIRAN

Il a prononcé un très beau discours!

VOUZON

Admirable.

MADAME LORNOY

Discutable.

VOUZON

Qu'a-t-il dit?

MADAME DE PUYMOREAU

Que la franchise sans réserves était une condition indispensable à l'union parfaite entre époux.

VOUZON

L'archevêque de Ninive lit donc la *Revue féministe*? Il a pris pour thèse la question même que vous posez à nos lecteurs.

MADAME LORNOY

La mienne est plus spéciale. Elle ne concerne que le passé.

VOUZON

Il ne peut être question que du passé, et je trouve cette prétention inadmissible. La franchise est comme la loi. Elle n'a pas d'effet rétroactif, n'est-ce pas d'Ahun? (*Lui prenant le bras.*) D'Epanvilliers vous réclame. Vous aussi, Leboulin.

MADAME LORNOY, *le retenant.*

Et vous admettez facilement que l'homme ne doit pas compte à la femme de son passé?

VOUZON

C'est donc une interview?

MADAME LORNOY

Pour la revue...

LORNOY

Voici le calepin.

VOUZON, *dictant.*

Eh bien... Parce qu'il serait cruel ou dangereux d'attrister ou d'anéantir, dans la plupart des cas, des illusions nécessaires — point et virgule; ensuite, parce que ce passé n'appartient ni à l'un ni à l'autre, qu'il est, en quelque sorte, une propriété sous séquestre, et que les amants, sont de tous les fonctionnaires, les moins dispensés du secret professionnel... Un point. Et maintenant...

MADAME LORNOY, *le retenant.*

Un mot encore. Et la femme?...

VOUZON

La femme a droit au silence sur son passé, comme l'homme, ni plus, ni moins.

MADAME LORNOY

Vous admettez l'égalité?

VOUZON

Absolue.

UN DOMESTIQUE, *à Vouzon.*

Mme la marquise...

VOUZON, *l'interrompant.*

Oui, oui, je sais... (*Aux autres.*) D'Epanvilliers qui repart ce soir désire vous dire quelques mots de la part du Prince... L'heure de la conspiration a sonné.

LEBOULIN

Nous vous suivons.

MADAME DE LANGOIRAN

Et nous, nous vous disons au revoir.

(*Salutations : « A bientôt, au revoir, compliments. ». Mmes de Langoiran et Doisy s'en vont.*)

VOUZON

Venez-vous, Monsieur Lornoy?

MADAME LORNOY, *bas à son mari.*

J'ai à vous parler... (*A Vouzon.*) Non, laissez-moi mon mari... Nous garderons votre porte.

LORNOY

Nous serons les concierges de la conspiration.

SCÈNE II

Mme LORNOY, M. LORNOY

MADAME LORNOY

Vous avez entendu?...

LORNOY

Ce qu'a dit André? La femme a droit au silence sur son passé?... Peuh!

(*Un domestique entre et remet la correspondance à Lornoy.*)

MADAME LORNOY, *dès le domestique sorti.*

- Eh bien, reconnaissez-vous que j'avais raison? Croyez-vous encore qu'Henriette devait parler ?

LORNOY, *triant les lettres.*

Mais non ! Mais non ! Et puis, ce qui est fait est fait... Ils sont heureux... c'est l'essentiel...

MADAME LORNOY

Mais, vous ne conviendrez pas que j'ai eu raison.

LORNOY

Mais si ! Mais si ! Seulement... (*Changeant de ton*). Ce sont des lettres pour la revue...

MADAME LORNOY

Seulement quoi ?

LORNOY, *en décachetant une lettre.*

Seulement le silence a-t-il été prudent? Tu juges avec l'autorité de Mme de Staël, et moi je raisonne comme une vieille bête d'avoué, qui sait, tout de même, comment se défont les mariages et qui n'en connaît pas beaucoup ayant résisté à l'incertitude de la dot et à la déloyauté du capital.

MADAME LORNOY

Et vous eussiez trouvé très équitable d'obliger Henriette

d'avouer Morier, qui n'existe plus pour elle depuis trois ans, et de dispenser André d'avouer Mme de Gizeuil, qui était sa maîtresse... hier?

LORNOY

Mais pas du tout. J'entendais l'obligation réciproque. C'était pour moi la plus sûre sauvegarde contre l'imprévu... Qui sait? Mme de Gizeuil existe. Elle est même très vivante. Henriette et elle se rencontreront. C'est un contact fâcheux... Et Morier, il n'est pas mort, que je sache. Il a été des premiers à t'écrire lors de la fondation de la revue. Il voyage. Nous ne savons où il est. Mais enfin, il appartient à un monde qui n'est pas si éloigné de celui d'André! Ils peuvent être mis en présence... Ah! ce n'est pas impossible, un événement quelconque, je ne sais quoi, peut apprendre à Vouzon ce qu'il ignore.

MADAME LORNOY

Ce sont là, d'abord, des suppositions invraisemblables...

LORNOY

C'est la vie! (*Décachetant.*) Tiens, un anti-féministe résolu qui répond à ta question... (*Il lit.*) « La femme doit avouer, et, s'il y a lieu, l'homme doit châtier. » Signé : « Thomas, ex-capitaine de gendarmerie. »

MADAME LORNOY

Eh bien, quoi qu'il arrive, je ne me reprocherai jamais ce que j'ai fait. Henriette a expié courageusement et cruellement. J'ai jugé qu'elle avait assez souffert pour avoir le droit d'être heureuse, et je me félicite d'avoir su l'empêcher de faire l'aveu d'une faute pour laquelle il n'appartient plus à personne de l'absoudre ou de la condamner...

LORNOY

Oui ! oui ! Assurément ! Et puis ne pensons plus à cela... Une lettre de Londres. J'ai déjà vu cette écriture...

MADAME LORNOY

Alors, tu me donnes raison ?

LORNOY, *décachetant.*

De tout mon cœur... (*Il lit.*) Oh ! écoute... « Madame, permettez-moi de répondre ces deux lignes à la question que vous formulez dans votre revue : — « La femme doit le silence à elle-même, à celui qu'elle aime, et à celui qu'elle aima ».

MADAME LORNOY

Et c'est signé ?

LORNOY

Henry Morier.

MADAME LORNOY, *vivement.*

Cachez cette lettre.

(*Vouzon et Henriette traversent la scène, accompagnant le duc d'Epanvilliers avec d'Ahun, Leboulin et Mme de Puymoreau.*)

HENRIETTE

Et veuillez bien remercier, Monseigneur, de son attention si bienveillante...

VOUZON, *à d'Epanvilliers qui ne cesse de s'incliner.*

Et affirmez-lui bien que mes sentiments républicains ne vont pas jusqu'à m'interdire la chasse, même royale...

(*Salutations sur la porte.*)

SCÈNE III

VOUZON, HENRIETTE, Mme LORNOY, LORNOY

HENRIETTE, *riant, à Vouzon.*

C'est vrai, vous le leur avez dit?

VOUZON

L'Asie-Mineure...

HENRIETTE

Je n'y comprenais plus rien. On me félicitait du beau voyage... (*Aux Lornoy.*) André qui a répandu le bruit que nous partions pour l'Asie-Mineure.

VOUZON

Il faut se défendre.

LORNOY

C'est-à-dire que vous ne nous retenez plus.

VOUZON ET HENRIETTE

Oh!

LORNOY

Il n'y a pas de « Oh! » (*A sa femme, l'arrachant des bras d'Henriette.*) Allons, allons, si tu crois que tu te fais regretter...

MADAME LORNOY

Ma chérie, c'est la première fois que nous nous séparons.

LORNOY

Gaîment! gaîment! (*A Vouzon.*) Nous avons votre adresse : Château de Hanoët, près Lannion, Côtes-du-Nord. Vous partez ce soir à dix heures... Surtout n'écrivez pas.

VOUZON, *en les accompagnant.*

Comptez sur nous.

LORNOY, *entraînant sa femme suivie d'Henriette et de Vouzon.*

Et nous, ce soir, nous dînerons au cabaret... Allons! allons! Gaîment! gaîment!

SCÈNE IV

HENRIETTE, VOUZON

HENRIETTE, *riant.*

Si vous n'avez pas dit vingt fois : « Comptez sur nous! »...

VOUZON

On ne sait plus ce que l'on dit...

HENRIETTE

Vous m'aimez?

VOUZON, *lui prenant les mains.*

Si je vous aime!... Ah! pendant que j'y pense... (*Il retire de son porte-cartes une feuille de papier qu'il parcourt du regard.*)

HENRIETTE

Oh ! comme vous avez dit ça !

VOUZON

Ma chérie, c'est vrai, je vous l'ai dit très mal, mais je le pense si bien... (*Lisant.*) « Envoyer pour changement de frein, automobile. » C'est fait.

HENRIETTE

Qu'est-ce que vous lisez donc ?

VOUZON

La liste des mille choses... avant notre départ (*Lisant :*) « Télégraphier au garde »... C'est fait... pour les chevaux... C'est fait.

HENRIETTE

Oh ! une minute ! Je n'en peux plus. Je suis tout étourdie. J'ai encore des orgues dans les oreilles. Et cet archevêque qui n'en finissait plus !...

VOUZON

Et qui n'a d'ailleurs aucun talent.

HENRIETTE

Et toute cette agitation ! Ces embrassades, ces chuchotements de potins ! Ce bruit d'assiettes et de verres, ah ! Enfin ! sentir que le silence s'est fait autour de nous ! Vous ne trouvez pas ça délicieux ?

VOUZON

Mais non, parce que nous ne sommes pas encore seuls.

HENRIETTE

Comment?

VOUZON

Ici, je ne dis pas; mais au dehors, on parle de nous, on s'occupe de nous. Savez-vous ce que nous sommes actuellement? Nous sommes l'événement parisien, le plat du jour des gazettes mondaines. A l'heure qu'il est, des reporters qui signent « Pâquerette » ou « Pervenche » et qui sont des vieillards désenchantés, fourbissent des articles d'une élégance douteuse, mais d'une sûre perfidie. Alors, n'est-ce pas, cette pensée m'importune, et c'est parce que je vous aime avec une infinie tendresse que je suis impatient de vous emporter avec moi, de vous avoir bien à moi...

HENRIETTE

Oh! ce n'est pas les reporters. Vous avez quelque chose qui vous tourmente.

VOUZON

Moi?

HENRIETTE

Oui, j'en suis certaine. Vous ne pouvez pas vous figurer ce que vous avez été distrait ce matin! Vous ne teniez pas en place. Vous retourniez la tête à chaque instant. Vous avez failli prendre de l'argent dans l'aumônière d'une quêteuse. Je vous assure que vous n'y étiez pas du tout.

VOUZON

Vraiment? Mais c'est incroyable! L'émotion... à moins que je fusse un peu préoccupé du silence de mon frère...

HENRIETTE

Ah! vous voyez bien. Il fallait me le dire tout de suite.

VOUZON

Philippe a terminé ses explorations au Niger. Il est au Sénégal depuis un mois, comme vous le savez. J'attendais aujourd'hui une dépêche qui n'est pas venue. Mais enfin, il n'y avait pas de quoi perdre la tête; et de là à prendre de l'argent à une quêteuse! Non, je crois plutôt que c'est cette foule...

HENRIETTE

Ah! je vous l'avais bien dit! Pourquoi n'avez-vous pas voulu de ma petite chapelle au bord de la mer, sur la côte de Bretagne, avec quatre bons amis qu'on aurait priés de s'en retourner par le premier train? Ce n'était pas gentil, ça?

VOUZON

Pas pour les quatre amis!

HENRIETTE

Mais pour nous! c'était l'essentiel. Vous allez me donner la migraine à tournoyer comme vous faites! Allons, asseyez-vous là une minute.

VOUZON

C'est que nous avons encore mille choses...

HENRIETTE

Mais puisque tout est prêt, et que nous ne partons qu'à dix heures! On a sept heures devant soi! Vraiment, ça finirait par devenir inquiétant! Ça prend la tournure d'une évasion. Vous n'allez pas me faire descendre par la fenêtre, au moins?

VOUZON, *s'asseyant près d'elle.*

C'est vrai, c'est absurde; mais c'est de la joie! Et je vou-

drais que nous soyons partis, que nous soyons déjà seuls parmi les merveilleux paysages que j'ai rêvés pour vous

HENRIETTE

Il vous faut donc des paysages? Moi, je ne suis pas si difficile. Il me faut vous, n'importe où. La foule ne m'effraie pas. Je serai seule avec vous partout, dans le monde, au théâtre, et, tout à l'heure, à l'église, je me sentais si seule avec vous que j'ai failli vous dire les choses les plus douces, mais j'ai relevé la tête... et le Suisse m'a fait peur...

VOUZON

Je vous adore...

HENRIETTE

Est-ce bien sûr?

VOUZON

Vous en doutez?

HENRIETTE

Et si j'en doutais?

VOUZON

Vous vous mentiriez à vous-même parce que c'est impossible, parce que vous ne pouvez pas plus douter de moi que je ne peux douter de vous. Comment! je ne vis que du seul bonheur de me savoir aimé par vous, et vous le savez. Je n'ai eu d'autre rêve que celui qui se réalise aujourd'hui, vous le savez. Vous êtes toute mon âme, toute ma conscience, toute ma vie, et vous le savez. Et quand je dis que je vous adore, vous me répondez : « En êtes-vous bien

sûr? » Vous l'avez dit. Vous avez beau sourire. Vous l'avez dit. Et c'est plus qu'une injure, c'est un blasphème. Vous me devez des excuses. Je les exige... avec l'humilité la plus profonde, et je les attends avec la plus tendre anxiété.

HENRIETTE, *lui tendant les mains.*

Eh bien, les voilà, et de tout cœur. Je vous les dois bien, car je vous aime comme vous m'aimez.

VOUZON

Ma chérie!...

HENRIETTE

Je suis très heureuse... jusqu'à être toute tremblante de joie, comme on tremble de peur, et je suis si heureuse que je me sens un peu folle, et alors je m'en prends à vous.

VOUZON

Vous n'êtes pas jalouse?

HENRIETTE

Pourquoi le serais-je? Il faudrait que je puisse douter de votre sincérité, et je n'en doute pas plus que de la mienne.

VOUZON

A la bonne heure!

HENRIETTE

Seulement, prenez garde. Quand vous m'affirmez que je suis toute votre pensée, toute votre âme, je ne me dis pas que ce n'est là, peut-être, qu'une façon de parler, je crois que c'est la vérité même et je ne vous pardonnerais pas le plus léger démenti.

VOUZON

Vous vous vengeriez?

HENRIETTE

Non. Ce serait fini, tout simplement.

VOUZON

Fini?

HENRIETTE

Oui. Ce serait, entre nous... le nuage. Vous ne savez pas ce que c'est que mon nuage? C'est un phénomène qui m'est particulier. Je l'ai déjà éprouvé en amitié. Je ne supporte pas la déception. Si elle me venait de vous, eh bien ce serait, entre nous, le nuage, un vrai nuage qui brouillerait, à l'instant même, ma vision, qui vous cacherait à mes yeux, dans lequel vous disparaîtriez, pour toujours... comme on meurt...

VOUZON

Mais les nuages se dissipent!

HENRIETTE

Celui-là reste.

VOUZON

Il ne viendra pas, je vous en réponds.

HENRIETTE

J'en suis sûre. Et je veux vous prouver toute ma confiance. Vous rappelez-vous, chez les d'Ossun, la fête japonaise, cette fête de bienfaisance où l'on était si gai?

VOUZON

A l'occasion du sinistre de Raguse...

HENRIETTE

C'est ça...

VOUZON

Je crois bien, que je me la rappelle! Je vous vois avec vos cheveux relevés et vos yeux relevés aussi, et vous aviez un charme si spécial, si joliment menu! Vous ne parliez pas, vous gazouilliez comme un oiseau qui aurait de l'esprit.

HENRIETTE

Nous avons passé près de deux heures à gazouiller... à causer sous un palmier. Je croyais qu'on n'avait pas fait attention à nous. Eh bien, le lendemain, je recevais, haut comme ça, de lettres et de petits bleus. Vous savez, de ces lettres écrites en majuscules et que leurs auteurs s'excusent de ne pouvoir signer.

VOUZON

Vous avez compris d'où ça venait?

HENRIETTE

Je ne m'en suis pas préoccupée. J'ai pensé que c'étaient des personnes modestes qui se cachaient pour faire le mal.

VOUZON

Vous n'avez pas eu la curiosité de lire?

HENRIETTE

J'en ai parcouru trois ou quatre.

VOUZON

Qu'est-ce qu'on vous révélait? Que j'avais des maîtresses?

HENRIETTE

Une seule.

VOUZON

Et on la désignait?

HENRIETTE

La comtesse Aline de Gizeuil.

VOUZON

Et vous avez cru?...

HENRIETTE

En vous seul.

VOUZON

Ah! c'est très bien! C'est très bien!

HENRIETTE

Eh bien, non, ça n'est pas bien, parce que ça n'est pas tout à fait vrai. La vérité est que j'ai souffert affreusement, toute une nuit. Je voulais vous le dire, exiger une explication. J'étais décidée. Justement vous deviez venir le lendemain. Vous êtes venu, nous nous sommes trouvés seuls...

VOUZON

Eh bien?

HENRIETTE

Je n'y ai plus pensé.

VOUZON, *l'attirant à lui.*

Ah ! je t'aime !... je t'aime !... (*Un domestique entre, un large bouquet à la main; séparation brusque; se levant et allant vers le domestique.*) Qu'est-ce que c'est ?...

LE DOMESTIQUE, *présentant le bouquet, voix discrète.*

Ce sont les jeunes gens du quartier...

VOUZON

Ah ! bien... (*A Henriette.*) C'est la jeunesse du quartier de l'Étoile qui nous félicite.

HENRIETTE

Une charmante attention...

VOUZON

Et si désintéressée ! (*Tendant un billet au domestique.*) Remettez-leur ceci. (*Revenant à Henriette.*) C'est insupportable ! c'est maintenant la jeunesse, tout à l'heure les vieillards, puis les asiles, les orphelinats !...

HENRIETTE, *se levant.*

Bien sûr, c'est l'invasion. Partons tout de suite, il doit y avoir un train.

VOUZON

Comme ça ?... Vous, dans cette toilette et moi, en redingote ?

HENRIETTE

Il y a des manteaux... Qu'est-ce que ça fait ?

(*Le timbre de l'hôtel sonne deux fois.*)

VOUZON

Allons bon ! Une visite.

HENRIETTE

Et elle est pour moi.

VOUZON

Filons.

HENRIETTE

Et rapidement ! (*Quelques pas. Henriette arrêtant Vouzon.*) C'est Marcelle, je suis sûre que c'est Marcelle, Mme d'Argency. Elle m'a écrit qu'elle ne pourrait venir que très tard...

VOUZON

Qu'importe !

HENRIETTE

Non, on ne peut pas.... c'est une amie.

VOUZON

Raison de plus.

HENRIETTE

Non, je lui ai promis. Il faut. Écoutez... Recevez-la pour moi.

VOUZON

Mais non, elle comprendra.

HENRIETTE

Si ! je vous en prie. J'y tiens. Dites-lui que je m'habille, que nous partons à l'instant.

VOUZON

D'ailleurs, ça ne doit pas être elle. On ne reçoit pas avec empressement.

HENRIETTE

C'est peut-être une délégation.

VOUZON

Oh ! alors.

HENRIETTE

C'est entendu, je cours m'habiller... Vite les adieux. Vous penserez à moi ? Tout le temps ? c'est juré ?... (*Elle sort en lui envoyant des baisers.*)

LE MAITRE D'HOTEL, *interrogatif, au moment où Vouzon regarde sa montre.*

Mme la comtesse de Gizeuil.

VOUZON, *distrait et lâchant sa montre qu'il rattrape.*

Je n'y suis pas.

LE MAITRE D'HOTEL

Mme la comtesse a tant insisté.

ALINE, *voix par la porte entr'ouverte.*

Une poignée de main à travers la porte, et je m'en vais...

VOUZON, *allant au-devant d'elle, et lui ouvrant la porte par où disparaît le maître d'hôtel.*

Mais non, mais non, je vous en prie, c'est une trop aimable surprise...

SCÈNE VI

ALINE, VOUZON

ALINE, *entrant.*

C'est impardonnable !

VOUZON

Pas du tout.

ALINE

Mais si ! c'est de la dernière inconvenance. Vous savez mon horreur de la foule. J'ai attendu pour éviter l'encombrement, et je me suis mise ridiculement en retard... Mme de Vouzon n'est pas là ? Je ne pourrai pas la voir ?

VOUZON

Elle va être aux regrets...

ALINE

Oh ! et moi, je suis navrée. J'espérais pourtant bien trouver encore quelques retardataires. Quand on m'a dit que vous étiez tous les deux seuls, j'ai voulu me sauver bien vite en vous laissant ma carte, et puis j'ai pensé que mon abstention... Enfin, j'ai forcé la consigne... Vraiment je ne pourrai pas voir Mme de Vouzon ?

VOUZON

Elle fait ses derniers préparatifs de départ.

ALINE

Et, naturellement, il lui serait impossible de se déranger...

VOUZON

Elle en sera désolée... Mais tout à fait impossible... Vous auriez voulu lui parler ?

ALINE, *vivement.*

Non... non... Au contraire...

VOUZON

Comment ?

ALINE

Nous sommes seuls ?

VOUZON

Dans une solitude... relative.

ALINE

Vous me comprenez? Je peux vous parler ?

VOUZON

Oui.

ALINE

Alors je vais vous dire le vrai motif et le véritable objet de ma visite. Mais approchez-vous donc. Vous avez l'air d'avoir peur.

VOUZON

Par exemple !

ALINE

Vous m'aviez réclamé quelques-unes de vos lettres. J'avais refusé de vous les rendre. J'ai réfléchi. Je vous les

apporte. Les voici. (*Elle retire de son manchon le paquet, qu'elle tend à Vouzon.*)

VOUZON

Ah! c'est charmant! c'est tout à fait charmant! c'est d'une délicatesse, oh! je savais bien que je pouvais compter... Je ne suis pas surpris, mais je ne peux pas vous dire combien je suis touché... c'est charmant! Asseyez-vous donc, je vous en prie...

ALINE

Je suis un peu pressée...

VOUZON

Oh! vous avez bien une minute...

ALINE

Une seule. (*S'asseyant.*) Vous savez que ça n'a pas été tout seul. J'avais la faiblesse d'y tenir, à ces lettres. Je me suis débattue.

VOUZON

Mais vous êtes une vaillante!

ALINE

Je n'ai pu me décider qu'au dernier moment. J'ai pensé que vous alliez quitter Paris, aujourd'hui même, et comme je sais qu'il vous faut des joies complètes...

VOUZON

Ah! comme vous me connaissez!

ALINE

Je n'ai pas voulu vous laisser partir sans vous avoir ras-

suré. Et c'est mon hésitation qui a été la cause de mon retard. Enfin, c'est fait, n'en parlons plus.

VOUZON

Mais si, au contraire, parlons-en, parce que c'est très bien...

ALINE

Au fond, c'est très simple...

VOUZON

Précisément ?

ALINE

Donnez-moi plutôt des nouvelles. Tout s'est bien passé ?

VOUZON

Admirablement !

ALINE

Vous êtes content?...

VOUZON

Ravi.

ALINE

Votre femme est exquise !

VOUZON

N'est-ce pas ?

ALINE

Je l'ai rencontrée avant-hier chez les Sazigny. Elle vous l'a dit?... Elle m'a si entièrement charmée que, sans le savoir, elle n'est pas étrangère à ma démarche.

VOUZON

Vraiment?

ALINE

Oui, elle m'est très sympathique. Elle est élégante, spirituelle... Vous en ferez une marquise délicieuse... Et le meilleur compliment que je puisse vous exprimer, c'est que vous ne la méritez pas.

VOUZON

Oh! je ne m'exagère pas mes mérites...

ALINE

Non, seulement, prenez garde. Vous n'avez pas, j'en suis sûre, la même façon d'envisager le mariage. Pour elle, c'est l'amour.

VOUZON

Et bien, et pour moi?

ALINE

C'est aussi l'amour.

VOUZON

A la bonne heure!

ALINE

Mais avec tant de fantaisie!

VOUZON

Quelle erreur!

ALINE, *se levant.*

Enfin, vous êtes content, c'est le principal.

VOUZON

Oui, je suis content, très content...

ALINE

Moi aussi.

VOUZON

Et puis, maintenant, on pourra se rencontrer, se regarder, se sourire. On est sans peur et sans reproche... Voulez-vous attendre ma femme? Elle serait enchantée.

ALINE

Il faut que je m'en aille.

VOUZON

Et nous n'avons pas parlé de vous! Qu'est-ce que vous allez faire?... Quels sont vos projets?

ALINE

Oh! mes projets! Je sais que je vais passer un mois en Écosse. Ça, c'est décidé.

VOUZON

Vous partez bientôt?

ALINE

Après-demain.

VOUZON

Et... seule?

ALINE

Dans une solitude... relative...

VOUZON

Ah!... on peut être indiscret?

ALINE

Tant que vous voudrez.

VOUZON

Qui vous accompagne?

ALINE

Durangy.

VOUZON

Durangy? Quelle idée!

ALINE

Pourquoi?

VOUZON

Je ne sais pas... ça me paraît un singulier choix...

ALINE

Mais non.

VOUZON

Enfin... (*Un temps.*) Vous ne savez peut-être pas qu'il y a une vilaine histoire sur Durangy?

ALINE

Une calomnie.

VOUZON

Ah! pardon, il ne faut pas dire une calomnie.

ALINE

Vous avez été témoin?

VOUZON

Pas précisément, mais d'Oisel...

ALINE

Ce n'est pas la même chose...

VOUZON

Mais voyons! à Aix... en pleine salle de jeu... c'est bien connu. Ce que je vous dis-là, c'est pour vous renseigner. Je considère que c'est un devoir...

ALINE

Croyez-vous?

VOUZON

Mais sans doute. Vous en ferez ce que vous voudrez. Vous voilà prévenue. Je n'ai plus le droit d'insister... C'est égal, je ne m'explique pas ce choix... J'aurais compris Larmier... Rigal... d'Oisel, tenez, d'Oisel, mais tout le monde, j'aurais compris tout le monde...

ALINE

Vous me flattez...

VOUZON

Oui, tout le monde plutôt que Durangy.

ALINE

Durangy est amusant.

VOUZON

Amusant?... Non, ne dites pas ça... Comment, vous si fine, Durangy vous amuse?

ALINE

Il ne me déplaît pas.

VOUZON

Non, je ne peux pas vous croire. Mais vous le connaissez, pourtant, un pauvre esprit à qui l'on fait l'aumône du rire... quelquefois, par faiblesse, parce qu'il faut que tout le monde vive... C'est l'amuseur pour cafés de nuit, et il ne lui manque que des boutons lumineux au plastron.

ALINE

Vous l'arrangez!

VOUZON

Mais non, je le flatte, je vous assure, car au physique comme au... moral, si j'ose dire, il ne s'élève guère au-dessus du camelot... et encore... du camelot ancien modèle. Il date au moins du Seize Mai. Enfin, s'il vous plaît ainsi... je n'ai rien à dire... je n'ai pas le droit... je vous demande même pardon de m'être laisser aller à quelques critiques...

ALINE

Oh! si légères! C'est d'ailleurs moi qui ai tort de bavarder...

VOUZON

Mais non, au contraire...

ALINE

C'est qu'il est très tard...

VOUZON

Allons, je ne vous retiens pas... et je suis enchanté de vous voir si joliment en train...

ALINE

Je me suis fait une raison. Je suis très gaie.

VOUZON

Tant mieux!... tant mieux!...

ALINE

Vous me dites ça d'un air sinistre!

VOUZON

Je ne suis pas sinistre. Pourquoi voulez-vous que je sois sinistre? Ce que vous venez de me dire m'attriste un peu, voilà tout. J'étais tout joyeux, il n'y a qu'un instant, mais c'est comme ça, c'est régulier, il n'y a pas de joie complète pour moi.

ALINE

Vous ne vous faites pas à l'idée de ne pas me laisser inconsolable.

VOUZON

Je ne me fais pas facilement à l'idée de vous savoir consolée par Durangy, ça, je l'avoue, mais ce regret n'exclut pas la loyauté de notre rupture ni la sincérité de mes sentiments à l'égard de ma femme... ce n'est qu'un regret...

ALINE

Absolument injuste.

VOUZON

C'est possible. Vous pouvez, d'ailleurs, me répondre que cela ne me regarde plus. C'est la vérité (*La reconduisant.*) Et vous devez faire un long séjour?

ALINE

Six semaines... deux mois...

VOUZON

Vous m'aviez dit un mois...

ALINE

Nous irons peut-être, au retour, jusqu'en Grèce.

VOUZON

Et pourquoi pas en Orient?

ALINE

Je ne dis pas non.

VOUZON

Parbleu!

ALINE

Allons! cette fois, je me sauve. (*Lui tendant la main.*). Adieu et bonne chance...

VOUZON

Aline...

ALINE

Adieu!

VOUZON

Ne faites pas ça, ne partez pas avec Durangy...

ALINE

Vous êtes fou! Laissez-moi donc tranquille.

VOUZON

Croyez-moi, je vous assure, c'est mal... c'est vous compromettre vilainement...

ALINE

Je sais ce que j'ai à faire!

VOUZON

Vous ne pouvez pas... C'est pour vous que je le dis, je vous assure... c'est impossible... (*L'attirant à lui tout à coup.*) Non, non, je ne veux pas!

ALINE

Mais laissez-moi, laissez-moi donc... Ah! (*Elle se dégage vivement, et va au-devant d'Henriette qui vient d'entrer.*) Madame, j'étais désolée de partir sans vous avoir exprimé toute la vive part que je prends...

HENRIETTE

Ne vous donnez pas la peine, Madame, votre présence m'a renseignée...

ALINE

Je vous sais au moment de votre départ. (*Se troublant sous le regard et le silence d'Henriette.*) Et je m'en voudrais de prolonger une visite... Je vous renouvelle tous mes souhaits... Adieu, Madame. (*A Vouzon.*). Au revoir. (*Au moment où Vouzon, qui vient d'accompagner Aline quelques pas, rentre en scène, il se trouve en présence du maître d'hôtel précédant les domestiques qui emportent les malles.*

LE MAITRE D'HOTEL

Le train est à dix heures cinquante.

VOUZON, *au maître d'hôtel.*

Je vous recommande...

HENRIETTE

Remportez tout cela, nous ne partons pas ce soir. (*Mouvement.*) Faites ce que je vous dis.

(*Les domestiques remportent les malles, et, dès qu'ils sont sortis, Henriette se laisse tomber sur un siège, écrasée, la tête cachée dans ses mains.*)

SCÈNE VI

HENRIETTE, VOUZON

VOUZON, *courant à elle.*

Henriette? Qu'est-ce que c'est? Qu'avez-vous!

HENRIETTE

Laissez-moi, laissez-moi. Je vous défends de m'approcher.

VOUZON

Vous vous êtes trompée. Je vous le jure. (*Il veut lui prendre les mains.*)

HENRIETTE

Laissez-moi. Je vous défends de me toucher...

VOUZON

Mais non, écoutez-moi, je vous en supplie, écoutez-moi.

HENRIETTE

Rien, je ne veux rien entendre...

VOUZON

Mme de Gizeuil n'est pas ma maîtresse.

HENRIETTE

C'est inutile.

VOUZON

Il faut que vous m'entendiez, c'est la vérité. Elle n'est pas ma maîtresse. Je vous le jure sur l'honneur.

HENRIETTE, *se redressant.*

Ah ! taisez-vous ! c'est encore plus atroce ! Et vous osez la désavouer ? Mais qu'est-ce que vous faites là ? Qu'est-ce que vous attendez ? Votre place est près d'elle ! Allez, allez, mais allez donc ! (*Elle retombe brisée.*)

VOUZON

Henriette !

HENRIETTE

Ah ! mais c'est donc vrai ? Je ne suis pas folle ?... Je n'ai pas rêvé ? J'ai bien vu ? Ah ! C'est trop impitoyable ! Je vous ai donc fait du mal ! Vous vous vengez ? Qu'est-ce que je vous ai fait ? Répondez-moi... Vous aviez une raison ? Qu'est-ce que je vous ai fait ? Qu'est-ce que je vous ai donc fait ?

VOUZON

Mais rien. Laissez-moi vous expliquer...

HENRIETTE

Oh ! c'est bien inutile...

VOUZON

Mon seul tort a été de ne pas vous apprendre quelles relations avaient existé entre Mme de Gizeuil et moi... Et encore, non, je n'en avais pas le droit... Non !... Ecoutez-moi. Je vous en prie. Voici ce qui s'est passé... Mme de Gizeuil avait accepté notre rupture. Elle l'avait si bien acceptée qu'elle me rapportait mes lettres... (*Désignant son portefeuille.*) Ces lettres-là qu'elle m'a remises. C'était donc fini et bien fini. Seulement elle m'a annoncé qu'elle allait voyager en Ecosse en compagnie d'un homme dont elle ignore la réputation détestable, qui est taré, qui est un véritable danger pour elle. J'ai fait, en somme, ce qu'un étranger aurait fait à ma place. J'ai voulu la prévenir. Elle a refusé de me croire. J'ai insisté...

HENRIETTE

Et vous l'avez prise dans vos bras !...

VOUZON

Mais c'est faux ! Je vous assure que c'est faux. Je l'ai exhortée à se méfier de cet homme. Je l'ai pressée de renoncer à ce projet. J'ai eu, vers elle, dans la vivacité de la discussion, oui, c'est vrai, j'ai eu vers elle un mouvement irréfléchi, involontaire, mais sur la signification duquel vous vous êtes méprise, je vous le certifie, je vous en donne ma parole d'honneur... Voyons, comment avez-vous pu croire ?... Pour qui me prenez-vous ?

HENRIETTE

Pour ce que vous êtes, pour un homme comme tant

d'autres, affranchi de scrupules, ne croyant à rien et trouvant très simple, très amusant d'être aimé par sa maîtresse et par sa femme, de tromper l'une avec l'autre et de ne compter qu'avec son plaisir et sa fantaisie. Ce n'est pas un cas de folie, ça n'est ni original, ni nouveau. Et puis, quand même vous m'auriez dit la vérité, oui, quand même? Vous avouez que vous avez voulu défendre cette femme, la préserver d'un danger... Vous ne voyez donc plus clair en vous-même? Vous ne savez pas ce que c'est que cette sollicitude? Et il faut que ce soit moi qui vous l'apprenne? Mais vous l'aimez, n'en doutez pas, vous l'aimez. D'ailleurs, vous le savez fort bien. Ayez donc le courage de le reconnaître, vous l'aimez...

VOUZON

Je vous le jure.

HENRIÉTTE

Ne jurez donc pas tant, c'est bien inutile !...

VOUZON

Je pouvais vous mentir! Je pouvais trouver une explication.

HENRIETTE

Il fallait la trouver! Je vous aurais cru, je n'étais pas difficile! Et vous allez inventer des susceptibilités, une psychologie spéciale, l'adultère par imprudence ou par bienveillance! Et tout ça pour m'apprendre que ce n'est pas fini, car vous avez beau chercher des nuances, c'est cela et pas autre chose... Ah! c'est atroce! et c'est inexplicable, car ça n'arrive pas ainsi ces choses-là. On n'y met pas cette cruauté! Et moi qui m'étais reprise à espérer quand même!... Car vous ne savez pas ce que je souffre. Vous ne savez pas ce qui s'est brisé en moi. Vous ne pouvez pas le savoir...

VOUZON

Henriette!

HENRIETTE

Ah! non, ne me parlez plus. Laissez-moi tranquille. C'est fini, voyez-vous, c'est fini. (*Au domestique qu'elle a sonné et qui remet un télégramme à Vouzon.*) Priez Mme Lornoy de descendre ici tout de suite. (*Et comme le domestique sort*). Non, laissez Mme Lornoy... (*A Vouzon.*) Ce qui nous reste à faire est simple et je n'ai besoin de personne pour me plaindre ou pour me conseiller. Nous allons nous séparer...

VOUZON

Devenir étrangers l'un à l'autre?... Pour toujours? Mais c'est impossible!

HENRIETTE

Vous l'avez voulu.

VOUZON

Ne dites pas cela. C'est impossible. Cette séparation ne pourrait être qu'une épreuve.

HENRIETTE

Nous n'avons plus rien à espérer.

VOUZON

Vous ne pouvez pas faire cela, Henriette, vous réfléchirez, vous ne serez pas insensible... Tenez, écoutez, c'est mon frère. (*Il lit tout haut, et, tandis qu'il lit, Henriette, dès les premiers mots, s'éloigne en sanglotant vers la porte et sort.*) « Suis avec vous. Prends part fraternelle à votre

immense bonheur et suis joyeux de votre chère union. Ne serai à Paris avant deux mois, hélas! mais vous suivrai par pensée... »

(*Le rideau tombe pendant que Vouzon continue de lire.*)

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

CHEZ LES LORMOY

Une villa sur la côte normande entre Honfleur et Trouville. Un salon. Portes à droite et à gauche. Porte au fond. A droite, une grande baie ouverte par où l'on a vue sur le large. Après déjeuner. Le café.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME LORNOY, LORNOY

LORNOY, *tendant sa tasse à Mme Lornoy.*

Enfin, si je t'avais écoutée, nous serions à l'heure qu'il est en Bretagne, et par un joli temps! J'ai des nouvelles de Dinard. La pluie et le brouillard depuis trois semaines! Tandis qu'ici... Regarde-moi ce ciel. Si on se croirait sur la côte normande! C'est la Provence.

MADAME LORNOY, *versant le café.*

Pourvu que cela dure.

LORNOY

Mais oui! Je t'en réponds. Je le demandais ce matin

même au jardinier. Tu sais qu'il se trompe rarement. Il est normand, eh bien, quoique normand, il a été tout ce qu'il y a de plus affirmatif. Je lui disais : « Ça va-t-il durer ce beau temps? » Il m'a répondu : « Ça se pourrait bien ». C'est comme s'il m'avait dit : « Vous avez deux mois de soleil... » Je savais ce qu'il fallait à Henriette...

MADAME LORNOY

Moi, j'aurais voulu un peu plus d'isolement. Cette route de Trouville est bien bruyante...

LORNOY

C'est ce qu'il faut! Précisément! ce bruit lui rappelle la vie. Et il ne l'ennuie pas, au contraire, remarque-le. Elle ne descend jamais au jardin, ni au bord de la mer. J'avais fait installer sur la terrasse cet énorme télescope. On voit les bateaux à des distances incroyables, on distingue l'heure au cadran de la Bourse du Havre. (*Sur un mouvement de Mme Lornoy.*) Oh! je sais bien, ce n'est pas une distraction intellectuelle. Mais enfin c'est une minute intéressante. Eh bien, non, elle passe ses après-midi accoudée à la fenêtre de sa chambre. Elle regarde défiler les voitures. C'est un indice... et qui sait si elle n'espère pas que l'une d'elles va lui ramener André...

MADAME LORNOY

Mon pauvre ami, tu te fais des illusions...

LORNOY

Pas le moins du monde. D'ailleurs, cela ne pouvait s'éterniser. Voilà près d'un mois qu'ils sont séparés, et pour un motif qui ne méritait vraiment pas cette mesure...

MADAME LORNOY

Comment ! ne méritait pas !... Tu sais si je lui recommande l'indulgence, et si je souhaite l'apaisement ! Mais, entre nous, je ne peux vraiment que lui donner raison. Une si abominable chose ! Et dans un pareil moment !

LORNOY

Il a eu de très grands torts, c'est entendu ; mais plus apparents que véritables ! J'en ai causé avec lui, il s'est expliqué loyalement. Il est désolé. J'ai été témoin de son chagrin, et j'en ai été profondément ému. Une vraie douleur ! Il adore sa femme.

MADAME LORNOY

Elle n'en souffre pas moins !

LORNOY

Je ne suis pas de ton avis. Elle a jugé d'abord avec toute la passion, toute l'intransigeance de la jeunesse. Mais je crois qu'à présent elle a dû réfléchir. Elle s'est dit qu'elle ne devait pas désespérer ce malheureux garçon, chagriner tout le monde autour d'elle, nous faire passer des vacances qui ne s'annoncent pas comme des plus amusantes ; et je suis certain qu'elle sera enchantée de ce que j'ai fait.

MADAME LORNOY

Qu'as-tu fait ?

(*Un domestique entre, remet à Lornoy une carte sous enveloppe.*)

LORNOY

Tu permets ?... (*Après un coup d'œil et s'adressant au domestique.*) C'est bien, il n'y a pas de réponse.

MADAME LORNOY, *le domestique sorti.*

Dis-moi vite. Qu'as-tu fait?

LORNOY, *se rapprochant.*

J'ai écrit à André que sa femme désirait avoir un entretien avec lui.

MADAME LORNOY

Et il viendra?

LORNOY

Il est à Trouville depuis deux jours et voici sa réponse : « Je serai chez vous à quatre heures. »

MADAME LORNOY

Mais c'est effrayant! Et tu arranges cela sans me le dire?

LORNOY

Tu m'en aurais empêché.

MADAME LORNOY

De toutes mes forces! Tu n'as pas songé aux conséquences! Et quelle émotion ce sera pour Henriette! Elle va être bouleversée. Et elle n'est même pas prévenue!...

LORNOY

Elle va venir, nous allons la préparer...

MADAME LORNOY

Comme c'est facile!... Il fallait encore attendre! On n'est pas plus imprudent!

LORNOY

Ou plus prévoyant, car si tu veux tout savoir..

MADAME LORNOY

Quoi encore?

LORNOY

Je ne te l'ai pas dit tout de suite pour ne pas t'inquiéter...

MADAME LORNOY

Qu'est-ce que c'est?

LORNOY, *confidentiel.*

Morier est à Trouville.

MADAME LORNOY

Tu en es sûr?

LORNOY

Absolument sûr. Puymoreau me l'a dit ici même, avant-hier, après déjeuner...

MADAME LORNOY

Et tu crois?...

LORNOY

Qu'il oserait se présenter ici? Sûrement non! Mais nous savons à présent qu'il est un ami d'André. Il est certain qu'ils se rencontreront, c'est inévitable...

MADAME LORNOY

C'est égal, cela ne justifie pas ta démarche. Tu es trop impatient...

LORNOY

Et toi, trop lente...

SCÈNE II

LES MÊMES, HENRIETTE

HENRIETTE, *entrant sur les derniers mots de Lornoy.*

Vous vous disputez?... Et à cause de moi, j'en suis sûre.

LORNOY

Oui, je lui disais que tu allais mieux physiquement et moralement.

HENRIETTE

Vous croyez? C'est possible, mais j'en doute. En tout cas, ce serait bien à vous deux que je le devrais...

MADAME LORNOY

Nous n'avons pas grand mérite, ma pauvre enfant, nous n'avons rien fait.

HENRIETTE

Vous avez été auprès de moi, si dévoués et si attentionnés! Et je ne vous ai même pas dit merci!...

LORNOY

Mais non, voyons, c'est si naturel!

MADAME LORNOY

Et tu ne peux pas mieux nous renseigner qu'en venant à nous, comme tu le fais...

LORNOY

Et en nous redonnant toute ta confiance, en nous parlant à cœur ouvert... Voyons, où en es-tu? Que comptes-tu faire?...

HENRIETTE

Je venais justement vous le dire... (*S'asseyant.*) Je ne voudrais pas vous contrarier, mais je dois vous avouer que le séjour ici ne m'a pas fait grand bien. Peut-être est-ce trop près de Paris. Tous nos amis sont à Trouville. Je me sens dans un voisinage qui me rappelle trop de choses... Ce n'est pas l'apaisement que j'espérais... Enfin, je désire partir et je me suis décidée à voyager.

LORNOY

Voyager!

LORNOY

Mais c'est impossible!...

HENRIETTE

Pourquoi? Je suis persuadée que le voyage me sera excellent. Je sens que j'ai besoin de fatiguer ma pensée, de la distraire. C'est assez naturel. Quel empêchement voyez-vous?

MADAME LORNOY

Ta situation vis-à-vis d'André!

LORNOY

Une situation qui n'est pas définie...

HENRIETTE

Pas pour le monde, peut-être; mais elle ne peut pas

être plus clairement définie pour moi, je vous assure...

LORNOY

Elle ne t'interdit pas moins de te dérober à une explication...

HENRIETTE

Qui serait inutile! Nous nous sommes tout dit!

LORNOY

Et cela ne compte pour rien. Vous vous êtes parlé dans l'affolement, sans pouvoir comprendre, ni seulement entendre les paroles que vous échangiez...

HENRIETTE

Elles n'en étaient que plus sincères...

MADAME LORNOY

Et, par conséquent, plus irréfléchies. Elles ne peuvent donc pas être définitives. Songe que l'indulgence est un devoir, pour nous autres femmes surtout, et un devoir très doux...

HENRIETTE

L'indulgence ne nous donne pas l'oubli...

MADAME LORNOY

Elle le rend plus facile, et c'est pour cela qu'il faut en être prodigue, d'indulgence, car personne n'est à l'abri des surprises ni des faiblesses...

HENRIETTE

Vous m'obligez à en revenir à ce que je vous ai dit. Je désire partir le plus tôt possible...

MADAME LORNOY

Tu te mettrais dans le tort le plus impardonnable...

LORNOY

Et tu rendrais irréalisable une solution qui s'impose.

HENRIETTE

Je vous en prie...

LORNOY

Quand le cœur n'a pas cédé, il n'y a rien de fait; et je le sens bien, c'est visible, tu aimes ton mari...

HENRIETTE, *se levant.*

Je vous défends...

MADAME LORNOY

Pourquoi ne pas l'avouer?

LORNOY

Tu l'aimes, et si on t'apprenait qu'il est désolé, qu'il se désespère, qu'il veut te voir...

HENRIETTE

Que dites-vous?...

LORNOY

Qu'il va être ici devant toi...

HENRIETTE

Lui?

LORNOY

Eh bien, oui, lui, il va venir!

HENRIETTE

C'est donc vous qui l'avez appelé?...

LORNOY

Je vais t'expliquer...

HENRIETTE

Vous n'avez rien à m'expliquer. Vous le recevrez...

LE DOMESTIQUE

Monsieur le marquis!

LORNOY

Une minute; priez d'attendre une minute... une seconde, dites bien : une seconde...

MADAME LORNOY

Tu ne peux mon enfant, tu ne peux pas lui refuser.

LORNOY

C'est moi qui ai pris l'initiative. Je suis seul responsable. Ce n'est pas lui que tu dois punir.

HENRIETTE

Mais pourquoi avez-vous fait ça? Qui vous y autorisait? C'est incroyable! Et sans me consulter? Je ne suis pourtant ni une enfant ni une femme capricieuse! J'ai ma raison. Je dispose de mes sentimeuts.

LORNOY

Je n'ai fait que les interpréter...

HENRIETTE

Qu'en savez-vous? Et c'est quand je fais tous mes efforts pour éloigner ce souvenir, au moins pour l'atténuer, que vous le rappelez, que vous voulez me mettre en sa présence!... Je ne doute pas de vos intentions. Je ne vous en veux pas... Mais vous n'avez donc pas prévu ce que vous réveilleriez en moi de souffrance, d'amertume, de révolte?... Eh bien, soit! Je vous ferais une vive peine, en refusant cette entrevue. Vous avez, d'ailleurs, fait tout ce qu'il fallait pour la rendre inévitable. Vous aviez peut-être raison. Au moins, je serai obligée de décider quelque chose... (*Elle sonne.*)

MADAME LORNOY

Sois calme, je t'en supplie!...

LORNOY

Ecoute-le sans prévention, avec le désir de croire à sa sincérité... (*Au domestique, qui vient d'entrer.*) Prévenez, M. le marquis. (*A Henriette.*) Et surtout, ne te hâte pas de juger sur un mot peut-être maladroit...

MADAME LORNOY

Et pense aussi un peu à toi-même. Ne te fais pas trop de mal, avec ces émotions...

HENRIETTE

Je sais ce que j'ai à dire. Je le dirai. Mais, je vous en prie, laissez-moi.

MADAME LORNOY

Au moins, tu me promets...

LORNOY

Allons, viens...

(*Et ils sortent au moment où le domestique ouvre la porte, et s'efface devant Vouzon.*)

SCÈNE III

HENRIETTE, VOUZON

VOUZON

Vous avez voulu me voir? C'est donc vrai? Je vous retrouve, je suis près de vous! Et plus en ennemi, puisque j'ai reçu la bonne nouvelle! Et me voilà tout ému, tout tremblant, ne pouvant même pas vous exprimer ma joie, ma reconnaissance.

HENRIETTE

Vous n'avez ni joie ni reconnaissance à m'exprimer.

VOUZON

La plus grande joie de ma vie!...

HENRIETTE

Je ne suis pour rien dans le message que vous venez de recevoir.

VOUZON

Que dites-vous? Ce n'est donc pas vrai?... On m'aurait menti?

HENRIETTE

On s'est trompé. M. Lornoy n'était pas autorisé à vous écrire. Il vous en fera sans doute ses excuses. Mais puisqu'il nous a mis en présence, je tiens à m'acquitter tout de suite d'un devoir envers vous. Ce sera le dernier...

VOUZON

Un devoir?...

HENRIETTE

J'ai dû vous laisser croire par mon silence que notre séparation ne serait pas définitive; je l'espérais aussi. Je m'étais trompée sur moi-même. Aujourd'hui, je sais à quoi m'en tenir. L'expérience est faite. Je n'ai pas le droit d'enchaîner votre existence à un espoir qui ne se réalisera jamais plus, et c'est un devoir de conscience que j'accomplis envers vous en vous rendant votre liberté. C'est ce que j'avais à vous dire. S'il y a des arrangements à prendre, voyez M. Lornoy... je vais le faire prévenir... Quant à moi...

VOUZON

C'est impossible ! Votre ressentiment ne peut pas être implacable à ce point !...

HENRIETTE

Ce n'est pas un ressentiment. Je n'ai contre vous ni haine ni rancune. Je souffre autant que vous, plus peut-être. Je suis injuste, c'est possible, mais c'est vous-même qui avez créé cet obstacle entre nous. Il est insurmontable. Je ne peux pas l'oublier : on oublie ce qui est incertain, ce que l'on apprend par d'autres et qu'on doit dédaigner; mais vous avez placé cette vision devant mes yeux et j'ai vu,

vous entendez, j'ai vu. Ma décision est prise. Vous comprendrez que j'ai hâte de l'exécuter...

VOUZON, *la retenant.*

Vous ne le pouvez pas! Vous ne pouvez pas plus me rendre ma liberté que je ne peux la reprendre... Il faut que vous m'entendiez...

HENRIETTE

Nous n'avons rien à nous dire.

VOUZON

J'ai à vous dire que je viens de connaître par vous, là, à l'instant même, la douleur la plus affreuse, la destruction d'un espoir qui me faisait venir à vous tout confiant, tout joyeux... Comprenez-vous l'arrachement d'un bonheur que je croyais déjà mien? Cela, voyez-vous, c'est atroce!... Et c'est au nom de cette souffrance que je vous demande, que je vous supplie de m'écouter.

HENRIETTE

Parlez.

VOUZON

... Je ne sais plus... J'ai tant de choses à vous dire... que tout cela se brouille... J'étais venu, croyant que vous pardonniez, qu'on allait être heureux et très gais... alors, je savais ce que j'avais à dire... ce n'était pas difficile... Mais ce n'est plus ça, je vous vois indifférente, presque glacée... alors je ne sais plus, je me sens absurde... je ne trouve plus rien et je ne peux vous dire qu'une chose, c'est que je donnerais ma vie pour racheter une faute inexcusable, c'est que je ne suis plus l'homme léger qui a pu

subir cet entraînement. J'ai trop souffert de vous avoir fait souffrir. Je n'ai cessé une minute d'être à vous, de vous espérer, de vous appeler, de vous désirer... Vous ne pouvez être insensible à ce que je vous dis... Vous m'entendez ? vous m'écoutez ?

HENRIETTE

Et je me désespère de ne plus pouvoir vous croire. Vous êtes sincère, je n'en doute pas, vous l'avez toujours été. Vous l'étiez quand vous m'assuriez que j'étais toute votre âme, toute votre pensée. Vous l'étiez aussi quand vous démentiez dans l'instant même des paroles que je recueillais comme des paroles sacrées. Vous êtes sincère avec moi aujourd'hui, comme vous le seriez avec une autre demain ! Ma résistance vous attire, comme ma faiblesse vous éloignerait. Je ne vous connaissais pas. Vous vous êtes fait connaître. (*Se levant.*) Restons-en là !

VOUZON

Non, non ! J'ai maintenant le droit de vouloir que vous soyez heureuse par moi.

HENRIETTE

Vous avez voulu que je vous entende... Vous avez parlé, je vous ai écouté. Ma décision reste la même...

VOUZON

C'est impossible !... Dites-moi que je n'aurais pas dû croire M. Lornoy, que je suis venu trop tôt..., mais ne me dites pas que c'est fini !

HENRIETTE

C'est fini !

VOUZON, *lui prenant violemment les mains.*

Eh bien, non! parce qu'on ne se sépare pas ainsi, parce qu'on ne sacrifie pas sa vie à un souvenir qui est effaçable.

HENRIETTE

Laissez-moi!

VOUZON

Parce que cela ne se peut pas... parce que cela n'est pas vrai, que nous nous aimons et que je t'adore!...

HENRIETTE

Vous mentez! et je vous ordonne de me laisser!...

VOUZON

Oui, je vous laisse, car je sais à quoi m'en tenir. Et je vais apprendre à ceux qui avaient compté sur votre justice et sur votre pitié, ce qu'on peut espérer de votre cœur et de votre raison.

HENRIETTE

Ils savaient aussi ce que je pouvais espérer de votre cœur et de votre raison, et ils savent à présent ce que j'en ai reçu.

VOUZON

Et ils apprendront avec quelle cruauté impitoyable vous avez puni pas même une faute, une minute d'égarement.

HENRIETTE, *le suivant jusqu'à la porte.*

Il n'y a pas de ces égarements, quand on aime en toute loyauté.

VOUZON

Et puisque votre rancune est résolue à ne pas désarmer... Adieu !...

HENRIETTE, *sur le seuil.*

Et le passé n'excuse pas le présent. Car on n'a pas le droit de se souvenir. Car il doit être aboli, le passé ! Il n'en reste rien du passé !...

(*Et dès qu'elle se retourne, un domestique ouvre la porte au fond.*)

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Madame, monsieur Henri Morier.

SCÈNE IV

HENRIETTE, MORIER

HENRIETTE

Vous !

MORIER

Moi, Madame, qui vous prie d'agréer mes plus humbles excuses... Vouzon m'avait fait exprimer par Puymoreau le désir de me voir. J'avais, moi-même, un renseignement urgent à lui demander. C'est donc lui que je m'attendais à rencontrer en entrant ici... Encore une fois, je vous prie de m'excuser...

HENRIETTE

Vous êtes tout excusé, si vous ignoriez que j'étais Madame de Vouzon.

MORIER

Je suis obligé, Madame, de vous avouer que je le sais.

HENRIETTE

Alors, je m'explique moins une démarche que certaines considérations auraient dû, me semble-t-il, vous interdire; (*Nerveuse.*) Mais peu importe. Le passé est le passé.

MORIER

Et celui-là est sans amertume...

HENRIETTE

Sans trahison, surtout!

MORIER

Un passé qui ferait honte à beaucoup de présents.

HENRIETTE

Vous avez un renseignement à demander à mon mari, je vais le faire prévenir. (*Elle sonne.*) Il n'y a qu'un instant, il était ici. Il va s'empresser... à moins qu'il soit sorti de la maison... mais je ne crois pas qu'il en ait eu le temps... (*Au domestique.*) Prévenez Monsieur que M. Morier l'attend et qu'il désire vivement le voir... (*Le domestique sorti.*) Quel temps merveilleux nous avons depuis quelques jours...

MORIER

C'est admirable, c'est une vraie renaissance des saisons!

HENRIETTE

Vous êtes à Trouville?

MORIER

Depuis une huitaine, et c'est Puymoreau qui m'a appris que vous étiez ici... Vouzon ne vous a donc jamais parlé de moi ?

HENRIETTE

Jamais.

MORIER

A la bonne heure ! On n'oublie de la sorte que lorsqu'on est tout à fait heureux ! Tous mes compliments...

HENRIETTE

J'ignorais absolument votre amitié.

MORIER

Oh ! une amitié très sincère, et j'ose même dire, malgré cette petite défaillance, particulièrement solide, car les amitiés uniquement fondées sur les sympathies du cœur sont, la plupart du temps, bien fragiles, et il n'y a vraiment de durables que les affections nouées par des liens intellectuels.

HENRIETTE

Vos idées n'ont pas changé.

MORIER

Vouzon a su vous les faire aimer.

HENRIETTE

Je les déteste avec la même ardeur.

MORIER

Cependant Vouzon les réalise avec un attrait auquel il

est bien difficile de résister. Mais c'est lui qui m'a fait apprécier ce qui est rare dans la vie : la fantaisie, l'exceptionnel !...

HENRIETTE

Et aussi cette curiosité malsaine que vous appelez dilettantisme, je crois, et qui conduit à des actions bien basses, accomplies sans agrément, je vous assure, et qui n'est peut-être pas absolument étrangère au vrai motif de votre présence ici...

MORIER

Oh ! Madame, comment pouvez-vous croire ? J'ai, de ce qui fut le plus grand et le plus doux bonheur de ma vie, un souvenir si pieusement respectueux et si fervent, qu'il a fait de moi un amoureux exclusif du passé !... A tel point que j'ai, pour ainsi dire, supprimé de ma vie le présent. Je n'éprouve plus le plaisir ou la peine au moment où ils se présentent, et, tenez, dans cet instant même, tandis que je vous parle, je recueille mes sensations, je m'en imprègne, mais je ne ressentirai, dans toute sa plénitude, le charme de cet instant, que d'ici quelques semaines, quand il aura déjà revêtu toute sa mélancolie et sa grâce, et qu'il sera devenu lui aussi un fragment du passé... M. et Mme Lornoy se portent toujours très bien ?...

HENRIETTE

Très bien ; je vous remercie.

LE DOMESTIQUE

M. le marquis est sorti avec Mme Lornoy. On les a vus suivre l'avenue, mais on ne sait pas s'ils ont pris par la route de Trouville ou par l'allée du parc...

HENRIETTE

Qu'on s'informe! Qu'on les cherche. Dites à Monsieur qu'il est attendu par M. Morier, ici, tout de suite, que c'est très urgent... (*Dès le domestique sorti, s'adressant à Morier.*) C'est incroyable qu'on n'ait même pas eu l'idée d'aller voir! Je vous demande pardon. Vous avez sans doute très peu de temps à vous?...

MORIER

Oh! Madame, j'ai la vie entière.

HENRIETTE

Et vous comptez rester longtemps en France?

MORIER

Un an, deux ans, peut-être. Je suis un peu las de voyages. J'arrive d'Orient, et j'ai été désillusionné!...

HENRIETTE

Vraiment?

MORIER

C'est terrible! La Terre-Sainte est sillonnée de chemins de fer. Il y a un chef de gare à Jérusalem! J'ai entendu chanter des refrains de café-concert par des Samaritains en état d'ivresse, et il est question d'un tramway qui ferait le service entre la Porte de Sion et le Golgotha, avec correspondance pour Haceldama!...

HENRIETTE, *souriant malgré elle.*

C'est en effet fort triste!...

MORIER

Infiniment! Mais, par exemple, un retour délicieux, adorable! par l'Italie, qui est devenue mon pèlerinage d'amour; et s'il ne m'était défendu d'évoquer devant vous des impressions que leur douceur me rend inoubliables...

HENRIETTE, *au domestique qui vient d'entrer.*

Ah!... Eh bien?

LE DOMESTIQUE, *à Henriette.*

Le valet de chambre de M. le marquis s'était chargé de le prévenir. M. le marquis est avec M. et Mme Lornoy dans le kiosque, au fond du parc. Il ne pourra être ici avant un assez long moment. (*A Morier.*) Si Monsieur ne pouvait l'attendre, M. le marquis verrait Monsieur à Trouville...

MORIER

J'attendrai... (*A Henriette, dès le domestique sorti.*) Si vous le permettez?...

HENRIETTE

Sans doute! Mais je vous prierai de m'excuser. Je ne peux rester auprès de vous. Je dois partir ce soir même. J'ai quelques préparatifs... je suis au regret. Vous voulez bien m'excuser?...

MORIER

Dites-moi tout simplement que vous n'aimez pas les récits de voyage...

HENRIETTE

Il ne s'agit pas de cela!

MORIER

Si! si! J'ai eu tort de me laisser aller à des allusions que je n'aurais pas dû me permettre...

HENRIETTE

Mais vous vous trompez...

MORIER

Ne me punissez pas d'un excès de mémoire, en me condamnant à feuilleter des illustrés et en me privant de votre présence. Je peux changer de conversation...

HENRIETTE

Ce n'est même pas la peine! Les souvenirs que vous rappelez ne m'effraient pas. Je n'ai pas à les fuir. Je peux les regarder en face. Et je veux bien vous le prouver pendant quelques minutes. (*Se rasseyant.*) Vous parliez de l'Italie... J'ai pensé à y retourner. Car je ne sais pas encore où je vais aller... Vous êtes donc revenu par l'Italie?

MORIER

Venise, naturellement!

HENRIETTE

On m'a dit que c'était bien changé...

MORIER

Des gens qui avaient beaucoup changé eux-mêmes, sans doute. Moi je n'ai pas trouvé. Je me suis donné là des fêtes d'une intimité si exquise, que c'était la suavité même!... Ah! les heures délicieuses!... J'ai été reconnu par des

gondoliers... Oh ! je ne tire pas de ce fait une vanité exces sive. Ils reconnaissent tous les voyageurs. Mais ils m'ont donné des détails, et l'un d'eux m'a même dit : « Et la bella Francesa? » Celui qui vous dédiait des bouquets printaniers à l'avant de sa gondole, et qui jetait sous vos pieds des passerelles de velours, quand on accostait les marches des palais.

HENRIETTE

Et vous vous êtes arrêté?

MORIER

A Decenzano deux jours. La villa sur le lac n'a pas été louée. Cela m'a fait grand plaisir, et je n'ai pas pu m'empêcher de le dire au propriétaire, qui a refusé de partager ma joie; mais il me semblait que c'était très bien, que les souvenirs enfermés là devaient la protéger contre toute intrusion, qu'elle n'était plus négociable, qu'elle était un enclos d'amour, qu'elle n'avait cessé de nous appartenir...

HENRIETTE

C'est si loin de nous !...

MORIER

Il n'y a ni temps ni distance pour la pensée, et je l'ai bien prouvé lorsque dans des pays où j'étais étranger à tout ce qui m'entourait, la curiosité bientôt satisfaite, je regardais autour de moi et je sentais tout à coup la douleur de ne pouvoir rencontrer un sourire, un regard ami, l'angoisse d'être seul. Alors j'évoquais tout ce qui avait pu être un moment le charme et la beauté de ma vie. J'appelais à moi tous ces instants merveilleux, et mes appels étaient si pressants, si passionnés, qu'ils étaient obéis. Et

c'était pour moi comme un livre dont je relisais les passages aimés, un livre que nous avions écrit tous deux.

HENRIETTE

Et qu'il ne faut plus rouvrir.

MORIER

Pourquoi?... Vous avez dit que vous ne les craigniez pas, ces souvenirs. Et vous avez raison, parce qu'ils sont très doux et très bons... Qu'ils nous consolent des tristesses et des laideurs du présent... Qu'ils sont notre revanche des mensonges et des déceptions...

HENRIETTE

On ne se console pas de ce qui est par ce qui n'est plus.

MORIER

Mais si!... C'est notre refuge le plus sûr... Et quand on connaît le dégoût de la trahison et l'amertume de certaines souffrances, n'est-ce pas la consolation véritable, que de pouvoir se réfugier dans un souvenir d'amour sincère, dans un temps heureux?

HENRIETTE, *se lève.*

Ah! si c'était possible!

MORIER

... Dans des beaux jours de lumière, et des soirs charmants comme celui-ci. Regardez. Le paysage est le même. Ce sont les mêmes lointains. Toutes ces voiles qui s'avancent lentement sous le même souffle de brise, ce sont les pêcheurs qui reviennent de Peschiéra, car l'heure est la

même. Notre barque va quitter le rivage... Nous allons vers Sermionne... On glisse dans la nuit qui vient... On parle tout bas... puis on se tait... (*L'enlaçant.*) Henriette !

HENRIETTE, *se dégageant violemment.*

Ah !

MORIER

Mais qu'avez-vous donc ?

HENRIETTE

Ah ! c'est effrayant ! Il y a donc des moments où on peut tomber aux défaillances et aux lâchetés que l'on ne pardonnerait pas aux autres... Et j'ai pu vous écouter !... et vous avez pu croire que je regrettais... mais c'est faux. L'Italie, Venise, tout cela est oublié ; mais j'aime mon mari, entendez-vous, lui seul !

SCÈNE V

LES MÊMES, VOUZON

VOUZON, *entrant, à Morier.*

Je vous savais à Trouville depuis quelques jours.

MORIER

Et vous m'obligez à y revenir tout de suite, car il est déjà tard.

VOUZON

Eh bien, mon cher ami, je pars avec vous ; nous causerons en route.

HENRIETTE, *à Vouzon.*

Je vous demande pardon, mais j'aurais quelque chose d'urgent à vous dire.

VOUZON, *à Morier.*

Voulez-vous m'accorder une minute?

HENRIETTE

Ce serait sans doute imposer une longue attente...

VOUZON

Eh bien, mon cher ami, malgré tout, je vous demande de vous l'imposer. Vous me trouvez dans une circonstance où la société d'un ami est très précieuse... J'ai beaucoup à causer avec vous...

MORIER

C'est entendu. Je vais faire une petite visite tout près d'ici, aux Lavial, et je viendrai vous retrouver... Madame... (*A Vouzon.*) A tout à l'heure... Ne vous dérangez pas! (*Il sort.*)

SCÈNE VI

HENRIETTE, VOUZON

VOUZON

Vous avez à me parler?...

HENRIETTE

Oui ; j'ai à vous dire que je regrette tout le mal que je

vous ai fait, que ma rancune était injuste, que je n'avais pas le droit d'être impitoyable...

VOUZON

Et vous me pardonnez?

HENRIETTE

C'est moi qui vous demande pardon !

VOUZON

Que je vous pardonne?... Quand vous me rendez la vie!... Mais vous n'y pensez pas, ou j'ai mal entendu! Dites-moi tout de suite que je ne me trompe pas, que c'est bien vrai!...

HENRIETTE

Oui, c'est bien vrai...

VOUZON

Et vous avez compris enfin ?...

HENRIETTE

J'ai compris qu'on pouvait s'aimer éperdument, et ne pas être à l'abri d'une faiblesse; qu'on pouvait s'adorer en toute sincérité, n'avoir qu'une même pensée, qu'un même cœur, et que tout cela n'était rien, puisqu'une apparition, un souvenir, quelques mots suffisent pour vous arracher l'un à l'autre...

VOUZON

Je ne vous comprends plus. Que voulez-vous dire?... Que signifie ce trouble?... Je veux savoir...

HENRIETTE

Eh bien, oui! Il faut que vous le sachiez... si j'ai com-

pris tout cela, si je vous ai pardonné, si j'implore à présent votre pardon, c'est que je viens de connaître, là, tout à l'heure, cette minute d'oubli que je vous reprochais...

VOUZON

Que dites-vous? Morier? Vous connaissiez Morier?...

HENRIETTE

Je le connaissais...

VOUZON

Et vous vous étiez aimés? Vous avez été à lui?

HENRIETTE

Et il est revenu. Il a rappelé des souvenirs.

VOUZON

Et vous l'avez écouté? Et vous osez avouer?... Ah! malheureuse!...

HENRIETTE

Mais j'ai dominé ce trouble, je vous le jure; je me suis reprise...

VOUZON

Ah! c'est affreux! Vous attendiez donc, pour mieux me frapper, pour me frapper en plein cœur?...

HENRIETTE

Je n'ai pas osé parler. Je n'ai pas eu ce courage quand il l'aurait fallu. Je vous aimais trop! J'ai été lâche par la peur de vous faire souffrir, d'être moins aimée de vous!...

VOUZON

Mais vous me laissiez croire que vous n'aviez aimé que moi ! Et cela n'était pas vrai ! Vous ne compreniez donc pas que ce silence était le plus odieux des mensonges ? Vous étiez impitoyable ! Et avec quel acharnement ! Et vous achevez votre œuvre de rancune et de cruauté par cet aveu qui m'arrache tout espoir et qui nous sépare pour toujours, car c'est fini, à présent,... et bien fini !...

HENRIETTE

Je vous en supplie, écoutez-moi. Il s'agit de toute notre existence. Je ne m'excuse pas. Vos torts étaient pardonnables, les miens ne le sont pas. Et pourtant il faut que nous le reconnaissions, si nous nous étions tout dit, nous aurions été protégés contre toute surprise. Mais on ne se punit pas d'une erreur comme d'un crime. Si nous avons manqué de franchise, c'était pour nous épargner une souffrance. C'est donc que nous nous aimons toujours, et que rien ne peut nous séparer.

VOUZON

Vous l'avez voulu ! Et je vous répondrai ce que vous me disiez tout à l'heure, nous n'en sommes plus à discuter nos torts. Je n'ai jamais nié les miens. Je les ai regrettés, je les regrette encore. Mais en quoi excusent-ils les vôtres ? Le mal est fait. Il est irréparable...

HENRIETTE

C'est moi qui veux le guérir. C'est une grâce que je vous demande, que je vous supplie de m'accorder, que j'implore à genoux.

VOUZON, *retenant le mouvement qu'elle fait.*

Non ! non ! je ne veux pas que vous me parliez ainsi.

Vous n'avez pas à vous humilier. C'est une souffrance que je ne peux pas surmonter, que je ne surmonterai jamais... Non, non, laissez-moi...

HENRIETTE

Mais je t'aime ! Je t'adore ! Tu es toute ma vie ! !

VOUZON

Adieu !

HENRIETTE

Eh bien, non, pas avant que vous m'ayez entendue une dernière fois. Vous ne pouvez douter de ma sincérité. On ne ment pas quand on est désespérée. Je vous ai aimé avec toutes les lâchetés, toutes les jalousies, toutes les douleurs. Je vous ai aimé comme on hait, avec toutes les colères, toutes les rancunes. Je vous aime, maintenant, avec toute la honte de moi-même, avec tout le remords de ce que j'ai été pour vous, avec l'unique désir d'adoucir et de vous faire oublier votre peine. Je ne m'adresse ni à votre conscience, ni à votre raison. Je m'adresse à votre cœur, et je lui demande si, se rappelant que j'ai souffert par vous tout ce que vous souffrez par moi, il me refusera le mot de pardon que j'implore de sa générosité ?

VOUZON

Mais la peur de me faire souffrir ne devait pas vous empêcher de parler ! Il fallait avoir confiance. Et nous n'en serions pas réduits, à présent, à nous traiter en ennemis en nous aimant quand même, car je ne peux pas être insensible à ce que vous me dites. Ce sont des paroles que j'ai tant désiré entendre, qu'au moment où elles me déchirent, je sens malgré tout leur douceur. Elles m'émeuvent Elles

m'attirent. Elles me désespèrent... Je voudrais de toute mon âme pouvoir leur répondre...

HENRIETTE

Mais c'est trop tard, et vous ne le pouvez plus. Vous avez raison. Partez bien vite, allez-vous-en, vous n'avez plus qu'à oublier.

VOUZON

J'ai au contraire à me souvenir. La colère peut s'égarer un moment. On souffre, on se révolte, on crie. Mais il y a une conscience qui vous fait taire. Il y a une justice qui s'impose, et à laquelle on ne peut échapper. J'ai à me souvenir que vous m'aviez donné, avec tout votre cœur, toute votre confiance, et que, le premier de nous deux, j'ai désolé votre cœur et trompé votre confiance. Il faut que je me souvienne de cela, car on doit avoir le courage de se juger soi-même avant d'avoir le droit de condamner les autres. Il faut reconnaître que les fautes sont égales devant la douleur qu'elles nous imposent; que si l'amour ne peut pas se passer de franchise, il se passe encore moins d'indulgence; que s'il y a, comme vous le disiez, une minute où une force inconnue nous arrache l'un à l'autre, il y a aussi la minute qui succède à celle-là, la minute où l'on se retrouve, où l'on se reprend et où le devoir de se pardonner l'un l'autre se confond dans la douceur de s'aimer toujours... Et c'est pour cela que je ne vous obéis plus, et que, lorsque vous voulez que j'oublie, je me souviens, et que, lorsque vous me dites : partez (*s'asseyant.*), je reste auprès de vous...

HENRIETTE

André !

VOUZON

Mais oui ! Nous nous aimons avec des cœurs nouveaux et c'est la vie qui recommence pour nous...

SCÈNE VII

LES MÊMES, MORIER, LE DOMESTIQUE

LE DOMESTIQUE, *annonçant*.

Monsieur Morier !

VOUZON

Oh ! celui-là !

HENRIETTE

André !

VOUZON

Je suis aux regrets de vous avoir fait inutilement attendre. Je ne partirai pas avec vous.

MORIER

Vous êtes tout excusé. Puis-je, au moins, vous dire à bientôt ?

VOUZON

Non, nous allons voyager sans doute longtemps.

MORIER

Vraiment ?

VOUZON

Mais oui. Si longtemps même, que nos relations seront

sans doute très modifiées par le temps et par la distance, et qu'en gens prévoyants il est préférable de nous dire adieu.

MORIER

Vous êtes seul juge...

VOUZON

En effet. Et comme tel, j'ajoute que ma décision comporte une sérieuse leçon...

MORIER

Bah!

VOUZON

Vous êtes un esprit amateur de fantaisie, épris de ce qui est rare et amusant. Vous ne pouvez qu'apprécier cette aventure qui vous fait rencontrer une leçon là où vous espériez trouver un divertissement délicat.

MORIER

Cet enseignement?

VOUZON

C'est qu'il y a mieux à faire que de jolis paradoxes, qui sont, la plupart du temps, les excuses d'actions pas douteuses, certes, car leur indélicatesse suffirait à les qualifier...

MORIER

Vous dites?

VOUZON, *rassurant du geste Henriette.*

Qu'il nous faut accepter le devoir qui est fait de sacrifice et de souffrance, l'accepter toujours, même quand il viole notre instinct, même quand, pour donner une preuve déci-

sive de son amour à celle qui pourrait encore douter ou s'alarmer... Il impose de faire taire sa haine, de renoncer à toute justice, de regarder avec l'indifférence la plus absolue et la plus sincère celui de qui l'on eût souhaité d'être le meurtrier, et de lui dire l'adieu qui le fait étranger.

MORIER

Pas avant que je vous aie remercié de la leçon la plus singulièrement originale qui soit, et qui intervertit tout un ordre de choses établi, car vous ne devez pas ignorer, j'aime à croire, que c'est au présent à recevoir les leçons du passé!

VOUZON

Pas à domicile.

MORIER, *saluant Henriette.*

Madame.

VOUZON, *répondant au salut de Morier.*

Monsieur... (*A Henriette.*) Et maintenant, crois-tu que je t'aime?

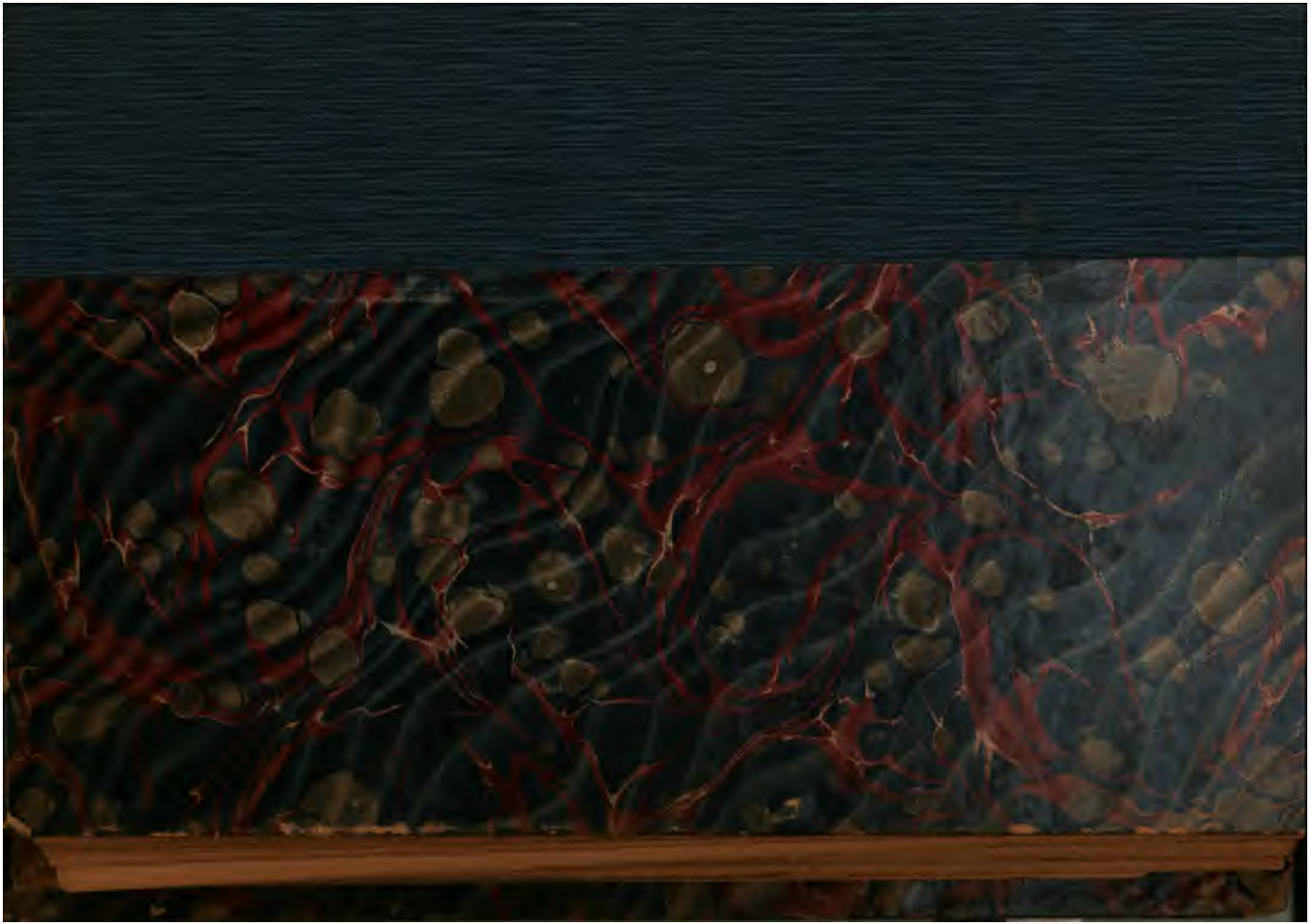
HENRIETTE

Ah! je ne t'aimerai jamais assez!

RIDEAU

Paris. — L. MARETHEUX, imprimeur, 1, rue Cassette.

CHOIX DE PIÈCES

AJALBERT (JEAN). **La fille Élisa.** Drame judiciaire en 3 actes ..... 2 fr.
ALEXIS (PAUL). **Celle qu'on n'épouse pas.** Comédie en 1 acte, en prose. 1 fr.
— **La Fin de Lucie Pellegrin.** 1 acte ..... 1 fr.
ARNAULT (AUGUSTE). **Le Danger.** Comédie en 3 actes..... 2 fr.
BANVILLE (TH. DE). **Le Baiser.** Comédie en 1 acte..... 1 fr. 50
BARRÈS (M.). **Une Journée parlementaire.** Comédie en 3 actes.. 2 fr
BERNSTEIN (Henry). **Le Marché.** Comédie en 3 actes..... 2 fr.
CLÉMENCEAU (GEORGES). **Le Voile du Bonheur.** Pièce en 1 acte.... 2 fr.
COURTELINE (GEORGES). **Boubouroche.** Pièce en 2 actes, en prose.... 1 fr
— **La Peur des coups.** Saynète en 1 acte. Illustrations de F. Fau.... 1 fr
— **Le Droit aux Etrennes.** Vaudeville en 1 acte..... 1 fr.
DAUDET (A.) et ELZEAR (P.). **Le Nabab.** Pièce en 7 tableaux..... 2 fr. 50
GAUTIER (JUDITH). **La Marchande de Sourires.** Dr. japonais en 5 act. 2 fr.
GAUTIER (TH.). **Le Tricorne enchanté.** Comédie en 1 acte..... 1 fr.
GONCOURT (ED. DE). **Manette Salomon.** Pièce en 9 tableaux, précédée d'un prologue ..... 4 fr.
GONCOURT (ED. et JULES DE). **La Patrie en danger.** Dr. en 3 actes. 2 fr. 50
— **Germinie Lacerteux.** Pièce en 10 tableaux..... 2 fr. 50
HARAUCOURT (ED.). **La Passion.** Mystère en 2 chants et 6 parties, en vers. 2 fr. 50
HENNIQUE (LÉON). **Deux patries.** Drame en 5 tableaux, dont 1 de prologue. 2 fr.
MENDÈS (CATULLE). **Médée.** Tragédie en 3 actes..... 3 fr. 50
MIRBEAU (OCTAVE). **Les Mauvais Bergers.** Pièce en 5 actes..... 2 fr.
— **L'Epidémie.** Pièce en 1 acte ..... 1 fr.
— **Vieux Ménages.** Comédie en 1 acte..... 1 fr.
MORAND (EUGÈNE) et SCHWOB (MARCEL). **Hamlet.** Drame en 5 actes. 3 fr. 50
MUSSET (ALFRED DE). **Le Chandelier.** Comédie en 3 actes..... 1 fr. 50
RICHEPIN (JEAN). **Par le Glaive.** Edition in-8..... 4 fr.
— **La Glu.** Drame en 5 actes et 6 tableaux. Édition in-8..... 4 fr.
— **Nana-Sahib.** Drame en vers, en 7 tableaux..... 2 fr.
— **Le Flibustier.** Comédie en vers, en 3 actes ..... 2 fr.
— **Monsieur Scapin.** Comédie en vers, en 3 actes. Édition in-8..... 4 fr.
— **Vers la Joie.** Conte bleu en 5 actes, en vers. Édition in-8..... 4 fr.
— **Le Chemineau.** Drame en 5 actes, en vers. Édition in-8..... 4 fr.
— **La Martyre.** Drame en 5 actes, en vers..... 3 fr. 50
— **Les Truands.** Drame en 5 actes, en vers..... 3 fr. 50
RICHEPIN (JACQUES). **La Reine de Tyr.** Drame en 4 actes, en vers ... 2 fr.
— **La Cavalière.** Comédie en 5 actes..... 3 fr. 50
ROSTAND (EDMOND). **Les Romanesques.** Comédie en 3 actes, en vers.. 2 fr.
— **La Princesse Lointaine.** Pièce en 4 actes, en vers ..... 2 fr.
— **La Samaritaine.** Évangile en 3 tableaux, en vers..... 3 fr. 50
— **Cyrano de Bergerac.** Comédie en 5 actes, en vers..... 3 fr. 50
— **L'Aiglon.** Drame en 6 actes, en vers..... 3 fr. 50
SCHOLL (AURÉLIEN). **L'Amant de sa femme.** Comédie en 1 acte..... 1 fr.
THEURIET (ANDRÉ). **Raymonde.** Pièce en 3 actes..... 2 fr. 50
THEURIET (A.) et LOISEAU (G.). **Les Maugars.** Pièce en 4 actes.. 2 fr. 50
VAUCAIRE (M.). **Amoureuse Amitié.** Comédie en 1 acte, en prose... 1 fr.
— **Les Girouettes.** Comédie en 2 actes, en prose..... 2 fr.
VICTOR-MEUNIER (LUCIEN). **Hors la Loi.** Pièce en 1 acte, en vers.... 1 fr.
ZOLA (E.) et GALLET (LOUIS). **Le Rêve.** Drame lyrique en 4 actes et 8 tabl. 1 fr.
— **L'Attaque du Moulin.** Drame lyrique en 4 actes..... 1 fr.
ZOLA (ÉMILE). **L'Ouragan.** Drame lyrique en 4 actes..... 1 fr.

6300. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.